le ne fay rien sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin
VOYAGES,
RELATIONS ET MÉMOIRES
ORIGINAUX
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE,
PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,
PAR H. TERNAUX-COMPANS.

RECUEIL DE PIÈCES
SUR
LA FLORIDE.

INÉDIT

Paris.
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XL I.
RECUEIL DE PIÈCES
SUR
LA FLORIDE.
INÉDIT
La Floride est un des premiers pays de l'Amérique qui attirèrent l'attention de la France, et où elle établit ses premières colonies; nous avons donc pensé qu'il serait utile de réunir à ce volume de pièces inédites deux relations, imprimées à la vérité dans le seizième siècle, mais qui sont d'une telle rareté qu'on peut les regarder comme inconnues. Le voyage de Dominique de Gourgues, qui termine ce volume, n'a été donné qu'en extrait dans l'ouvrage de Basanier; nous avons cru nécessaire de le publier dans son entier d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale. Celle de Pedro Menendez, entièrement inédite, n'est pas moins importante, puisqu'elle nous donne la version espagnole de la destruction de la colonie fondée par Jean Ribaut; elle est écrite d'un style tellement diffus et souvent si peu intelligible que son importance seule pour l'histoire de nos colonies a pu nous décider à l'insérer dans cette collection.
Au nom de Sa Majesté catholique et impériale, roi des Romains et empereur toujours

(1) Les lois des Indes défendaient de faire la guerre aux indigènes avant de les avoir sommés de se soumettre. Ceux qui s'y refusaient devaient être réduits en esclavage. J'ai cru devoir insérer ici une de ces sommations, telle qu'elle fut rédigée par le conseil des Indes. C'est un monument curieux de l'esprit du temps.
auguste, au nom de Doña Juana, sa mère, rois d'Espagne, etc., défenseur de l'Église, toujours vainqueur et toujours invincible, conquérant des peuples barbares, moi, Pamphile de Narvaez, leur serviteur, ambassadeur et capitaine, je vous fais savoir, le mieux qu'il m'est possible, que Dieu notre Seigneur, unique et éternel, a créé le ciel, la terre, un homme et une femme, desquels nous et vous, ainsi que tous les hommes du monde, passés et présents, nous sommes descendus, et de qui descendront tous ceux qui viendront après nous. Mais le grand nombre des descendants de ces premiers parents a été cause qu'il y a cinq mille ans et plus, et depuis la création du monde, il a été nécessaire qu'une partie de ces hommes s'en allassent d'un côté, et une autre partie d'un autre côté, et qu'ils se divisassent dans un grand nombre de royaumes et de provinces, car ils ne pouvaient tous subsister dans une même contrée.

Dieu, notre Seigneur, a chargé un de ces
hommes, nommé saint Pierre, d'être le souverain de tous les hommes, dans quelques pays qu'ils habitassent et quelles que fussent leurs lois et leur religion; Dieu lui a donné le monde entier pour royaume, seigneurie et juridiction.

Il lui a ordonné pareillement d'établir son siège à Rome, comme étant l'endroit où il pourrait le mieux gouverner le monde. Cependant il lui a permis aussi de résider et d'établir le siège de sa puissance dans tout autre endroit du monde qu'il voudrait, pour juger et gouverner tous les peuples chrétiens, Maures, Indiens, payens, enfin de quelque religion qu'ils fussent.

On l'a nommé Pape, ce qui veut dire admirable, le père et le gardien suprême, parce qu'il est le père et le souverain de tous les hommes.

Les hommes qui vivaient à cette époque ont obéi à ce saint Pierre, et ils l'ont reconnu comme roi et souverain de l'univers, et ils
ont considéré de même tous ceux qui, par la suite, ont été promus au pontificat. Cet usage a été suivi jusqu'à présent et durera jusqu'à la fin du monde.

Un des pontifes passés, qui monta sur ce trône et qui succéda à la dignité de ce prince dont je viens de parler, en qualité de souverain du monde, a fait don des îles et de la terre ferme qui se trouvent au delà de la mer de l'occident auxdits empereur et reine, héritiers de ces royaumes, nos seigneurs, ainsi que de tout ce que ces contrées contiennent, comme cela a été arrêté dans certains actes qui ont été dressés à ce sujet, et dont vous pouvez prendre connaissance si vous le voulez; de sorte que Leurs Altesses sont souverains de ces îles et de la terre ferme, en vertu de ladite donation, et en cette qualité de roi et maître, la plupart ou presque toutes ces îles, aux habitants desquelles on a notifié cette donation, ont reconnu Leurs Majestés, leur ont obéi et leur obéissent comme
le doivent faire des sujets, de leur plein gré, sans résistance aucune; au moment même où ils furent informés de ce que l'on vient de vous faire savoir, ils se sont soumis aux dignes religieux que Leurs Altesses leur ont envoyés pour les convertir et les instruire dans notre sainte foi catholique, et cela de bon cœur et librement, sans indemnité ni condition aucune; ils se sont faits chrétiens et ils le sont encore aujourd'hui. Leurs Altesses les ont reçus comme sujets avec joie et avec bonté; elles ont ordonné de les traiter comme leurs autres sujets, et vous êtes tenus et obligés de faire de même.

En conséquence, et le mieux que je peux, je vous prie et vous enjoins de bien considérer ce que je vous ai dit, de le regarder comme chose entendue, de vous consulter là-dessus pendant tout le temps qui sera justement nécessaire, et de reconnaître l'Église comme reine et souveraine du monde entier, et en son nom le souverain pontife, nommé
Pape, représenté par la Reine et le Roi, nos maîtres, qui sont les souverains et les rois de ces îles et de la terre ferme en vertu de ladite donation, de consentir et de faire en sorte que ces religieux vous apprennent ce que je vous ai déjà énoncé. En agissant ainsi vous vous en trouverez bien, vous remplirez votre devoir; Leurs Majestés, et moi-même en leur nom, nous vous traiterons avec affection et charité, nous vous laisserons la possession libre de vos femmes, de vos enfants et de vos biens, sans que vous soyez soumis à aucune obligation, afin que vous en fassiez ce que vous voudrez en toute liberté. On ne vous forcerà pas à embrasser le christianisme, mais lorsque vous serez bien instruits de la vérité et que vous désirerez être convertis à notre sainte foi catholique, comme l'ont fait presque tous les habitants des autres îles, on vous fera chrétiens, et en outre Sa Majesté vous accordera de nombreux privilèges, beaucoup de faveurs, et vous fera instruire.
Si vous ne le faites pas et si par malice vous tardez à consentir à ce que je vous propose, je vous certifie qu’avec l’aide de Dieu je marcherai contre vous les armes à la main ; je vous ferai la guerre de tous côtés et par tous les moyens possibles ; je vous soumettrais au joug et à l’obéissance de l’Église et de Sa Majesté, je m’emparerai de vos personnes, de celles de vos femmes et de vos enfants ; je vous réduirai en esclavage, je vous vendrai et disposerai de vous suivant les ordres de Sa Majesté ; je prendrai vos biens, je les ravagerai et je vous ferai tout le mal possible comme à des sujets désobéissants. Je vous signifie que ce ne sera ni Sa Majesté, ni moi, ni les gentilshommes qui m’accompagnent qui en serons cause, mais vous seuls. J’enjoins au notaire présent et aux autres personnes qui l’accompagnent d’être témoins de ce que je vous signifie.

(Extrait du livre des copies des provinces de la Floride, Séville, chambre du commerce. — 1527.)
MÉMOIRE SUR LA FLORIDE,

SES CÔTES ET SES HABITANTS,

QU’AUCUN DE CEUX QUI L’ONT VISITÉE N’ONT SU DÉCRIRER;

PAR

HERNANDO D’ESCALANTE FONTANEDO.

Très-puissant seigneur,

La Floride, les îles Lucayes et de Haïti forment un des côtés du canal Bahama; il n’y a point d’Indiens (1). Ce canal est entre la Havane et la Floride. Il existe plus près de la terre ferme d’autres îles qui s’étendent du couchant au levant, on les nomme Los Martyres (les martyrs), parce qu’un grand nombre d’hommes y ont été mis à mort, et parce qu’il y

(1) Le texte le dit positivement, No hay Indios, quoique l’auteur dise plus bas le contraire.
existe des rochers qui s’élèvent de terre, et qui de loin ressemblent à des hommes qui font naufrage ; elles sont habitées par des Indiens de haute taille ; leurs femmes sont bien faites et jolies. On y trouve deux villages indiens : l’un se nomme Guaragunve, qui veut dire en langue vulgaire le village des pleurs ; l’autre, plus petit, Cuchiyaga, ce qui signifie endroit où l'on a souffert le martyre. Ces Indiens n’ont ni or ni argent, et encore moins d’habillements, car ils vont entièrement nus ; ils ne portent que des espèces de tabliers tressés de feuilles de palmiers, dont les hommes couvrent leur nudité. Les femmes s’en font avec certaines herbes qui poussent sur des arbres et ressemblent un peu à de la laine. Les tortues, les escargots, les thons, les baleines, qu’ils pêchent suivant la saison, sont leur nourriture ordinaire. Quelques-uns de ces Indiens mangent des loups marins, mais cela n’est pas général, car il y a entre eux des distinctions, et la nourriture des chefs n’est
pas la même que celle de leurs sujets. On trouve chez eux un animal que l'on appelle ici *langosta*, et un autre qui ressemble à celui que l'on appelle en Espagne *chapin*. Ces îles contiennent un grand nombre d'animaux semblables à des renards, mais qui n'en sont pas, et qui en diffèrent sous plusieurs rapports, ils sont très-gras et bons à manger. Dans d'autres îles on trouve des ours très-grands. Comme ces îles s'étendent du couchant au levant, et que la terre de Floride se trouve à l'orient, il doit y avoir nécessairement des ours, puisqu'elle n'est pas éloignée et que ces animaux peuvent passer d'une île à l'autre; néanmoins il nous paraissait fort étonnant, à nous autres prisonniers qui nous trouvions dans ces contrées, de voir des cerfs dans l'île de Cuchiyaga, près du village dont j'ai parlé, ou bien d'en entendre fréquemment parler. J'aurais bien d'autre choses à raconter, mais je les négligerai, ayant des faits plus importants à rapporter. Il y a aussi dans ces îles une espèce
de bois que nous nommons *el palo* (gayac). Il est propre à bien des emplois, comme le savent les médecins. Je crois inutile de parler d’un grand nombre de fruits que l’on y trouve aussi. A l’ouest de ces îles s’étend un grand canal qu’aucun pilote n’ose franchir avec un gros bâtiment, parce qu’ainsi que je l’ai déjà dit, il y a des îles sans arbres, vers le couchant ; elles ne sont formées que de sable amoncelé, elles étaient probablement autrefois couvertes de terre que les flots auront enlevée, ce qui fait qu’il n’y croit pas d’arbres et qu’il n’y a que des plages de sable ; elles ont sept lieues de tour ; on les nomme les îles des Tortues, parce que ces animaux y viennent en grand nombre pendant la nuit se reposer sur le sable. Ces tortuques sont de la grandeur d’un bouclier ; elles ont autant de chair qu’une vache ; elles sont toute viande, et cependant ce sont des poissons.

En courant du sud au nord, entre la Havane et la Floride, droit sur les îles, on trouve
d'abord les îles des Tortues. Les Martyrs sont à quarante lieues de la Havane, à vingt lieues des Tortues par le travers, et il y a encore vingt lieues de là à la Floride, c'est-à-dire pour arriver à la province indienne de Carlos, dont le nom signifie village cruel, il est ainsi nommé parce que les habitants sont barbares et très-adroits à manier les armes. Ils sont maîtres d'une partie du pays jusqu'au village de Guacata, près du lac de Mayaimi, qui se nomme ainsi parce qu'il est très-grand. Il existe à l'entour un grand nombre de petits villages, ainsi que je le dirai plus loin. En se rendant de la Havane à la partie opposée où commencent les îles des Martyrs, et qui est voisine de la Floride, on compte soixante lieues de traversée pour se rendre aux îles de l'extrémité opposée, car ces îles se prolongent du levant au couchant, sur une étendue de soixante-dix lieues. La largeur de ce canal est très-variable : il y a plusieurs chenals ; le principal est très-large et la profondeur
varie beaucoup. Sa plus grande étendue est vers les îles de la Bermuda, autant que je me le rappelle d’après le rapport des Indiens. Je ne m’étendrai pas davantage sur ce sujet, et je vais parler du groupe des Martyrs situé vers le nord. Ces îles finissent près d’un village indien nommé Tequesta, bâti sur le bord d’une rivière qui vient de l’intérieur ; elle parcourt quinze lieues de pays et sort d’un autre lac d’eau douce qui a été visité par des Indiens, mais que je n’ai pas vu ; ils prétendent qu’il fait partie du lac de Mayaimi. Ce lac est situé au milieu du pays et est environné d’un grand nombre de villages de trente à quarante habitants chacun ; ils vivent de pain de racines qui est leur nourriture ordinaire, pendant presque toute l’année. Cependant lorsque les eaux du lac montent beaucoup, ils ne peuvent pas s’en procurer. Ils ont beaucoup de poissons excellents, d’autres racines qui ressemblent aux truffes de ce pays et qui sont douces. Il y en a d’autres de bien des
sortes. Lorsqu'il y a du gibier, soit des cerfs, soit des oiseaux, ils en mangent la viande; on trouve dans les rivières une grande quantité d'anguilles fort grasses, des truites énormes presque aussi grandes qu'un homme; les anguilles sont grosses comme la cuisse: il y en a aussi de plus petites. Les naturels mangent encore des lézards, des couleuvres, des rats qui vivent dans le lac, des tortues d'eau douce et beaucoup d'autres petits animaux que nous ne finirions pas d'énumérer. Ces Indiens vivent dans un pays couvert de marais et coupé de précipices; ils n'ont point de métaux ni aucun objet de l'ancien monde; ils sont nus, les femmes portent de petits tabliers faits avec des palmes entrelacées, ils sont soumis à Carlos et payent un tribut composé de tous les objets dont nous avons parlé, tels que vivres, racines, peaux de cerfs, etc.

Je crois, d'après ce que m'ont rapporté quelques Indiens des îles de Jeaga, au commencement des Lucayes, que l'auditeur Lucas
Vazquez, de S. Domingue, accompagné de six de ces colons, s'embarquèrent sur des vaisseaux pour venir visiter ce pays et la rivière de Sainte-Hélène, située à sept lieues plus au nord, sur le bord de laquelle est un village nommé Orista, et que par erreur ils ont appelé Chicora. Un autre village du nom de Quale a reçu d'eux celui de Gualdape; ils n'ont pas vu d'autres villages, parce qu'ils n'ont pas fait de reconnaissance dans l'intérieur; car, comme ils n'ont pas cotoyé sérieusement, dans la crainte d'échouer et de se perdre, ils n'ont rien trouvé de plus. La vérité est qu'il n'y a ni or ni argent, si ce n'est fort loin d'ici à soixante lieues. On dit que l'on trouve des mines d'or et de cuivre dans l'intérieur vers le nord. Au bord d'une rivière et puis de certains lacs sont les villages indiens d'Otopali, Olagatano, et beaucoup d'autres. Ils ne sont pas de la race Chichimèque, ni de celle des habitants de la rivière de Jourdain. Leur roi principal s'appelle Zertepe dans la langue des Indiens de Carlos; il est su-
périeur aux autres chefs, comme l’était Montezuma. Dans l’endroit où Lucas Vasquez et d’autres Espagnols ont été, les habitants sont très-pauvres. On y trouve cependant quelques petites perles dans des coquillages ; ils mangent du poisson, de grosses huîtres rôties ou crues, des cerfs, des chevreuils et d’autres animaux. Pendant qu’ils sont à la chasse, les femmes vont chercher du bois et de l’eau pour faire cuire leurs aliments dans des pots ou les rôtir sur le gril. Si les Espagnols y ont trouvé de l’or, il devait être apporté de loin, c’est-à-dire des montagnes qui sont situées sur le territoire du roi dont je viens de parler. On avait dit que les Indiens de Cuba adoraient la rivière Jourdain, mais cela n’est pas vrai.

Juan Ponce de Léon, se fiant aux rapports des Indiens de Cuba et de Saint-Domingue, fit une expédition pour reconnaître la rivière Jourdain à la Floride, soit qu’il voulût acquérir de la gloire, ou qu’il cherchât la mort, ce qui paraît le plus probable, ou bien qu’il
espérât redevenir jeune en se lavant dans cette rivière. Mais tout cela était le résultat des mensonges des Indiens de Cuba et des autres îles; qui disaient que la rivière Jourdain était à la Floride. Pendant que j’étais prisonnier dans ce pays, je me suis baigné dans un grand nombre de rivières, mais je n’ai jamais trouvé la bonne. Il y a longtemps qu’un grand nombre d’Indiens de Cuba qui cherchaient le Jourdain abordèrent dans la province de Carlos, mais le père du roi Carlos qui se nommait Senqueme, les fit prisonniers et en forma un village, et leurs descendants vivent encore. La nouvelle que ces gens étaient partis de leur pays pour se baigner dans la rivière de Jourdain se répandit chez tous les rois et les caciques de la Floride, et comme c’étaient des sauvages ils se mirent à chercher cette rivière qui avait le pouvoir de rajeunir les vieillards et les vieilles femmes; ils y mirent tant d’empressément qu’ils ne rencontraient pas une rivière, un ruisseau, un lac ou même un marais, sans s’y
baigner, et encore aujourd’hui, ils n’ont pas cessé de la chercher, mais toujours sans succès. Les habitants de Cuba s’exposaient même à mourir sur mer victimes de leur croyance; et c’est ainsi qu’ils arrivèrent à Carlos, et que l’on en fit un village; ils étaient en si grand nombre que l’on en trouve aujourd’hui de vieux et de jeunes quoiqu’il en soit mort beaucoup. Il est ridicule que Juan Ponce de Léon ait été chercher la rivière Jourdain à la Floride.

Parlons maintenant de la contrée d’Abalachi qui n’est pas loin de Panuco, où l’on dit que l’on trouve tant de perles et où vraiment il en existe.

Entre Abalachi et Olagale est un ruisseau que les Indiens appellent Guasaca-Esgui, qui veut dire, dans notre langue, rivière des Roseaux. C’est à l’embouchure de cette rivière, sur le bord de la mer, que l’on pêche les perles; on les trouve dans des huîtres et dans d’autres coquillages, et on les porte de là dans toutes les
province et tous les villages de la Floride, surtout à Togabaja, qui est l’endroit le plus proche et celui où réside le plus grand cacique ou roi de cette contrée; le village est situé à droite en arrivant de la Havane. Ce chef s’appelle Toco-Baja-Chile; il a un grand nombre de sujets; il est souverain indépendant, et habite de l’autre côté de la rivière qui s’étend à plus de quarante lieues dans l’intérieur, où Fernando de Soto avait l’intention de coloniser; mais la mort l’en empêcha; alors ses soldats se débandèrent et s’en allèrent dans l’intérieur. Pendant la route les Espagnols pendirent le cacique d’Abalachi, parce qu’il ne voulait pas leur donner du maïs pour leur provision de route, ou, à ce que disent les Indiens du village d’Abalachi, parce que leur cacique avait au cou de grosses perles dont une entre autres était du volume d’un œuf de pigeon ramier. Il y a dans ce pays de ces oiseaux qui nichent dans les arbres dans certaines saisons: les Indiens disent qu’il n’y a pas de mines d’or
ou d'argent, ou que du moins ils ne les connaissent pas. Les naturels vivent de maïs et de poisson qui est très-abondant, ils vont à la chasse aux cerfs, aux chevreuils et à d'autres animaux; mais le poisson est leur nourriture principale; ils font du pain avec des racines qui naissent dans les marais; ils ont beaucoup de fruits de différentes espèces, je n'en finirais pas si je voulais les citer ici. Les hommes vont nus aussi bien que leurs femmes; ils n'ont d'autres vêtements que des peaux de cerfs préparées dont ils se font des tabliers. Les femmes en font avec de petites mousses qui poussent sur des arbres et qui ressemblent à de la filasse ou de la laine; ces femmes ne sont pas blanches mais jaunâtres, elles se couvrent la partie inférieure du corps avec des tabliers.

Laissons Tojobaco, Abalachi, Olagale et Mogozo, qui forment des royaumes distincts, et parlons des villages et des bourgs du cacique Carlos, que le capitaine Reynoso a fait
mettre à mort pour le châtìer. Les villages les plus importants sont : Tampa, Tomo, Tuchi, Sogo, No, qui veut dire village aimé, Sinapa, Sinaesta, Metamapo, Sacaspada, Calaobe, Estame, Yagua, Guaya, Guevu, Muspa, Casitoa, Tatesta, Coyovea, Jutun, Tequemapo, Comachica, Quiseyove et deux autres villages des environs, dont je ne me rappelle pas le nom, car voilà dix ans que je suis de retour. Il en existe d’autres encore dans l’intérieur près du lac de Mayaimi, savoir : Cutespa, Tavaguemue, Tomsober, Enempa et vingt autres villages dont j’ai oublié les noms : il y a dans les îles Lucayes deux villages soumis au cacique Carlos. Le premier se nomme Guarunguve et l’autre Cuchiaga. Carlos fut souverain de ces cinquante villages, comme son père l’avait été jusqu’à sa mort. Le pouvoir est aujourd’hui entre les mains d’un de ses fils nommé Sebastian ; il porte ce nom parce que Pedro Melendez l’ayant emmené à la Havane pour lui faire des présents, ordonna de le nommer
ainsi, mais ils devinrent pires que lorsqu’ils étaient partis, nonobstant les bons traitements qu’ils avaient reçus, et ils auraient été encore plus malheureux s’ils avaient été baptisés, car je leur ai entendu dire dans leur langue que le baptême était défendu chez eux ; ils seraient donc devenus hérétiques ; ils se sont soulevés de nouveau et plus sérieusement que la première fois. La plupart de nos ruses leur sont connues, ils se servent de flèches et d’arcs et sont très-vigoureux. Personne ne connaît aussi bien ce pays que moi qui en fais la description par écrit, j’ai été prisonnier chez eux depuis l’âge de treize ans jusqu’à celui de trente ; je sais quatre langues, il n’y a que celle de Ais et celle de Teaga que j’ignore, n’ayant point été dans ces pays-là.

Je dirai que c’est une nation puissante, riche en perles ; mais on n’y trouve pas d’or, parce qu’elle est éloignée des mines d’Onagatano, situées dans les montagnes neigeuses d’Onagatano, dernières possessions d’Abalachi,
et des nations d'Olocatano, d'Olagal, de Mogoso et de la Canegacola, que les Indiens disent être très-nOMBREUSES et très-guerRIèRES, quoiqu'elles aillent entièrement nues. Quelques-uns de ces Indiens s'habillent avec des peaux; ils sont peintres et peignent tout ce qu'ils voient. On les appelle Canogacole, qui veut dire nATION méCHAnTe, et adroite à tirER de l'arc. Cependant les Espagnols pourraient les vaincre avec leurs bonnes armes, savoir: des arbalèTES, des mousquets, des rondaches, de grandes et fortes épées, de bons chevaux et des Escaupils (1); il leur faudrait encore une ou deux personnes qui comprissent la langue de ces Indiens, et qui fussent des gens honnêtes, fidèles, et non pas comme le Biscayen qui voulut vendre Melendez aux Indiens; si moi et un mulâtre, nous ne l'eussions empêché, en découvrant la trahison, nous aurions tous été tués. Pedro Melendez ne serait pas

(1) Sorte d'armure de coton dont les anciens Mexicains se servaient pour se garantir des flèches.
mort à Santander, mais à la Floride, où il n'y a pas de rivière ni de baie qui me soit inconnue. S'il s'était conduit comme moi, ainsi qu'il l'aurait dû, les Indiens seraient aujourd'hui sujets de notre puissant roi Don Philippe, que Dieu protège pendant de longues années. J'ai dit que ce cacique était souverain de la rivière des Roseaux, où l'on trouve des perles et des mines de lapiz-lazuli (Azul); l'or se trouve plus loin dans le village d'Olagale, qui lui est soumis.

Un Biscayen nommé Don Pedro, que Sa Majesté a dagné nommer gardien des cygnes, fut prisonnier dans cette province ; s'il avait montré un courage proportionné aux grâces qu'il avait reçues de Sa Majesté, les Indiens d'Ais, ceux de Guacata, ceux de Jeaga et leurs sujets, se seraient soumis et un grand nombre seraient déjà chrétiens ; mais Don Pedro le Biscayen était un homme sans cœur et sans intelligence; il ne faut donc pas en parler. Il savait très-bien la langue d'Ais, toutes celles que
j'ai citées et même celle que l'on parle jusqu'à Mayaca et Mayajuaca de l'autre côté vers le Nord ; mais Pedro Melendez, ayant ordonné de le pendre à cause d'une accusation calomnieuse portée contre lui et contre Domingo Ruiz, son compagnon, je pense qu'il eut peur, et étant revenu en Espagne, il y donna des nouvelles de la Floride. Il ne voulait pas après cela y retourner, mais il s'y décida pour retirer son fils des mains des Indiens. Ayant vu dans cette occasion les mauvais traitements dont on accablait les interprètes, il refusa de prendre part à cette expédition. Quant à nous, nous n'avons pas reçu de paye jusqu'à ce jour et nous sommes revenus avec une santé détruite ; nous avons donc fort peu gagné en allant à la Floride où nous n'avons obtenu aucun avancement.

Le pays des rois de Ais et de Jeaga est très-pauvre ; il ne renferme ni mines d'or ni mines d'argent, et, à vrai dire, c'est la mer qui l'enrichit ; car beaucoup de bâtiments, chargés
d'or et d'argent, y ont fait naufrage; tels que celui de Farfan, la bourrue du mulâtre, le navire biscayen, sur lequel était passager Anton Granado, qui fut fait esclave, et enfin celui du capitaine Juan Christobal. Les Indiens ont tué Don Martin de Guzman, le capitaine Hernando de Andino, député par la province de Popayan, et Juan Ortis de Zarate, facteur de Sainte-Marthe; leur navire fit naufrage en 1551, il avait à bord deux fils d'Alonso de Mesa et leur oncle; tous étaient riches, j'étais le plus pauvre et cependant j'avais vingt-cinq mille pesos d'or fin. Mon père, qui était commandeur, et ma mère servirent tous deux Sa Majesté au Pérou et ensuite à Carthagène, où ils avaient formé des établissements; j'y naquis ainsi qu'un de mes frères, et l'on nous envoya en Espagne pour faire nos études. Mais nous fimes naufrage sur les côtes de la Floride, comme les autres navires et la flotte de la Nouvelle-Espagne que commandait le fils de Pedro Melendez; les Indiens prirent un Espagnol qui avait ga-
gné le rivage, il était mourant de faim, je l’ai vu vivant et je lui ai parlé, c’était un nommé Juan Rodriguez, natif de Nicaragua; il nous dit qu’ils venaient du Mexique, que les navires allaient en Espagne, que leur commandant était le fils de Pedro Melendez, Asturien; il ajouta qu’il était marin sur un des bâtiments de la flotte; qu’il avait ignoré ce que les autres étaient devenus jusqu’à ce que les Indiens s’étant armés pour se rendre à la côte de Ais, il les avait vus retourner avec des richesses considérables en lingots d’or, des sacs de réaux et beaucoup de marchandises. Comme il était prisonnier depuis peu de temps et qu’il ne savait pas la langue des Indiens, moi et Juan Rodriguez nous servimes d’interprètes à cet homme et aux autres, car nous connaissions déjà le langage du pays; ce fut une consolation, bien triste à la vérité, pour ceux qui firent naufrage par la suite, de retrouver des chrétiens qui lesaidaient à supporter leurs maux et à se faire comprendre
de ces brutes. Un grand nombre d'Espagnols ont échappé à la mort, ayant eu le bonheur de trouver des chrétiens ; car les Indiens qui les prenaient leur ordonnaient de danser et de chanter, et les Espagnols ne les comprenaient pas. Comme les Indiens sont très-méchants, surtout ceux de la Floride, ils pensaient que si les chrétiens ne le faisaient pas, c'était par mauvaise volonté ; ils les massacraient alors et disaient à leur cacique qu'ils les avaient tués parce que c'étaient des coquins et des rebelles qui ne voulaient pas leur obéir.

Un jour qu'un nègre, deux Espagnols nouvellement faits prisonniers et moi nous parlions au cacique, devant des grands seigneurs de sa cour, de ce que je viens de raconter, il me dit que j'étais le plus rusé de tous. Escalante, me dit-il, dis-nous la vérité, car tu sais que je l'aime beaucoup : pourquoi, lorsque nous ordonnons à vos camarades de danser et de chanter ou de faire autre chose, sont-ils assez obstinés et assez désobéissants
pour ne pas le faire? Est-ce parce qu’ils méprisent la mort ou bien pour ne pas obéir à des ennemis de leur religion? Réponds-moi, et si tu ne le sais pas, demande-le à ces nouveaux prisonniers qui sont esclaves par leur faute, quoique autrefois nous les ayons pris pour des dieux descendus du ciel. Je répondis à mon seigneur et maître en lui disant la vérité : Seigneur, il me semble, autant que je puis le comprendre, qu’ils ne sont pas rebelles et qu’ils n’ont pas de mauvaise intention en se conduisant ainsi, mais ils ne vous comprennent pas; ils ne manquent donc à leur devoir que faute de vous entendre. Le cacique me répondit que ce n’était pas vrai, qu’il le leur disait souvent, que quelquefois ils obéissaient et d’autres fois non, bien qu’on le leur répétât bien des fois. Malgré cela, seigneur, lui répliquai-je, je vous assure qu’ils ne le font pas par désobéissance, mais vraiment ils ne le comprennent pas. Que votre seigneurie veuille donc parler de-
vant moi et devant le nègre. Le cacique se mit à rire et leur dit : *Se-le-te-ga*, nouveau venu. Ils demandèrent ce que disait le cacique ; le nègre qui était près d'eux se prit à rire et dit au cacique : Seigneur, ce qu'Escalante vous a dit est la vérité, ils ne comprennent pas ; ils ont demandé à Escalante ce que vous avez dit et il ne veut pas le leur faire savoir jusqu'à ce que vous lui en donniez l'ordre. Alors, le cacique reconnut que c'était la vérité et il dit à Escalante : Escalante, maintenant je te crois. Je leur appris ce que signifiait *se-le-te-ga*, c'est-à-dire va voir s'il y a quelqu'un à la vigie, si quelqu'un vient, vigie se dit *tejihue*. Mais en parlant, les habitants de la Floride abrègent les mots beaucoup plus que nous.

Le cacique ayant reconnu la vérité, dit à ses sujets que lorsqu'ils prendraient des chrétiens naufragés, ils ne devaient leur donner aucun ordre avant de le lui avoir fait savoir, afin que l'un de ceux qui comprenaient leur langue
fut envoyé près d’eux. Le premier de ceux qui étaient présents, se nommait Pijiguini, ce qui, dans notre langue, veut dire Martinez ; c’était le marin dont je viens de parler et qui avait fait naufrage à bord de la flotte de Mexico.

Mais je ne m’occuperai plus de ce sujet et je parlerai des richesses que les Indiens ont trouvées, elles s’élevaient à plus d’un million en lingots d’or et en bijoux fabriqués par les Mexicains et qui appartenaient aux passagers : le cacique les partagea entre ceux de Ais, de Teago, de Guacata, de Mayajuaci et de Mayaca, et il prit pour lui ce qu’il y avait de mieux. Ces navires, ceux dont nous avons déjà parlé, les caravelles qui avaient fait naufrage, les Indiens de Cuba et de Honduras qui se sont perdus en cherchant la rivière Jourdain, qui étaient riches et qui furent pris par Carlos et par les Indiens de Ais, de Caga et des îles Guarugumbe, sont cause que ces derniers sont,
comme je l'ai dit, riches par la mer et non pas par la terre. De Tocovaga jusqu'à Sainte-Hélène, il peut y avoir six cents lieues de côtes. Ce pays ne fournit ni or ni argent, on n'y trouve que les métaux qu'y apporte la mer. Je n'ai pas besoin de dire que le pays est habitable, puisqu'il y a des Indiens qui y vivent; il est très-favorable aux troupeaux et à la culture : je ne sais si la canne à sucre pourrait y venir ; on l'y a plantée et elle a poussé; mais comme je ne suis pas resté dans le pays, je n'ai pas vu ce qu'elle a produit. Les habitants de toutes les provinces que j'ai nommées, depuis Tocovagachile jusqu'à Sainte-Hélène, sont très-adonnés à la pêche, on y trouve constamment du poisson frais. Ils sont très-adroits à tirer de l'arc et fort trai­tres. Je suis bien persuadé que jamais ils ne se soumettront et qu'ils ne seront jamais chrétiens ; je le signérai de mon nom et comme une chose très-certaine et que je sais pos­itivement. Voici quel est mon avis ; si on
ne le suit pas on s’en trouvera mal et plus mal qu’auparavant; il faudrait les prendre tous ensemble, hommes et femmes, après leur avoir fait des propositions de paix, les embarquer et les disperser comme sujets dans les différentes îles et même sur la terre ferme, où on les vendrait, ainsi qu’en Espagne Sa Majesté vend des vassaux à quelques grands seigneurs. On parviendrait, par ce moyen adroit, à adoucir leurs moeurs. Il faudrait ensuite établir dans cet endroit des Espagnols. Ils pourraient former des habitations, élever des bestiaux et porter secours à quantité de navires qui se perdent sur les côtes de la province de Sotoriva, au port de Saint-Augustin, et à la rivière de San Matheo où les luthériens de France ont établi un fort pour piller tous les bâtiments qui arrivent de la terre ferme, soit du Mexique, du Pérou ou des autres contrées. Ils l’ont déjà fait, et se réfugient ensuite dans la rivière San Matheo où réside le perfide cacique de Sotoriva, d’Alimacani et d’autres villages.
Au bord de la rivière de San Matheo, et à soixante lieues dans l'intérieur, il existe un autre cacique indépendant, qui possède Utina, Saravay, Moloa et beaucoup d'autres villages jusqu'à Nayajuaca, dans la contrée de Ais, vers le lieu planté de roseaux où nos pilotes disent que Pero Melendez a fait la paix avec eux; ils n'ont ni or, ni argent, ni perles : ce sont des gueux, de grands coquins et des traîtres. Ils se servent de flèches, et vont nus comme les premiers dont j'ai parlé. En remontant la rivière de San Matheo, on peut aller jusqu'à Tocopaga de l'autre côté de la Floride vers le couchant ; je ne prétends pas dire cependant que l'on doive toujours remonter ce fleuve; après avoir franchi la barre de la rivière de San Matheo, on pourrait le remonter jusqu'à Azavay, qui est à cinquante ou soixante lieues dans l'intérieur, ou bien jusqu'à la province de Utina où l'on débarquerait pour se diriger vers le nord en remontant de village en village, et arriver à Cañogacola dont les habitants sont
sujets de Tocovaga ; de là on se rendrait à ce dernier endroit qui est sur le bord d'un autre fleuve très-grand, où est parvenu Soto qui y est mort. Je n'en dirai pas davantage ; car, s'il s'agissait de faire la conquête de ce pays, je ne pourrais fournir de plus longs détails que ceux que j'ai donnés. Cette conquête serait avantageuse à Sa Majesté, pour la sûreté de ces flottes qui vont au Pérou, à la Nouvelle-Espagne et dans d'autres contrées des Indes ; elles doivent absolument passer près de cette côte et du canal de Bahama, où il se perd un grand nombre de navires et beaucoup de monde, parce que les Indiens sont nos ennemis et tirent très-bien de l'arc ; il serait donc convenable, comme je viens de le dire, d'y avoir un petit fort pour protéger ce canal ; on doterait cet établissement d'une rente que l'on pourrait faire payer au Pérou, au Mexique, aux îles de Cuba et des autres parties des Indes, et qui serait destinée à l'entretien et à la paye des soldats qui garderaient ce fort ; c'est tout
ce qu'il y a à faire, si ce n'est de s'occuper de la pêche des perles, car ce pays n'a pas d'autres richesses ; c'est dans ce sens que je conclus et s'il est nécessaire je le signe de mon nom.

Hernando D'Escalante.

Fontaneda

A cette relation est jointe une feuille détachée, sur le recto de laquelle on lit ce qui suit : Colomb découvrit les îles Lucayes (Yucayos) et celles de Achiti, une partie de la Floride et d'autres îles près de Saint-Domingue.

Les îles Lucayes se divisent en trois groupes, savoir : 1° les îles de Bahama ; 2° les îles Organos ; 3° les îles de los Mârtires qui touchent les bas-fonds des îles des Tortues vers le couchant. Ces bas-fonds sont composés de sable, et par conséquent on ne les voit pas de loin ; c'est pour cela qu'il se perd beaucoup de bâtiments sur les côtes des îles de Bahama, des Tortues et de los Mârtires.
La Havane est vers le sud; la Floride est au nord; entre la Havane ou l'île de Cuba, et la terre ferme, sont les îles de Bahama, d’Orcanos, de los Mártires et des Tortues. Il existe un canal dont la largeur, dans l'endroit le plus étroit, est de vingt lieues, il s'étend de la Havane aux Martyrs et des Martyrs à la Floride; il a quatorze lieues entre les îles du côté de l'Espagne ou pour mieux dire vers l'orient; du côté du couchant il en a quarante dans sa plus grande largeur; on y trouve beaucoup de bas-fonds; il y a quelques passages profonds, mais il est impossible aux navires et aux brigantins, même aux plus petits, de le franchir excepté du côté de l'est et du nord-est; les canots même n'y peuvent pas passer; néanmoins on trouve un passage vers l'ouest pour se rendre de la Havane à la Floride, mais il n'y en a pas pour aller en Espagne, si ce n'est le canal principal de Bahama, entre la Havane et les Martyrs, les îles Lucayes et le cap du Caña-
SUR LA FLORIDE. 39

beral; on ne peut passer par aucun autre endroit. Si l'on voulait prendre une route plus courte, on pourrait traverser la Floride en suivant la large rivière de Tocobaga, et la rivière de San Matheo de l'ouest à l'est, non pas sur des vaisseaux, mais par terre. Les mênes bâtiments pourraient faire constamment le trajet de la Floride au Mexique, pendant que d'autres iraient de la Floride en Espagne.

Je rapporterai, en général, quelques faits touchant la Floride et une rivière que l'on appelle la rivière de Jourdain, qui est dans la partie septentrionale, où moururent Hernando de Soto, les capitaines Salinas, Francisco Reinoso et d'autres religieux, dont les uns ont souffert le martyre, et dont d'autres ont été esclaves; j'en ai vu quelques-uns de vivants qui étaient prisonniers (1). Je dirai quels sont les traits, les aliments et la manière de se vêtir des habitants d'Apalachi, de Mogozo et d'au-

(1) Voyez son autre mémoire.
trets villages situés plus bas, qui sont : Tocobaga, Osiguevede, Carlos, Ais, Lonsobe et beaucoup d’autres dont je parlerai ; mais je ne m’occuperai pas de tous. Je traiterai chaque chose à part, en commençant par les îles Lucayes et celles de los Martires.

Les Indiens d’Apalachi vont nus ; les Indiennes portent des tabliers d’une herbe qui vient sur les arbres et qui ressemble à de la laine, comme je l’ai déjà dit. Ils se nourrissent de cerfs, de renards, de vaches qui sont couvertes de laine, et de beaucoup d’autres animaux. Ces Indiens perçoivent certains tributs d’or commun qui est mêlé avec de l’or fin, et beaucoup de veaux tachetés ; une rivière, qui appartient à ce village, produit les perles dont nous avons parlé. Les habitants se servent de l’arc ; ils sont rusés ; néanmoins avec un interprète adroit on pourrait facilement les gagner. Ce sont les meilleurs Indiens de la Floride, ils valent mieux que les habitants de Tocobaga, de Carlos, d’Ais, de Tegesta, et mieux aussi
que d'autres dont il a été déjà question et qui s'étendent jusqu'à la rivière du Jourdain.

Les Indiens d'Apalachi sont soumis à ceux d'Olagale et de Mogoso et à d'autres qui habitent au-delà de la montagne d'Aite, et qui sont les Indiens les plus riches; leurs villages sont les plus importants; j'ai résidé deux ans parmi eux; ils ont beaucoup d'or de bas aloy, mêlé à de l'or fin; mais dans toute la côte, dont j'ai parlé dans ce mémoire, il n'y a ni or de bas aloy ni or fin. Tout ce qu'ils en possèdent vient des vaisseaux de la Nouvelle-Espagne et du Pérou qui sont assaillis par la tempête dans le canal de Bahama, et qui vont faire naufrage sur les côtes couvertes de roseaux ou des Martyrs, qui se nomme Chi-chijaga, cap des Martyrs. Je déclare qu'en substance tout ce que j'ai dit plus haut est vrai, bien que je n'aie pas nommé tous les noms des villages, parce qu'ils sont très-différents les uns des autres et que je ne m'en souviens pas; je m'arrête.
Muñoz a ajouté à cette pièce la note suivante :

« Excellente relation, quoiqu’elle soit d’un homme étranger à l’art d’écrire, ce qui est cause que l’on y trouve beaucoup de phrases qui n’ont pas de sens.

En marge de l’original, on trouve des renvois de la main d’Herrera, qui sans doute a extrait de ce mémoire ce qu’il rapporte de la rivière de Jourdain, à la recherche duquel, suivant lui, Ponce de Léon est allé(1). »

(1) Sans trouver, comme Muñoz, cette relation excellente, j’ai cru devoir l’insérer ici, parce qu’elle renferme des renseignements précieux sur l’ancienne géographie de la Floride. Elle est souvent inintelligible, et malgré toute la peine que je me suis donnée pour la traduire exactement, je dois réclamer l’indulgence du lecteur.

La rivière Jourdain, dont il est souvent question, était regardée par les Espagnols comme une fontaine de jouvence, qu’ils cherchèrent partout, ainsi que l’Eldorado et les Amazones.
LETTRE

ÉCRITE

PAR L'ADELANTADE SOTO.

AU CORPS MUNICIPAL DE LA VILLE DE SANTIAGO,
DE L'ÎLE DE CUBA (1).

Très-noble Seigneur,

Depuis que je suis dans ce nouveau pays qui, quoique peu éloigné, est séparé par la mer, il me semble qu'il y a mille ans que je n'ai eu des nouvelles de vos seigneuries, et vraiment il y a fort longtemps que je n'ai reçu de lettre de vous, quoique je vous aie écrit à la Havane par trois voies différentes. Il se

(1) L'expédition de Soto a été écrite par un gentilhomme de la ville d'Elvaz. L'édition originale de cette relation est de la plus grande rareté. Il en a paru une traduction.— Paris, in-8°.
présente aujourd'hui une occasion de vous faire savoir quelque chose de nouveau, ce à quoi je ne manque jamais; je crois que cela vous sera agréable d'après le caractère que je vous connais, et sachant que vous avez eu toujours d'excellentes dispositions.

Je suis parti de la Havane avec toute ma flotte le dimanche 18 mai, quoique j'eusse écrit que je ne lèverais l'ancre que le vingt-cinq, mais je suis parti plus tôt pour profiter du vent qui était favorable et qui fut suivi de calmes aussitôt que nous fûmes entrés dans le golfe. Cependant ces calmes ne furent pas si continus que nous ne pussions en huit jours parvenir à cette côte, ce qui eut lieu le jour de la Pentecôte. Nous manquâmes le port de cinq ou six lieues, sans qu'aucun de nos pilotes pût reconnaître où nous étions. Je fus donc forcé de monter à bord des brigants et de le chercher; nous employâmes trois jours, tant à cette recherche qu'au séjour que nous y fimes; une autre cause
de ce retard, fut que nous ne connaissions pas le canal qui est un golfe de douze lieues et plus de profondeur. Cette perte de temps me força d'envoyer Vaseo Porcallo de Figue- roa, mon lieutenant-général, à bord des bri- gantins pour s'emparer d'un village qui était au fond du golfe ; j'ordonnai de débarquer toutes les troupes et les chevaux sur un en- droit de la plage, où avec bien de la peine je fis ma jonction avec Vasco Porcallo, le di- manche de la très-sainte Trinité : les Indiens effrayés abandonnèrent entièrement le pays et pendant trente lieues nous ne trouvâmes pas un seul homme. Quand je fus arrivé ici, j'appris qu'un chrétien était au pouvoir d'un cacique ; j'y envoyai Baltasar de Gallegos avec quarante cavaliers et autant de fantassins pour qu'il cherchât à se procurer cet homme. Après avoir fait une journée de marche, cet officier le rencontra avec huit ou dix Indiens qu'il m'amena, nous ne fûmes pas peu satisfaits de l'avoir trouvé ; il connaissait la langue du pays
et il avait presqu’oublié la nôtre, mais il s’y remit bientôt. Il se nomme Juan Ortis; il est natif de Séville et gentilhomme. Je me rendis eusuite en personne auprès du cacique et je trouvais qu’il avait des intentions pacifiques. J’expédiai aussitôt Baltasar de Gallegos avec quatre-vingts lances et cent fantassins pour reconnaître le pays ; il y trouva tant de champs de maïs, de haricots, de courges et d’autres légumes, qu’on aurait pu nourrir la plus grande armée sans que le pays en souffrit. Étant arrivé chez un cacique nommé Hurripacuxi qui était le suzerain du premier et de beaucoup d’autres, il lui envoya quelques Indiens pour tâter de la paix, car on m’avait écrit qu’il était bien disposé; mais, après avoir conclu avec lui, il ne tint pas ses promesses; c’est pourquoi Gallegos le fit arrêter avec dix-sept Indiens parmi lesquels étaient quelques chefs, ce moyen lui ayant paru le plus sûr. Parmi ceux qu’il arrêta se trouvèrent quelques vieillards qui ont autant d’autorité que l’on
peut en avoir chez de pareilles gens et qui connaissent l'intérieur du pays; ils nous dirent qu'à trois journées de marche, en voyageant à travers des villages et des contrées bien peuplées et couvertes de maïs, on trouve une grande ville nommée Aquera où nous pourrions hiverner très-agréablement, et qu'à deux journées plus loin encore, il existe une autre ville nommée Ocale; ils rapportent tant de choses sur sa grandeur et sur son importance que je n'oserais pas les répéter ici; ils prétendent que l'on y trouve en abondance des poules, des guahacos enfermés dans des parcs, des cerfs privés que l'on garde par troupeaux. Je ne pus rien comprendre à ce rapport, et je crois d'après cela que ce sont des vaches dont il a voulu parler. On dit qu'il y a parmi ces Indiens beaucoup de marchands, que le commerce y est très-actif, que l'on y trouve de l'or en abondance, beaucoup de perles, et plaise à Dieu qu'il en soit ainsi; de tout ce que me disent les Indiens je ne crois
que ce que je vois de mes propres yeux, quoique je les aie menacés de la mort s'ils me trompaient. L'Espagnol qui comprend la langue de ces Indiens nous a rendu les plus grands services, et sans lui je ne sais pas ce que nous serions devenus. Gloire soit rendue à Dieu, tout s'est passé suivant sa volonté, il semble prendre un soin tout particulier de cette expédition qui ne se fait que pour lui, et je lui en rends mille grâces. Il y a en mer quatre-vingts fantassins dans les barques, et mon général est resté à terre avec quarante cavaliers dans l'intention de rejoindre Juan d'Añasco qui a découvert environ mille Indiens. Le général les a poursuivis pendant la nuit, mais il n'a pu les rejoindre à cause du mauvais état de la route. Quand nous serons tous réunis je ferai ma jonction avec Baltasar de Gallegos pour aller en corps hiverner à Ocale où, si l'on dit la vérité, nous trouverons tout ce dont nous avons besoin. Dieu veuille qu'il en résulte quelque chose d'avantageux
pour le service de Dieu notre Seigneur et que je puisse me rendre utile à vos Seigneuries, ainsi que je le désire. Malgré toutes les occupations que j'ai ici je n'oublie pas mon attachement aux personnes qui sont dans votre pays et l'obligation dont je leur suis redevable; mais je ne peux pas les visiter en personne; je crois d'ailleurs qu'elles n'ont pas besoin de mes services. Occupé, comme je le suis, vous augmenterez encore les obligations que je vous ai, si vous vous employez à tranquiliser le pays et à le bien administrer. Je recommande toujours au licencié les affaires de la justice, afin que le service de Dieu et celui de Sa Majesté soient bien faits, et je lui en serai reconnaissant. Nous-mêmes nous serons satisfaits d'avoir fait tout notre devoir comme c'est l'habitude de vos Seigneuries. Quant à moi, je conserverai toujours la même opinion que j'ai de vous et je ne cesserai de vous en être obligé. Pour ce qui regarde l'affaire du bastion dont la construction a été com-
mencée à mon départ, comme il se pourrait faire que n'en ressentant pas un besoin pressant on ne l'eût pas achevée, vos Seigneuries me rendront service en le faisant terminer ; car chaque jour il peut se présenter une occasion où il soit utile : c'est d'ailleurs une chose fort nécessaire à cette ville et je vous en serais très-reconnaissant. Je prie Dieu de conserver vos très-nobles personnes et de les faire prospérer autant que je le désire et que vos Seigneuries le méritent. Dans cette ville et port du Saint-Esprit de la province de la Floride, le neuf juillet 1539 ; le serviteur de vos Seigneuries,

Hernando de Soto.
Étant arrivé au port de Baya-Honda, nous débarquâmes six cent vingt hommes et deux cent vingt-trois chevaux. A peine cette opération fut-elle terminée, que nous apprîmes, par un des Indiens dont on s'était emparé, qu'il y avait dans le pays un chrétien qui avait fait partie de l'expédition de Panfile de Narvaez; on envoya à sa recherche. Il était chez un cacique qui demeurait à huit lieues du port; nous le rencontrâmes en chemin, car il venait déjà au-devant de nous. Aussitôt que le cacique
eut appris que nous avions débarqué, il demanda à ce chrétien s'il voulait venir nous trouver; cet homme ayant répondu que oui, le cacique envoya neuf Indiens avec lui; il était nu comme eux; il avait à la main un arc et des flèches, son corps était peint comme celui des Indiens. Aussitôt que les chrétiens les eurent aperçus, ils pensèrent que c'étaient des naturels qui venaient pour espionner nos troupes, et marchèrent à leur rencontre, mais ceux-ci s'ensuivirent sur une colline du voisinage. Les cavaliers les ayant atteints, donnèrent un coup de lance à un Indien, et il s'en fallut de peu qu'ils ne tuassent aussi le chrétien, car il parlait très-mal notre langue, l'ayant presque oubliée; mais il lui vint à l'esprit d'invoquer Notre-Dame, ce qui fit reconnaître que c'était un chrétien. Nous le conduisîmes avec le plus grand plaisir auprès du gouverneur; il y avait douze ans qu'il était chez ces Indiens; il parlait leur langue, et il y était tellement habitué qu'il resta plus de quatre jours avec
nous sans pouvoir dire deux mots de suite; s’il en disait un en espagnol, il en ajoutait quatre ou cinq dans la langue des Indiens; cela dura jusqu’à ce qu’il eût repris l’usage de notre langue. Il connaissait si peu le pays qu’il ne savait pas même par oui dire ce qu’il y avait à vingt lieues de là. La vérité est que dès le premier moment il nous dit qu’il n’y avait pas d’or dans le pays.

Nous partîmes tous du port de Baya-Honda, pour pénétrer dans l’intérieur, à l’exception de vingt-six cavaliers et de soixante fantassins qui restèrent pour garder le port jusqu’à ce qu’ils eussent reçu des ordres du gouverneur qui les fit venir. Nous marchâmes d’abord dans la direction de l’ouest, et ensuite dans celle du nord-est; nous entendîmes parler d’un cacique qui, suivant le rapport des Indiens, percevait des tributs sur tous les naturels; il se nommait Hurripacuxi, il habitait à environ vingt lieues de la côte. De cet endroit nous continuâmes notre marche en traversant des
marais et des rivières pendant l'espace de quinze à vingt lieues. Nous voulions nous rendre dans une ville dont les Indiens nous disaient des choses merveilleuses; ils prétendaient entre autres que lorsque les habitantsjetaient des cris, ils faisaient tomber les oiseaux qui volaient en l'air. Nous arrivâmes dans cet endroit que l'on nommait Etocale, qui n'était qu'un petit village. Nous y trouvâmes quelques vivres, savoir : du maïs, des haricots et de petits chiens, ce qui ne fut pas un faible soulagement pour la troupe qui mourait de faim. Nous nous y arrêtâmes sept ou huit jours, pendant lesquels on fit quelques battues pour prendre des Indiens qui devaient nous servir de guides dans la province d'Apalache, dont on parlait beaucoup dans la contrée. On en prit trois ou quatre, dont le plus habile ne connaissait pas le pays à plus de deux lieues autour du village. Nous partîmes en prenant la direction de la Nouvelle-Espagne, et en marchant à dix
ou douze lieues de la côte. Dans cinq ou six jours de route nous traversâmes quelques hameaux, puis nous arrivâmes dans un village de moyenne grandeur nommé Aguacalecuén; tous les Indiens s'étaient réfugiés dans les forêts. Nous nous arrêtâmes encore cinq ou six jours, afin d'en prendre quelques-uns pour nous servir de guides; on s'empara de dix ou douze femmes, dont une nous dit qu'elle était fille du cacique, ce qui fut cause que ce chef se présenta à nous en ami; il promit de nous donner des interprètes et des guides pour pousser plus avant; mais il ne tint pas sa promesse. Nous fûmes obligés de l'emmener avec nous. Après six ou sept jours de marche, nous rencontrâmes cent cinquante Indiens, armés d'arcs et de flèches, qui nous attendaient dans l'intention d'enlever le cacique; nous en tuâmes quelques-uns et nous primes les autres. Il y avait parmi eux quelques naturels qui connaissaient l'intérieur; ils firent à ce sujet les plus grands mensonge...
ges. Nous passâmes une rivière qui traversait une province nommée Veachile, et nous trouvâmes sur l’autre rive quelques villages qui étaient abandonnés ; mais ils renfermaient tout ce dont nous avions besoin, c’est-à-dire des vivres. Nous partimes de là pour nous rendre à un village nommé Aguile ; il est sur la frontière de la province d’Apalache, qui est séparé de la première par une rivière sur laquelle nous jetâmes un pont construit sur un grand nombre de barques attachées les unes aux autres ; nous franchîmes le fleuve avec bien de la peine, car les Indiens, qui s’étaient rangés sur la rive, défendaient le passage ; aussitôt qu’ils nous virent de l’autre côté il se rendirent dans un village voisin nommé Ivitachuco, et ils y restèrent jusqu’à ce que nous fûmes en vue de cet endroit. Dès qu’ils nous virent avancer, ils mirent le feu au village et prirent la fuite.

La province d’Apalache contient beaucoup de villages, les vivres sont rares ; celle où
nous allions se nommait Yustaga. Nous parvinmes à un village appelé Iniahico ; quand nous y fûmes arrivés, nous pensâmes qu'il était temps d'avoir des nouvelles de ceux qui étaient restés au port et de leur faire parvenir des nôtres, car notre intention était de nous avancer tellement dans l'intérieur qu'il ne nous aurait plus été possible de communiquer avec eux, nous avions déjà fait cent dix lieues depuis l'endroit où nous les avions laissés. Le gouverneur leur fit dire de nous rejoindre.

A partir de cet endroit nous allâmes à la recherche de la mer qui était à neuf lieues du village où nous nous trouvions. Nous parvinmes à l'endroit de la côte où Panfile de Narvaez avait fait construire des barques. Nous reconnûmes l'endroit où l'on avait établi la forge et nous vîmes un grand nombre d'os de cheval. Les Indiens nous racontèrent que d'autres chrétiens avaient construit des barques dans cet endroit. Juan d'Añasco fit
plusieurs marques de reconnaissance sur des arbres qui étaient sur le bord de la mer, le gouverneur lui ordonna d'aller chercher les soldats qui étaient restés au port et de les faire venir par terre au village où nous étions ; ils devaient retourner par mer dans deux briga­ntins et une chaloupe qu’ils devaient conduire à la province d’Apalache. Pendant ce temps nous devions attendre à l’endroit où nous nous étions arrêtés.

Juan de Añasco envoya la troupe par terre et il vint par mer comme le gouverneur le lui avait ordonné. Il éprouva de grands dangers, car il reconnut que cette côte n’était pas comme il l’avait vue de la terre. En naviguant il ne reconnut pas les endroits par lesquels il avait passé, car le rivage était bordé de petits golfses peu profonds où l’eau s’éle­vait beaucoup à la haute mer, mais lorsque le reflux arrivait il restait à sec. Nous construisîmes une pirogue qui chaque jour faisait deux lieues en mer pour aller voir si les
brigantins arrivaient et pour leur indiquer où ils devaient aborder. Dieu permit que ceux que l'on attendait par mer arrivassent ainsi que ceux qui devaient venir par terre.

Aussitôt que les brigantins furent arrivés, le gouverneur les fit repartir avec l'ordre de chercher un port voisin du côté du levant, de reconnaître la côte et de voir si la terre finissait. Le chevalier Francisco Maldonado, de Salamanque, s'embarqua sur les brigantins, côtoya le rivage, entra dans toutes les baies et les rivières qu'il vit jusqu'à ce qu'il fût parvenu à un fleuve dont l'entrée était facile et formait un bon port. Il y avait, sur le rivage, un village indien dont quelques habitants vinrent commercer avec lui; il prit un naturel et revint où nous étions, il employa deux mois à cette expédition.

Nous trouvions le temps de notre séjour très-long à cause des rapports que l'on nous avait faits sur l'intérieur. Quand Maldonado fut arrivé, le gouverneur lui dit que nous
irions à la recherche de ce pays qui, d'après les Indiens, était sur une autre mer; il dit à Maldonado de retourner à Cuba avec les brigantins à bord desquels était Doña Isabella de Bobadilla, femme du gouverneur, et de revenir ensuite avec les brigantins, jusqu'à la rivière du Saint-Esprit, où nous devions nous rendre, si dans six mois il n'avait pas de nouvelles de nous. Les brigantins partirent pour Cuba et nous nous mîmes en marche vers le nord pour aller vérifier ce que les Indiens avaient dit; nous marchâmes pendant cinq jours au milieu d'un désert, nous parvinmes à un grand fleuve très-rapide, sur lequel nous ne pûmes pas construire de pont à cause de la force du courant; nous fimes un canot dans lequel nous traversâmes jusqu'à l'autre bord; nous trouvâmes une province nommée Acapachiqui, il y avait en abondance des vivres dont les Indiens se nourrissent; nous remarquâmes quelques villages; mais comme le pays était couvert de marais très-étendus
nous ne pusmes pas les reconnaître tous; nous observâmes que dans ce pays les maisons des Indiens étaient d’une construction différente de celles que nous avions observées jusqu’alors, elles étaient creusées sous terre et ressemblaient à des cavernes. Jusqu’alors elles avaient été couvertes de branches de palmier et de paille, nous marchâmes plus avant et nous rencontrâmes deux rivières sur lesquelles nous fûmes obligés de faire des ponts avec des pins attachés comme nous en avions l’habitude. Nous parvinmes dans une province nommée Otoa, où nous trouvâmes un village assez grand et le plus considérable que nous eussions vu jusqu’alors; de là nous nous rendimes à d’autres villages de la même province, qui pouvaient être éloignés de deux jours de marche; nous nous emparâmes de quelques Indiens qui ne se méfiaient de rien et n’avaient point appris notre arrivée; les autres consentirent à venir nous servir, à condition que nous leur rendrions ceux des
leurs dont nous nous étions emparés. Le gouverneur les leur rendit, car on ne les aurait pas faits prisonniers, si nous n'avions eu absolument besoin de guides et d'interprètes.

Nous employâmes cinq ou six jours à traverser cette province qui se nomme Chisi. Ces Indiens nous servirent aussi bien que leur pauvreté le leur permettait. Nous mar- châmes ensuite trois jours sans trouver d'habitation et nous parvinmes dans une province qu'on appelle Altapaha. Nous y trouvâmes une rivière qui ne coulait pas vers le sud comme celles que nous avions déjà passées; elle venait de l'est, se jetait à la mer du côté où avait abordé le licencié Lucas d'Aillon, ce qui nous fit ajouter beaucoup de confiance à ce que l'Indien nous avait dit, et nous fûmes persuadés que tous les mensonges qu'ils nous avaient contés étaient des vérités. Cette province était bien peuplée, tous les habitants venaient nous servir. Le gouverneur leur ayant demandé des renseignements sur la pro-
vinée de Cafitaeyque où nous allions, ils nous répondirent qu’il n’était pas possible de s’y rendre, qu’il n’y avait pas de chemin qui y conduisit, qu’on ne trouvait pas de vivres en route et que nous péririons tous de faim. Nous poussâmes néanmoins plus avant et nous arrivâmes chez des caciques nommés Ocute et Cofoqui ; ils nous donnèrent des vivres et nous dirent que si nous voulions aller faire la guerre à la reine de Cafitaeyque, ils nous fourniraient tout ce dont nous aurions besoin pendant la route, mais qu’ils nous avertissaient qu’il n’y avait pas de chemin pour s’y rendre, qu’ils ne communiquaient point entre eux parce qu’ils étaient en guerre, qu’ils ne se voyaient que lorsqu’ils combattaient de temps en temps, ce qu’ils faisaient toujours secrètement et dans des embuscades, qu’ils employaient de vingt à vingt-deux jours pour s’y rendre, pendant lesquels ils ne vivaient que d’herbes et de maïs rôti qu’ils emportaient. Voyant que nous étions déter-
minés, ils nous donnèrent huit cents Indiens pour porter nos vivres et nos bagages, ils nous fournirent des guides qui prirent aussitôt la direction de l'est, et nous marchâmes ainsi trois jours. L'Indien qui nous trompait nous disait qu'en trois jours il nous y conduirait. Au bout de ce terme nous commencâmes à voir la fausseté de cet homme; cependant le gouverneur continua de suivre la route qu'on avait prise parce qu'il soupçonnait, ce qui arriva en effet par la suite, savoir que nous éprouverions de grands besoins. Ces trois jours étant passés nous arrivâmes à des cabanes; les Indiens avaient déjà perdu la tête et ne savaient plus quel chemin nous faire prendre. Le gouverneur partit en avant pour en chercher un et revint au désespoir de n'en pas avoir trouvé; nous fimes une demi-lieue jusqu'à une grande rivière où nous fimes obligés de commencer à manger les porcs que nous conduisions avec nous: chaque homme recevait une livre de viande que nous
faisons cuire dans l'eau sans sel et sans aucun assaisonnement.

Le gouverneur envoya à la recherche d'un chemin de deux côtés différents. Une personne partit en remontant le fleuve du côté du nord-nord-est et une autre en le descendant dans la direction du sud-sud-est. Il donna à chacun dix jours pour aller et revenir, avec ordre de rendre compte s'ils découvraient quelques villages ou un chemin. L'éclaireur qui avait été vers le sud-sud-est, revint quatre jours après nous apprendre qu'il avait trouvé un petit hameau et quelques vivres; il amena trois ou quatre Indiens qui parlèrent avec celui qui nous avait trompés; ils se comprirent entre eux ce qui ne fut pas un petit bonheur pour nous, attendant l'extrême rareté des interprètes dans ce pays. Ils nous confirmèrent les mensonges que nous avait dits celui-ci, et nous les crûmes parce qu'il s'entendait très-facilement avec ces Indiens. Nous partimes aussitôt tous ensemble pour aller attendre dans ce petit village les
messagers qui avaient été de l'autre côté; nous y restâmes quatre ou cinq jours jusqu'à ce que nous fussions tous réunis; nous y trouvâmes environ cinquante fanègues de maïs, un peu de farine de maïs rôti, beaucoup de mûriers chargés de mûres et quelques fruits sauvages.

Nous partimes pour le village de Cofitachyque qui était à deux jours de marche de ce hameau, situé sur le bord d'une rivière que nous crûmes être celle de Sainte-Hélène où est allé le licencié Ayllon. Quand nous y fûmes arrivés, la reine nous envoya une de ses nièces, qui était portée dans une litière par des Indiens, et semblait avoir beaucoup d'autorité; elle nous fit dire qu'elle était très-contente que nous fussions arrivés chez elle, qu'elle nous donnerait tout ce qui serait en son pouvoir. Elle offrit au gouverneur un collier de perles de cinq ou six rangs, nous procura des canots pour passer la rivière et nous donna pour nous loger la moitié du village.
Après être restée trois ou quatre jours avec nous, elle s'enfuit dans la forêt; le gouverneur la fit chercher; mais n'ayant pu la trouver, il fit ouvrir un temple construit dans ce village et dans lequel étaient enterrés les chefs du pays. Nous en retirâmes une grande quantité de perles pouvant s'élever à six ou sept arrobes, mais elles étaient gâtées par leur séjour sous terre. Nous trouvâmes enterrées deux haches d'Espagne pour couper le bois, un chapelet de grains d'olivier sauvage, et quelques petites perles semblables à celles que l'on apporte d'Espagne pour faire des échanges avec les Indiens; nous pensâmes qu'ils s'étaient procuré tous ces objets en trafiquant avec les gens qui avaient accompagné le licencié Ayllon. D'après ce que nous dirent ces Indiens la mer était à trente lieues de chez eux; nous apprîmes que la troupe d'Ayllon s'était avancée fort peu dans l'intérieur, qu'elle avait suivi presque toujours le bord de la mer, jusqu'à la mort de
ce dernier, et que ses compagnons s'étaient entretués, ne pouvant s'accorder entre eux sur le choix d'un chef. Un grand nombre moururent de faim d'après ce que nous raconta un des soldats qui étaient restés dans le pays. Sur six cents hommes qu'Ayllon avait débarqués il n'en échappa que cinquante-sept, surtout à cause du naufrage d'un grand navire chargé de vivres.

Nous restâmes dix ou onze jours dans le village de cette reine, après lesquels nous convînmes d'aller explorer le pays et chercher des vivres, car nous n'en avions que fort peu; il fallait en effet nourrir les Indiens, les chrétiens et les chevaux. Nous partimes et nous suivimes en toute hâte la direction du nord. Nous marchâmes pendant huit jours dans un pays pauvre où l'on ne trouvait que peu de vivres et nous parvinmes dans une province nommée Xuala, elle était peu habitée parce que le sol en est stérile; cependant nous trouvâmes quelques cases d'Indiens dans les mon-
tagnes. Nous remontâmes jusqu’à la source de la grande rivière que nous avions suivie et que nous croyions être celle du Saint-Esprit; nous passâmes dans un village nommé Guasuli, où l’on nous donna beaucoup de chiens et un peu de maïs, car il n’y en avait qu’en petite quantité. Nous marchâmes ensuite pendant quatre jours et nous parvînmes à un village que l’on appelle China; il y avait beaucoup de vivres; il est bâti dans une île de la rivière du Saint-Esprit, qui en a de fort considérables tout près de sa source. Nous trouvâmes pour la première fois dans cette province des villages fortifiés; les Indiens y font beaucoup d’huile de noix; nous y séjournâmes vingt-six ou vingt-sept jours pour faire reposer les chevaux que la privation de nourriture avait extrêmement fatigués.

Nous marchâmes ensuite le long du fleuve et nous arrivâmes dans une autre province nommée Costehe, et dont les villages sont aussi bâtis dans les îles du fleuve; nous ga-
gnâmes après cela la province de Coca, qui est un des meilleurs pays que nous ayons trouvés dans la Floride. Le cacique vint au-devant de nous porté dans une litière; il était accompagné d'une suite nombreuse, dont la marche ressemblait à une fête. Un grand nombre de villages lui sont soumis. Le lendemain matin, tous les Indiens s'ensuivent; nous prîmes le cacique pour nous faire donner des Indiens pour porter notre bagage; nous séjournâmes pendant quelques jours jusqu'à ce qu'il nous les eût donnés. Nous trouvâmes dans ce pays des prunes semblables à celles d'Espagne, et un nombre considérable de vignes sauvages, qui produisaient beaucoup d'excellent raisin.

En quittant ce village nous prîmes la direction de l'ouest et du sud-ouest. Pendant cinq ou six jours nous trouvâmes des villages appartenant à ce cacique, et nous arrivâmes ensuite dans une autre province nommée Italisi. Les habitants ayant pris la fuite, nous allâmes à leur recherche. Quelques Indiens se présentè-
rent à nous, le gouverneur les chargea d'appeler le cacique qui vint nous apporter en présent vingt-six ou vingt-sept femmes, des cuirs de cerf et d'autres objets. A partir de cet endroit nous nous dirigeâmes vers le sud dans la direction de la Nouvelle-Espagne. Nous traversâmes quelques villages et nous arrivâmes dans une autre province nommée Faszaluza, dont le cacique était un Indien d'une si haute taille que tout le monde crut que c'était un géant; il nous attendit tranquillement dans son village. En arrivant nous lui fîmes toutes sortes de caresses; nous donnâmes un tournois, nous fîmes des courses de chevaux; mais il parut y prendre fort peu d'intérêt. Nous lui demandâmes ensuite de nous procurer des Indiens pour porter nos bagages; mais il nous répondit qu'il n'était pas dans ses habitudes de servir qui que ce fût, qu'il se faisait au contraire servir par tout le monde. Le gouverneur donna ordre d'empêcher qu'il ne retournât chez lui et de le retenir prisonnier. Cet
Indien fut très-irrité de se voir retenu parmi
nous, ce qui fut cause de la perfidie qu'il com-
mit par la suite. Il nous dit qu'il ne pouvait
rien nous donner en cet endroit, et qu'il fallait
nous rendre dans un autre village nommé Ma-
vila, qui lui appartenait, où il nous fourni-
rait ce que nous lui demandions. Étant partis
pour ce village, nous trouvâmes une grande
rivière que nous crûmes être celle qui se jette
dans la baie de Chuse; nous apprîmes que
les barques de Narvaez y étaient arrivées
manquant d'eau, et qu'un chrétien nommé
Teodoro et un Indien étaient restés chez ces
Indiens; ils nous firent voir un poignard qui
avait appartenu au chrétien. Nous employâ-
mes deux jours à construire des radeaux pour
passer le fleuve. Pendant ce temps les Indiens
tuèrent un chrétien qui faisait partie de la
garde du gouverneur. Celui-ci, très-mécon-
tent, maltraîta le cacique et lui dit qu'il le
ferait brûler vif s'il ne lui livrait pas les
meurtriers; il répondit qu'il nous les livre-
rait à Mavila. Ce cacique indien avait beau-
coup de naturels sous ses ordres. Il avait
toujours auprès de lui un homme pour chas-
ser les mouches; un autre, placé derrière lui,
portait un grand parasol en plumes pour le
garantir des rayons du soleil.

Nous arrivâmes à Mavila à neuf heures
du matin, c'était un petit village bâti dans
une plaine, entouré de murs et très-fort.
En dehors de l'enceinte, il y avait quelques
cabanès, mais les Indiens les avaient toutes
abattues, afin que la campagne ne fût point
embarrassée. Quelques chefs vinrent au-de-
vant de nous, et firent dire au gouverneur,
par l'interprète, qu'il pouvait s'établir dans
la plaine ou dans le village, comme il le
préférerait, et que le soir il nous donnerait
des porteurs. Le gouverneur pensa qu'il va-
lait mieux entrer avec eux dans le village; il
donna des ordres en conséquence et nous en-
trâmes avec les Indiens. Nous nous entrete-
nions avec eux amicalement, car nous n'en
voyions que trois ou quatre cents, mais il y en avait bien cinq mille de cachés dans les maisons du village, sans qu'on les aperçût. Ils nous firent fête, commencèrent leurs danses et leurs exercices, et pour mieux nous tromper ils firent figurer devant nous quinze ou vingt femmes; après qu'elles eurent dansé pendant quelque temps, le cacique se leva et entra dans une des maisons. Le gouverneur lui fit dire de sortir; il répondit qu'il ne voulait pas. Le capitaine de la garde du gouverneur entra pour le faire obéir, mais il vit dans l'intérieur de la maison un si grand nombre de guerriers, tous sur leurs gardes, qu'il jugea prudent de se retirer et d'y laisser le cacique; il rapporta au gouverneur comment il avait vu ces maisons remplies d'Indiens armés d'arcs et de flèches et prêts à commettre quelque trahison. Le gouverneur fit appeler un autre cacique qui passait par là, mais cet homme refusa pareillement de venir. Un gentilhomme, qui était près de lui, le prit par le
bras pour l’emmener, mais cet homme fit un
mouvement, et se débarrassa de lui; alors le
gentilhomme tira son épée et lui en assêna
un coup qui lui coupa le bras. A peine l’In-
dien fut-il blessé que tous les autres commen-
cèrent à nous lancer des flèches de l’intérieur
des maisons, à travers les embrasures nom-
breuses qu’ils y avaient pratiquées; d’autres
tiraient du dehors. Comme nous n’étions nul-
lement sur nos gardes, car nous les croyions
nos amis, nous éprouvâmes des pertes si con-
sidérables que nous fûmes forcés de prendre
la fuite hors du village; tous les bagages
que les Indiens portaient restèrent sur la
place, où ils les avaient déchargés. Aussitôt
que ceux-ci nous virent dehors ils fermè-
rent les portes du village, commencèrent à
battre du tambour, à lever des drapeaux, à
jeter de grands cris; ils ouvrirent nos coffres
et nos ballots, et du haut des murailles ils
nous montraient nos effets dont ils s’étaient
emparés. Aussitôt que nous eûmes abandonné
le village, nous montâmes à cheval et nous entourâmes les murailles, afin d'empêcher les Indiens de sortir. Le gouverneur fit mettre pied à terre à soixante ou quatre-vingts des nôtres, tous bien armés, et il nous ordonna de nous partager en quatre pelotons et d'aller attaquer le village par quatre endroits différents. Les premiers qui entreraient avaient ordre de mettre le feu aux maisons pour empêcher les assiégés de nous faire du mal. Les cavaliers et les autres soldats qui n'étaient point armés avaient ordre de garder l'extérieur de la ville pour qu'aucun Indien n'échappât.

Nous y pénétrâmes en effet et nous y mimes le feu. Un grand nombre d'Indiens furent brûlés, mais tout notre bagage devint la proie des flammes; il ne nous resta rien; nous combattîmes toute la journée et jusqu'au soir sans qu'un seul Indien demandât quartier; ils se défendaient comme des lions furieux; tous périrent, les uns par le fer, d'autres par le feu; ceux qui voulurent s'enfuir
furent tués à coups de lances. Quand la nuit fut venue, il ne restait plus que trois Indiens qui gardaient les vingt femmes que l’on avait amenées pour danser ; ils placèrent ces femmes devant eux ; elles croisèrent leurs mains et firent des signes aux chrétiens comme pour leur dire de les prendre, puis elles se retirèrent, et les trois Indiens nous lancèrent des flèches ; nous en tuâmes deux, et le seul qui restait ne voulant pas se rendre, monta sur un arbre qui était sur la muraille, détacha la corde de son arc, se la passa au cou et s’y pendit.

Ce jour-là les Indiens nous tuèrent plus de vingt hommes, nous eûmes plus de deux cent cinquante blessés et nous reçûmes plus de six cent soixante coups de flèches. Pendant la nuit nous pansâmes nos blessés avec la graisse des Indiens qui étaient morts. Il ne nous était resté aucun médicament ; tout ce que nous possédions avait été brûlé dans le combat. Nous demeurâmes vingt-sept ou
vingt-huit jours pour nous guérir. Dieu permit que nous échappassions tous ; nous prîmes les femmes et on les partagea entre ceux qui étaient le plus gravement blessés pour les servir. Nous apprîmes des naturels que nous étions à plus de quarante lieues de la mer ; on désirait beaucoup que le gouverneur s’en rapprochât, afin d’avoir des nouvelles des brigantins ; mais il ne l’osa pas parce qu’on était déjà au milieu de novembre, et qu’il faisait très-froid. Il était convenable de chercher un pays où l’on ne manquât pas de vivres pour pouvoir hiverner, car il y en avait peu dans le lieu où nous étions ; nous nous remîmes donc en route vers le nord ; nous marchâmes pendant dix ou douze jours, en souffrant extrêmement du froid et du passage des rivières que nous étions forcés de traverser à gué ; enfin nous arrivâmes dans une province étendue, fertile et où nous pouvions hiverner jusqu’à ce que le froid le plus rude fût passé, car il tombe
dans ce pays plus de neige qu'en Espagne.

Les Indiens de cette province, qu'on nomme Chicaza, voulurent défendre le passage d'une rivière que nous devions traverser; nous fimes une halte de trois jours, après lesquels nous passâmes dans un canot que nous avions construit. Tous les Indiens s'entrèrent dans la forêt. Sept ou huit jours après, des envoyés du cacique se présentèrent au gouverneur, et lui dirent que son intention était de venir lui offrir ses services, ainsi qu'à tous ses gens. Le gouverneur reçut bien ces messagers, et fit dire au cacique de se présenter, qu'il lui ferait de nombreux présents. Le cacique vint et amena avec lui beaucoup d'Indiens; il était porté sur leurs épaules; il nous donna quelques petits chiens et des cuirs de cerfs. Le cacique resta avec nous, et les autres Indiens s'en allèrent; chaque jour ils allaient et venaient, et nous apportaient beaucoup de lapins et ce qu'ils pouvaient se procurer dans le pays. La nuit on surprit quelques Indiens
qui, sous le prétexte d’être en paix, venaient voir comment nous dormions et comment nous faisions la garde. Ne soupçonnant pas leur projet, nous dîmes au cacique que le lendemain nous nous remettrions en route. Il partit, et la nuit même il marcha contre nous. Comme ces Indiens connaissaient les endroits où nous placions nos sentinelles, trois cents Indiens entrèrent deux à deux, ou quatre à quatre dans le village, en portant du feu qu’ils avaient mis dans des petits pots pour qu’on ne les aperçût pas. Pendant que ces Indiens arrivaient, on entendit une autre troupe qui jetait des cris de guerre ; les premiers avaient déjà mis le feu au village. Nous éprouvâmes une grande perte, et cette nuit-là ils nous tuèrent cinquante-sept chevaux, plus de trois cents porcs et treize ou quatorze hommes; mais ce qui paraît un grand miracle de Dieu, c’est qu’ils s’enfuirent sans que nous leur offrissions pourtant la moindre résistance. S’ils avaient continué, pas un de
sur la Floride.

nous n’aurait échappé. Nous partimes de là pour une cabane qui pouvait être éloignée d’une lieue; nous avions appris que les Indiens avaient le projet de marcher la nuit contre nous; mais Dieu permit qu’il plût un peu, ce qui fut cause qu’ils ne vinrent pas.

Nous étions en très-mauvais état; il nous était resté quelques chevaux, mais nous n’avions plus ni selles, ni lances, ni boucliers; tout avait été brûlé. Nous nous occupâmes en toute hâte à faire des rondaches, des selles et des lances le mieux que nous pûmes. Cinq jours après les Indiens vinrent nous attaquer de nouveau; ils marchaient en bataille avec beaucoup d’ordre, et nous attaquèrent de trois côtés. Comme nous avions été prévenus, nous marchâmes à leur rencontre et nous les mîmes en fuite après en avoir tué un assez grand nombre; ce qui, Dieu soit loué, les empêcha de revenir. Nous fimes en cet endroit un séjour de deux mois, pendant lequel nous travaillâmes à faire des selles, des lances,
des boucliers, et nous partimes en marchant vers le nord-ouest.

Nous nous rendîmes à la province d'Ali-banio, où il nous arriva ce qui, dit-on, ne s'était jamais vu aux Indes. Les Indiens, sans avoir en cet endroit ni vivres, ni femmes, ni quoi que ce soit à défendre, et seulement pour lutter avec nous, construisirent au milieu du chemin une très-forte palissade, et trois cents guerriers se placèrent derrière, déterminés à mourir plutôt que de nous laisser passer. Aussitôt qu'ils nous virent paraître, quelques Indiens sortirent de la palissade, et nous firent des menaces en disant qu’il n’y aurait pas un des nôtres qui resterait en vie. Aussitôt que nous eûmes aperçus la palissade et les guerriers qui la défendaient, nous crûmes que par derrière il y avait des vivres ou quelque chose de précieux. Nous avions le plus grand besoin de provisions, car nous savions que nous allions passer par un désert de douze jours de marche, pendant
lesquels nous n'en trouverions d'aucune sorte. Nous mîmes donc pied à terre au nombre de quarante ou cinquante hommes, et nous nous divisâmes en deux troupes pour attaquer l'ennemi aussitôt qu'une trompette aurait donné le signal. Nous emportâmes la palissade, mais nous perdîmes sept ou huit hommes, et nous en eûmes vingt-cinq de blessés; nous tuâmes plusieurs Indiens, nous en primes quelques-uns qui nous apprirent qu'ils avaient construit cette barrière dans la seule intention de se mesurer avec nous. Nous trouvâmes des vivres dans les environs pour pouvoir passer le désert dans lequel nous marchâmes douze jours. Les blessés et les malades que nous emmenions nous donnèrent beaucoup de mal. Un jour, à midi, nous entrâmes tellement à l'improviste dans un village nommé Quizquiz, que les Indiens n'avaient reçu aucune nouvelle de notre arrivée, et avaient été travailler dans leurs champs de maïs; nous primes plus de trois cents femmes qui étaient dans le vil-
lage; ces gens étaient misérables et n'avaient chez eux que quelques cuirs et des manteaux; c'est dans cet endroit que nous primes pour la première fois de petites noix du pays qui sont meilleures que celles d'Espagne. Le village est bâti sur les bords de la rivière du Saint-Esprit. Nous apprîmes des habitants qu'il était tributaire, ainsi que beaucoup d'autres des environs, du souverain de Pacaha, qui est très-renommé dans tout le pays.

Aussitôt que les Indiens surent que nous leur avions pris ces femmes, ils vinrent en amis les réclamer au gouverneur qui les leur rendit et leur demanda quelques canots pour passer la grande rivière : ils nous promirent de nous en donner, mais ils ne le firent pas; ils se réunirent même pour nous faire la guerre, et se présentèrent devant le village où nous étions; mais ils n'osèrent pas nous attaquer et se retirèrent. Nous quittâmes le village et nous allâmes camper sur le bord du fleuve pour voir com-
ment nous le passerions. Nous aperçûmes une quantité d'Indiens qui étaient sur l'autre rive pour nous disputer le passage. Ils avaient un grand nombre de canots. Nous prîmes le parti de faire quatre grandes pirogues qui pussent contenir chacune soixante ou soixante-dix hommes et cinq ou six chevaux; nous employâmes vingt-sept ou vingt-huit jours à leur construction. Pendant ce temps, chaque jour, à trois heures après midi, les Indiens montaient dans deux cent cinquante canots, garnis de jolis drapeaux, et s'approchaient du rivage où nous étions; ils jetaient de grands cris et nous lançaient autant de flèches qu'ils pouvaient; puis ils retournaient sur l'autre bord. Aussitôt qu'ils virent que nos barques étaient prêtes pour passer le fleuve, ils s'enfuirent tous en abandonnant la place.

Le fleuve avait environ une lieue de large, on le passa avec beaucoup d'ordre; sa profondeur était de dix-neuf à vingt brasses.
Nous trouvâmes de l’autre côté quelques bons villages ; nous remontâmes le courant pour nous rendre à la province de Pacaha, car il était nécessaire de prendre cette direction pour y aller. Avant d’y parvenir nous arrivâmes chez un autre souverain, qui était en guerre avec le premier ; il se nommait Ycasqui ; il vint nous voir en ami, et nous dit qu’il y avait longtemps qu’il avait entendu parler de nous, qu’il savait que nous étions des hommes du ciel et que ses flèches ne pouvaient pas nous faire de mal ; qu’en conséquence il ne voulait pas nous faire la guerre, mais nous rendre service. Le gouverneur le reçut bien et défendit à qui que ce fût d’entrer dans son village ou de lui faire aucun dommage. Nous campâmes dans une plaine en vue du village de ce cacique, où nous fîmes une halte de deux jours.

Le jour de notre arrivée le cacique demanda au gouverneur de lui donner un signe au moyen duquel, puisqu’il s’en allait, il pût de-
mander des secours pendant ces guerres, et par lequel ses sujets pourraient obtenir de l'eau dont ils avaient bien besoin pour leur culture; car leurs enfants mouraient de faim. Le gouverneur donna l'ordre de faire une grande croix avec deux pins, et il lui dit de revenir le lendemain et qu'on lui donnerait le signe du ciel qu'il demandait, et qu'il pouvait croire qu'il ne manquerait de rien s'il y avait une confiance entière. Le cacique revint nous voir le lendemain, et il nous tint un long discours dans lequel il nous demandait pourquoi nous tardions si longtemps à lui donner le signe qu'il nous demandait, puisqu'il était si bien disposé à nous servir et à nous suivre; il se prit à pleurer abondamment de ce que nous ne la lui donnions pas tout de suite; de sorte qu'il nous fit à tous verser des larmes en voyant sa dévotion et l'empressement avec lequel il nous le demandait. Le gouverneur lui dit de revenir avec ses Indiens et que le soir même nous nous rendrions à son village et que nous
lui porterions le signe qu'il avait demandé. Il se présenta dans la soirée avec tous ses Indiens; nous marchâmes avec eux en procession jusqu'au village. Les caciques de ce pays avaient l'usage d'élever près des maisons où ils habitent des tertres très-élévés, quelques-uns même ont leurs habitations au haut de ces tertres. Ce fut sur un de ces monticules que nous plantâmes la croix. Nous allâmes tous avec beaucoup de dévotion et à genoux en baiser le pied. Après nous avoir imité, les Indiens apportèrent une grande quantité de roseaux dont ils firent une muraille tout autour.

Le soir même nous revînmes à notre camp, et le lendemain matin nous partîmes pour Pachaha, qui était située plus haut; nous marchâmes deux jours et parvinmes à un village au milieu d'une plaine et entouré de murailles et d'un fossé rempli d'eau, creusé de main d'homme. Nous en approchâmes le plus que nous pûmes, et lorsque nous fûmes tout près, nous nous arrêtâmes, n'osant pas y entrer. Pendant que
nous tournions tout autour, nous aperçûmes
d'un côté un grand nombre d'habitants qui
s'en allaient. Nous entrâmes dans la ville sans
trouver aucun empêchement. Nous primes
fort peu d'Indiens, car presque tous s'étaient
déjà enfuis; mais ils ne purent mettre en sû­
reté le peu qu'ils possédaient, tout resta dans
la ville. Pendant que nous étions arrêtés en
dehors, sans oser y entrer, nous vîmes ve­
nir derrière nous une troupe nombreuse
d'Indiens que nous primes pour des guerriers
qui venaient au secours du village. Nous mar­
châmes au-devant d'eux, et nous reconnûmes
bientôt que c'était le cacique que nous avions
laissé en arrière, et chez lequel nous avions
planté une croix; il arrivait pour nous prê­
ter main-forte si nous en avions besoin;
nous le conduisîmes dans le village. Il com­
mença par remercier le gouverneur de la croix
qu'il lui avait donnée, et lui dit que la veille
il avait plu beaucoup, que tous ses sujets
étaient si satisfaits que leur intention était de
ne plus nous quitter et qu’ils voulaient s’en aller avec nous. Le gouverneur le fit entrer dans le village et lui donna tout ce que nous y trouvâmes ; car c’est un grand trésor pour eux que quelques colliers en escargots de mer et quelques peaux de chats et de chevreuils ; nous lui donnâmes aussi un peu de maïs qu’il y avait dans le village, et il s’en alla très-satisfait. Nous séjournâmes en ce lieu pour voir si nous pourrions prendre la route du nord, afin de traverser jusqu’à la mer du sud.

Après un séjour de vingt-six à vingt-sept jours pendant lesquels on fit quelques excursions, on s’avança vers le nord-est, où l’on nous avait dit que l’on trouvait de grands villages où nous pourrions nous rendre. Nous voyageâmes pendant huit jours dans un désert couvert de très-grands marais et dans lequel nous ne vîmes pas même d’arbres ; nous n’aperçûmes que des plaines où poussaient des herbes si hautes et si épaisses
que les chevaux y pouvaient à peine passer, après quoi nous rencontrâmes une troupe d’Indiens qui vivaient sous des tentes cousues qu’ils enlevaient lorsqu’ils voulaient; alors, ils n’avaient qu’à rouler la couverture de la tente dont se chargeait un Indien, tandis que la femme portait les pieux qui servaient à la soutenir; on dressait ces tentes et on les enlevait avec la plus grande facilité; ils changeant souvent de séjour, car ils peuvent emporter leurs maisons avec eux.

Nous apprîmes par ces Indiens qu’il y avait plusieurs troupes semblables à la leur dans l’intérieur, qu’elles étaient nomades et plantaient leurs tentes dans les endroits où il y avait beaucoup de cerfs; qu’ils fréquentaient un marais très-poissonneux; qu’aussitôt que le gibier avait été effrayé et qu’ils ne prenaient plus autant de poisson, ils changeaient de séjour, et, emportant sur leurs dos leurs maisons et tout ce qu’ils possédaient, ils se rendaient dans quelque endroit où ils trouvaient des vivres.
Cette province se nomme Calusi. Les naturels s’occupent peu de culture, ils ne vivent que de poisson et de gibier. Nous revinmes à Pacaha où le gouverneur était resté. Nous y vîmes le cacique qui était retourné en ami et qui était avec le gouverneur ; pendant ce temps-là, l’autre cacique, qui était resté plus en arrière et chez lequel nous avions planté la croix arriva ; ce fut une chose surprenante que de voir réunis ces deux caciques ennemis. Le gouverneur les fit asseoir tous deux à côté de lui, et l’on ne pourrait s’imaginer la peine que chacun prenait pour obtenir d’être placés à sa droite.

Voyant qu’il n’y avait pas moyen de gagner l’autre mer, nous revinmes vers le sud. Le cacique chez qui nous avions planté la croix nous accompagna. A partir de chez lui, nous marchâmes dans la direction de l’autre mer, c’est-à-dire vers le sud-ouest jusqu’à une province nommée Quiguata où est le plus grand village que nous ayons vu à la Floride, il était sur
un des bras de la grande rivière. Nous y restâmes huit ou neuf jours afin de trouver des interprètes et des guides, toujours dans l'intention de gagner l'autre mer, car les Indiens nous disaient qu'à onze jours de marche de là il y avait une province où l'on tuait les vaches, et que nous y trouverions des interprètes qui nous conduiraient à la mer.

Nous partîmes avec les guides pour cette province qui se nomme Coligua, il n'y avait point de route tracée, chaque soir ils nous conduisaient près d'un marais où nous nous rafraîchissions, nous y trouvions beaucoup de poisson. Nous traversâmes de vastes plaines, des montagnes très-élevées et nous arrivâmes tout d'un coup à la ville de Coligua comme si nous étions arrivés par une route royale. Nous remarquâmes que tout le long du chemin il y avait des traces du passage des hommes, nous trouvâmes beaucoup de vivres dans ce pays et une quantité considérable de queues de vaches tannées et d'autres qui étaient prêtes
à l’être; nous nous informâmes en route du pays que nous cherchions et s’il y avait quel­que village loin ou près, jamais on ne put nous donner de réponse; on nous dit seulement que si nous voulions aller à des villages, il fallait prendre vers l’ouest sud-ouest, nous suivîmes la route que les Indiens nous indiquaient, et nous arrivâmes dans des villages dispersés qui portent le nom de Ta­til Coya ; nous y trouvâmes une grande ri­vière qui se jette dans le Rio-Grande ; nous apprîmes qu’en remontant le premier cours d’eau on trouvait une province considérable, appelée Cayas ; nous nous y rendîmes et nous vîmes qu’elle était composée de villages séparés les uns des autres et que la population était considérable; on y fit quelques reconnaissan­ces, le pays est tout couvert de montagnes.

Pendant une excursion on s’empara du cacique et d’un grand nombre de naturels; nous leur demandâmes des informations sur le pays, ils nous répondirent qu’en remon­
tant la rivière nous trouverions une grande province nommée Tula. Le gouverneur voulu s’y rendre pour voir s’il serait possible d’y faire hiverner sa troupe; il partit avec vingt chevaux et laissa le reste dans la province de Cayas. Avant d’arriver dans celle de Tula, nous traversâmes des montagnes escarpées, nous gagnâmes le village sans qu’il eût aucune nouvelle de notre arrivée, nous commençâmes à prendre quelques Indiens, mais ils se défendirent et nous blessèrent ce jour-là neuf ou dix chevaux et sept ou huit Espagnols. Ils étaient si braves, qu’ils se rassemblaient par troupes de huit ou de dix et sejetaient sur nous comme des chiens enragés; nous en tuâmes environ trente ou quarante.

Le gouverneur voyant qu’il n’avait que peu de monde pensa qu’il n’était pas convenable de passer la nuit dans cet endroit; ils revinrent par la route que nous avions suivie. Nous traversâmes une plaine unie entourée par la rivière, après avoir franchi
un passage de la montagne que nous craignions qui ne fût occupé par les Indiens.

Le lendemain le gouverneur arriva où il avait laissé sa troupe, mais les Indiens que nous avions emmenés s'étaient enfuis et il n'y en avait pas dans la province que notre interprète pût comprendre. Le gouverneur donna l'ordre que tout le monde se préparât pour se rendre dans cette province et nous y allâmes directement. Le lendemain à peine étions-nous arrivés, que nous vîmes s'avancer contre nous de trois côtés différents, trois grandes troupes d'Indiens. Nous les mîmes en déroute après leur avoir tué quelques hommes, ce qui fut cause qu'ils cessèrent les hostilités; deux ou trois jours après ils nous envoyèrent des messagers comme pour nous demander la paix, mais nous ne les comprenions pas du tout n'ayant point d'interprètes. Nous leur fîmes entendre par signes qu'ils eussent à nous envoyer des truchements pour les naturels chez lesquels nous devions nous rendre, ils nous
amenèrent cinq ou six Indiens qui comprenaient nos interprètes. Ils nous demandèrent qui nous étions et quel était l'objet de notre voyage; nous nous informâmes après quelque grande province où il y eût beaucoup de vivres, car nous commencions à sentir fortement la rigueur de l'hiver; ils nous dirent que dans la direction que nous prenions, ils ne connaissaient aucune population nombreuse.

Voyant que nous n'avions pas d'autre ressource, nous reprîmes la route du sud-est et nous nous rendîmes dans une province nommée Quipana, située au pied de montagnes très-élevées; de là nous tournâmes vers l'est, et traversant ces montagnes, nous descendîmes dans une plaine habitée qui paraissait favorable à nos desseins; il y avait près de là un village où l'on trouvait beaucoup de vivres; il était bâti sur le bord d'une grosse rivière qui se jetait dans le grand fleuve par où nous étions venus, cette province se nommait Viranque; nous y hiver-
nâmes et nous souffrîmes tellement du froid et de la neige que nous pensâmes y périr. Le chrétien que nous avions trouvé chez les Indiens que Narvaez avait visités, et qui nous servait d'interprète, mourut dans cet endroit.

Nous partimes de ce village au commencement de mars, quand nous crûmes que les froids les plus rigoureux étaient passés. Nous descendîmes le cours de la rivière sur les bords de laquelle nous trouvâmes d'autres provinces bien habitées et riches en vivres; enfin nous arrivâmes dans une autre qui nous parut une des meilleures que nous eussions vues dans ce pays, elle s'appelait Anieoyanque. Un cacique nommé Guachoyanque vint nous voir, son village est sur le bord du grand fleuve; il faisait fréquemment la guerre à celui que nous quittions, le gouverneur partit aussitôt pour le village de Guachoyanque, le cacique l'accompagna. Son village était fort bien entouré de murailles et fortifié, mais il avait fort peu de vivres, car les
Indiens lui avaient pris toutes ses provisions.

Le gouverneur se détermina dans cet endroit à construire, dans le cas où il trouverait la mer, des brigantins pour faire savoir à Cuba que nous étions vivants, et pour demander des chevaux et les objets dont nous avions besoin; il envoya le capitaine vers le sud avec ordre de chercher quelque chemin pour se rendre à la mer, car quelques questions que l'on fit aux Indiens on ne pouvait parvenir à savoir si elle existait ou non de ce côté; il revint dire qu'il n'avait pas trouvé de passage pour traverser les vastes marais que le grand fleuve formait de ce côté.

Le gouverneur se voyant dans l'embarras, et les affaires ne tournant pas suivant ses désirs, tomba malade et mourut; il nomma pour le remplacer Luis de Moscoso. Ne trouvant pas de chemin pour gagner la mer, nous décidâmes que nous reprendrions la route de l'ouest, dans l'espoir de nous rendre par terre à Mexico, dans le cas où nous ne trouve-
rians dans l'intérieur aucun endroit où nous arrêter; nous marchâmes pendant dix-sept jours et nous arrivâmes dans la province de Chavite où les Indiens faisaient beaucoup de sel; nous n'avions aucun renseignement sur le nord; de là nous passâmes dans la province d'Aguacay, et nous mîmes encore trois jours pour y arriver en marchant droit vers le nord.

Les Indiens nous dirent que nous ne rencontrerions point de pays habité, à moins de descendre vers le sud-est et le sud, où nous trouverions des villages et des vivres; mais que du côté où nous voulions aller il n'y avait que de grandes étendues de sable sans village, ni aucune espèce de nourriture; il nous fallut donc tourner du côté que les Indiens nous indiquaient; nous parvinmes dans une province nommée Nisione, puis dans celles de Nandacaho et de Laeame; le pays devenant de plus en plus stérile, la rareté des vivres augmentait, nous prenions des informations sur la province de Xuacatino, que l'on nous avait dit
être considérable; le cacique de Nandacaho nous donna pour guide un Indien qui devait nous conduire dans un pays d’où nous ne pussions plus sortir; il nous mena donc dans un pays sauvage où il n’y avait point de route, et finit par nous dire que son maître lui avait ordonné de nous mener dans un endroit où nous mourussions de faim.

Nous prîmes un autre guide qui nous conduisit dans la province de Hais, où il vient de temps en temps quelques vaches. Aussitôt que les naturels nous virent entrés chez eux, ils se réunirent pour nous empêcher de tuer les vaches; ils nous attaquèrent en tirant des flèches, et nous firent éprouver quelques pertes. Nous quittâmes cette province pour celle de Xacatin, qui est entourée de forêts épaisses; les vivres y étaient rares; de là les Indiens nous conduisirent du côté de l’est dans d’autres petits villages où il n’y avait pas de vivres; ils prétendirent nous conduire dans un pays où il y avait d’autres chrétiens; nous nous aper-
çûmes bientôt qu’ils mentaient et qu’ils ne pouvaient pas en avoir connaissance, attendu qu’ils n’avaient vu d’autres chrétiens que nous; mais comme nous faisions tant de détours, il était possible qu’ils nous eussent déjà vus passer. Nous reprimes la direction du sud, bien décidés à mourir ou à gagner la Nouvelle-Espagne.

Nous marchâmes encore six jours dans la route du sud-sud-est après quoi nous fimes halte. Nous envoyâmes un détachement de six cavaliers, avec ordre de s’avancer pendant huit ou neuf jours, autant qu’ils pourraient, et de voir s’ils ne découvriraient pas quelque village où nous pussions faire une provision de maïs pour la route; ils marchèrent donc autant qu’ils purent et ils arrivèrent chez des Indiens misérables qui n’avaient pas de maisons et qui vivaient dans de mauvaises cabanes; ils ne cultivaient aucune espèce de plante, ne vivant que de poisson et de gibier; ils amenèrent quatre ou cinq de ces naturels, mais nous ne trouvâmes per-
Sur la Floride.

... sonne qui comprit leur langue. Voyant que nous n'avions plus d'interprète, qu'on ne trouvait pas de vivres, et que le maïs que nous avions apporté allait nous manquer ; enfin, qu'il était impossible que tant de monde traversât un pays aussi misérable ; nous nous décidâmes à retourner au village où le gouverneur Soto était mort, pensant que dans cet endroit nous trouverions des facilités pour construire les navires avec lesquels nous pourrions sortir du pays.

Nous prîmes la même route que nous avions suivie de puis l'endroit où était mort le gouverneur. Quand nous fûmes arrivés nous ne trouvâmes pas ce à quoi nous nous attendions ; les Indiens avaient emporté les vivres qu'il y avait dans le village ; nous fûmes obligés d'en chercher un autre, afin d'hiverner et de construire les navires. Dieu permit que nous trouvassions deux villages parfaitement à notre convenance ; ils étaient sur le grand fleuve et il y avait beaucoup de maïs ; ces villages
étaient fortifiés; nous nous y arrêtâmes et nous construisîmes nos bâtiments avec bien de la peine; nous employâmes six mois à construire sept brigantins; nous les lançâmes sur le fleuve, et ce fut un vrai miracle qu'ils ne prissent pas l'eau et qu'ils naviguassent très-bien quoiqu'ils ne fussent calfatés qu'avec des écorces de mûriers sans goudron. Nous emmenâmes avec nous quelques canots dans lesquels étaient vingt-six chevaux: nous avions l'intention, s'il se trouvait sur les côtes de la mer quelque village où nous pussions vivre, d'expédier deux brigantins porter de nos nouvelles au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, afin qu'il envoyât des bâtiments nous chercher.

Le second jour que nous descendions la rivière, quarante ou cinquante canots indiens, très-grands et très-légers, s'avancèrent vers nous; il y en avait un dans lequel étaient quatre-vingts guerriers; ils nous suivirent en nous tirant des flèches; plusieurs des nôtres
pensèrent que c'était une lâcheté que de ne pas les attaquer; ils prirent quatre ou cinq de nos petits canots et s'avancèrent contre ceux des Indiens. Aussitôt que ces derniers virent leurs manœuvres, ils les entourèrent, leur coupèrent la retraite, firent chavirer leurs canots, et tuèrent douze de nos meilleurs soldats, sans que nous puissions leur porter secours; le courant était très-rapide, nous n'avions que peu de rames à bord.

Encouragés par cette victoire, les Indiens nous suivirent toujours jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la mer, ce qui dura dix-neuf jours. Ils nous firent éprouver de grandes pertes, et blessèrent beaucoup de nos soldats. Ils s'étaient aperçus que nous n'avions point d'armes pour les atteindre de loin; il ne nous était resté ni arbalète ni arquebuse; nous n'avions que quelques épées et quelques boucliers; aussi n'avaient-ils pas la moindre crainte; ils s'approchaient très-près de nous pour nous lancer des flèches. Nous entrâmes
dans la mer par l'embouchure du fleuve qui forme une très-grande baie. Nous naviguâmes pendant trois jours et pendant trois nuits, par un assez beau temps, sans apercevoir la terre.

Nous croyions être en pleine mer; mais, après ces trois jours et ces trois nuits, nous prîmes de l'eau qui était aussi douce que celle de la rivière, et que l'on pouvait très-bien boire. Nous aperçûmes du côté de l'ouest quelques petites îles; nous nous y rendîmes, et depuis lors nous suivîmes constamment la côte en ramassant les coquillages et en cherchant tout ce que nous pouvions trouver à manger; enfin nous entrâmes dans la rivière de Panuco, où nous fûmes très-bien reçus par les chrétiens.

_Signé : Luis Fernandez de Biedma._

Ce Biedma présenta la relation ci-dessus au roi lui-même, en son conseil des Indes, assemblé en 1544, comme on le voit par une décision où il est dit qu'il accompagna Fernando de Soto en qualité de facteur de Sa Majesté.  

( _Note de Muñoz._ )
RELATION DE LA FLORIDE,

POUR L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR

VICE-ROI DE LA NOUVELLE-ESPAGNE,

APPORTÉE

PAR FRÈRE GREGORIO DE BETETA.

Ayant eu plus de facilité et de temps que je n'en ai présentement, j'ai commencé à noter et à écrire ce qui chaque jour s'est passé pendant le voyage à la Floride, dans la crainte que l'oubli (præter intentionem) ne m'en fit écrire plus ou moins que la vérité. J'ai toujours pensé que selon sa bonne ou mauvaise réussite, cette affaire serait très-heureuse ou très-désastreuse, ce que j'ai bien prouvé en restant seul dans un pareil désert, sans autre appui que ma confiance en Dieu.
Sans parler en détail de notre départ et de ce qui arriva depuis la Vera-Cruz et la Havane jusqu'à ce que nous fussions en vue de ce pays, ce qui eut lieu la veille de la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur, je dirai en peu de mots ce que le temps me permettra de rapporter ; car je suis dans la chaloupe qui me porte à terre, où je dois rester seul, quoique je sache que je devrais plutôt penser à mes péchés, et les pleurer comme un pauvre exilé dont Dieu seul connait le destin. Je me réjouis eependant d'entreprendre ce travail pour pouvoir rendre compte à qui de droit d'une entreprise aussi importante que celle-ci.

Quand nous fûmes arrivés en vue de ce pays, ce qui, comme je l'ai dit, eut lieu la veille de la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur, nous jetâmes l'ancre sur deux brasses de fond à vingt-huit degrés environ. Le lendemain, qui était la fête, au point du jour la chaloupe vint à terre avec cinq ou six marins, et malgré le pilote qui leur avait défendu d'a-
border ct qui leur avait dit de reconnaître seulement la côte et de voir s’il y avait un port pour le vaisseau; ils firent tout le contraire, car ayant vu de très-beaux arbres, ils résolurent de débarquer. Au moment où ils avaient mis pied à terre, un d’eux aperçut trois Indiens et se mit à crier: Des Indiens! des Indiens! Les autres, sans regarder où ils étaient ou d’où ils venaient, s’emparèrent, les uns des rames, les autres du mât de la barque. Un d’eux, pensant que déjà les Indiens étaient tout près, dit: « Parbleu, je suis sûr qu’ils défoncent notre barque. » Enfin, ils s’en allèrent, et avant d’avoir regagné le navire, il vint un coup de vent si violent que ce bâtiment chassa sur ses ancrées; et comme il était en danger le pilote donna l’ordre d’appareiller, et en vérité, plusieurs personnes de l’équipage auraient mieux aimé se trouver parmi des Indiens que d’être exposés à cette tempête. Le vent s’étant calmé et le temps étant devenu meilleur, le pilote donna l’ordre de carguer
les voiles, et les autres regagnèrent peu à peu le navire. Aussitôt qu’ils furent montés à bord ils contèrent ce qui leur était arrivé; je priai le pilote de leur faire une réprimande, afin qu’ils ne recommencassent pas une autre fois; puis, voyant qu’il n’y avait pas sur cette côte d’apparence du port que nous cherchions et qui pourtant était bien près de là, nous nous éloignâmes, pensant qu’il était plus haut vers la baie de Miruelo ou d’Apolachi. Nous arrivâmes à la hauteur de vingt-huit degrés et demi ou vingt-neuf degrés; la chaloupe se rendit aussitôt à terre, nous y montâmes, le frère Juan et moi; quand nous eûmes fait trois lieues, nous vimes la terre; nous fimes encore trois lieues, en avançant à quatre, à trois et à deux brasses de fond, et enfin nous parvinmes dans une petite baie où nous sautâmes tous à terre; je n’y restai pas parce qu’il y avait dans le bois près duquel nous débarquâmes, six Indiens qui nous tirèrent un grand nombre de flèches; ce fut
une grande bévue que l'on commit en n'allant pas dans la prairie découverte, où nous pouvions être maîtres des ennemis, et en entrant au contraire dans le bois; nous passâmes la nuit dans une petite île assez éloignée de la terre; là nous commimes une autre négligence, ce fut de ne pas mettre la chaloupe à sec sur le rivage, à l'instant même, ce qui nous força d'attendre à la marée du matin. Deux seuls canots d'Indiens auraient pu nous faire bien du mal. Dans la matinée, nous fîmes encore trois lieues pour chercher un port, et comme nous ne trouvâmes rien de bon, nous retournâmes à notre vaisseau qui était à neuf lieues de nous, quoiqu'il en eût fait trois pour venir nous chercher. Un fort coup de vent avait été cause que nous nous étions trouvés si loin les uns des autres; mais comme nous nous étions souvent rapprochés et puis séparés de nouveau, je priai plusieurs fois le pilote d'empêcher que cela n'arrivât encore; car fréquemment on se trouve surpris au moment
où l'on s'y attend le moins. Je n'osais pas trop parler, car il ne manquait pas de gens qui me disaient que mes craintes épouvantaient les marins. En partant de là nous rebroussâmes chemin et nous allâmes jeter l'ancre près de l'endroit où nous avions reconnu la côte ; le pilote et les marins allèrent à terre dans la chaloupe pour découvrir un port ou des traces d'Indiens ; je l'accompagnai avec le père Diego de Tolosa. Nous parcourions une baie sans craindre les Indiens, et au moment où nous y songions le moins, quelqu'un se mit à crier : Les voilà ! les voilà ! Au moment où nous jetions le harpon, nous aperçûmes trois ou quatre cabanes de pêcheurs. Le frère Diego et Fuentes, qui était un excellent homme, très-pieux, me prièrent de les laisser débarquer. Comme il paraissait qu'il n'y avait personne et que le pilote était de mon avis, je crus qu'il valait mieux débarquer pour s'assurer s'il se trouvait quelque habitant, que de retourner à bord sans nouvelles ; d'aut
tant plus que déjà quelques religieux étaient disposés à sauter à terre et à gagner les forêts, lorsqu’ils reconnurent que le pilote ne trouvait pas la baie du Saint-Esprit (1). Voyant cela, je crus que je devais les laisser faire ; je ne pus d’ailleurs y mettre d’obstacle ; car il y avait au-dessus de moi quelqu’un qui les commandait.

Le religieux et ce brave homme voulaient pénétrer à deux lieues dans l’intérieur ; pour les en empêcher, je leur dis : « Il faut qu’il n’y en ait qu’un qui descende à terre, et si l’un de vous ne consent pas à y aller seul, je débarquerai, moi. » Ils me prièrent beaucoup de les laisser aller tous deux : cela ne me parut pas convénable, par la raison que j’ai déjà donnée ; enfin, le religieux débarqua : je lui dis que s’il ne voyait pas d’Indiens il fallait qu’il montât sur un arbre, et observât de là le pays sans pénétrer dans l’intérieur ; il le fit, et pendant

(1) C’était au contraire pour ne pas aller à la baie du Saint-Esprit.

(Note de Muñoz.)
qu’il regardait de côté et d’autre, il arriva un Indien ; puis il en sortit d’autres d’entre les arbres ; ils s’approchèrent du religieux ; enfin il en vint quinze à vingt ; nous nous réjouismes tous de voir nos désirs accomplis. J’avais toujours eu l’intention de rester trois ou quatre heures dans la chaloupe, pour observer s’il venait d’autres naturels ; mais je vis qu’il fallait y renoncer, parce que les pilotes et les marins étaient déjà fatigués. Quand nous eûmes vu les Indiens, je fis débarquer l’interprète : c’était une Indienne du pays que nous avions amenée de la Havane. Le bon Fuentès descendit à terre avec elle. Le pilote ne voulait pas me laisser partir ; mais, persuadé que par le moyen de l’interprète, et en leur faisant quelques cadeaux, ils ne feraient pas de mal aux religieux, je levai les pans de ma robe sans rien dire au pilote, et je me jetai à la mer où j’eus de l’eau jusqu’à la ceinture. Dieu sait avec quelle hâte je courus pour empêcher que les Indiens ne tuassent le religieux avant de savoir le but
de notre voyage. Arrivé sur la plage, je me jetai à genoux, j'implorai la grâce et la protection divine; je courus à la plaine où je les trouvai réunis. Avant d'être arrivé auprès d'eux, je répétai ce que j'avais fait sur la plage, et m'étant levé, je tirai de ma manche différents objets de Flandre, qui, quoique presque sans valeur pour nous, eurent un grand mérite à leurs yeux.

Aussitôt ils arrivent près de moi; je leur donne une partie de ce que j'apportais, je m'approche du religieux, je l'embrasse avec un vif plaisir; nous nous mettons à genoux tous deux, avec l'Espagnol et l'Indienne, puis ayant tiré mon livre, nous récitons les litanies en nous recommandant à notre Seigneur et à ses saints; les Indiens s'agenouillent comme nous; d'autres s'accroupissent, ce qui me fait le plus grand plaisir; mais, comme ils se relèvent, je ne récite que la moitié des litanies; je m'assieds avec eux dans une baraque de feuillage, et j'apprends bientôt où sont le port et la baie que nous cherchons; ils sont si-
tués à une journée et demie en s’y rendant par terre. Nous leur faisons part de notre projet et de nos désirs.

L’Indienne, voyant que nous étions si amis, en était très-contente, et nous dit : « Père, ne t’ai-je pas dit que lorsque je leur aurais parlé, ils ne te tueraient pas ; ces gens sont de mon pays, ils parlent ma langue? » Dieu sait combien nous nous réjouimes de l’amitié qu’ils nous témoignaient. Le religieux et moi nous étions rouges de leurs embrassements, et nous ne tenions pas dans nos habits de contentement. Je voulais m’assurer si nous étions en sûreté et s’ils nous laisseraient librement aller à la chaloupe. J’usai de ruse et je leur dis que j’avais autre chose à leur donner, que j’allais chercher ; la vérité est que je le portais dans ma manche, et je ne voulus pas donner tout, afin de me réserver ce moyen. Je m’en allai et je revins. J’en trouvai un si grand nombre qui venaient m’embrasser, que je ne pouvais me séparer d’eux. Vraiment on
doit croire que leur affection et leur amitié étaient plutôt pour ce qu’ils désiraient que pour nous. Cependant les cadeaux servent à procurer l’amitié ; on voit cela tous les jours, et l’on dit que les actions prouvent l’amitié, et que les présents dissipent les chagrins ; je me réjouissais de voir qu’ils nous recevaient bien à cause de ces choses temporelles, espérant que l’attachement et l’affection détachée d’intérêt viendraient peu à peu, ainsi que la crainte respectueuse qui les suit ; c’est après cela que naît la véritable affection. Je fus fort étonné de voir que tous demandaient de grands chapelets, des couteaux, des coutelas, et qu’ils ne les emportaient pas. Ils n’osaient rien prendre de ce que j’avais devant moi, et même ayant présenté ces objets au frère du cacique pour qu’il les partageât, il me dit, par l’entremise de l’interprète, d’en faire le partage moi-même.

Cependant le pilote me pressait beaucoup de m’embarquer ; ce qui ne me convenait pas. Le
118 RECUEIL DE PIÈCES

religieux dit qu'il désirait rester avec Fuentès,
et l'interprète, qu'elle s'en irait par terre. Je
ne pouvais pas l'en empêcher, car quelqu'un
de plus puissant que moi commandait. Il resta
si ferme dans son dessein qu'un marin alla deux
fois à terre et revint sans que le religieux té-
moignât le désir de se rembarquer ; un Indien
monta dans la chaloupe et demanda qu'on le
conduisit à bord du navire. Quand il eut reçu
un présent, il retourna à terre. Nous reçûmes
beaucoup d'autres preuves d'amitié qui nous
firent le plus grand plaisir. Je dis au religieux
de m'attendre pendant que j'irais au navire;
que je lui rapporterais des vivres et des pré-
sents pour le cacique. Comme je m'embar-
quais, un Indien entra avec moi dans la cha-
loupe ; nous nous rendîmes au bâtiment fort
satisfaits, et les gens qui étaient à bord se
montrèrent enchantés de nous voir ; je donnai
aussitôt des vivres et des habillements aux In-
diens , et nous retournâmes au lieu où était le
religieux. Quand nous fûmes à trois jets de
Sur la Floride.

Pierre du rivage, je dis au capitaine qui commandait la chaloupe : « Notre camarade ne revient pas, c'est mauvais signe. » Quand nous fûmes à deux jets de pierre, je dis : « Cela va encore plus mal. » Et quand nous fûmes à un jet, comme il ne venait pas, je recommandai au capitaine de faire attention à la chaloupe et de préparer tout pour prendre la fuite ou pour nous garantir des flèches. Sur ces entrefaits, cinq ou six Indiens, qui étaient sur le rivage, nous attendaient avec du poisson dans les mains. Quand nous fûmes proches, ils nous invitérent plusieurs fois à descendre et à venir le prendre, en disant que le cacique était dans des cabanes avec les chrétiens. Nous restâmes longtemps ainsi, tandis que les Indiens attendaient que nous débarquassions ; nous voulions voir s'ils viendraient à la chaloupe. Un marin se jeta à l'eau sans rien dire, dans l'intention d'aller chercher le poisson, pensant qu'il y avait autant de sûreté que le matin ; il se dirigea vers les cabanes.
Un Indien s'approcha de lui sans être aperçu, le prit par le bras et le conduisit de côté et d'autre. Sans doute ce pauvre homme sentit aussitôt l'effet du poison, car il me pria en toute hâte de venir auprès de lui avec une croix : je lui dis d'aller chercher le religieux, mais il alla je ne sais où. Il revint avec l'Indien à son côté, et dit que le moine n'était pas loin de là avec le cacique; il m'engageait à le rejoindre avec la croix, pensant que si nous étions ensemble nous pourrions plus facilement recouvrer la liberté. En hommes sans courage je l'abandonnai, afin de conserver mes jours pour une circonstance plus importante et semblable à celle où je me trouve aujourd'hui; enfin, je lui dis : « Venez ici, je me ren- » drai là bas; » il me répondit : « Les Indiens ne » veulent pas me laisser partir; » ce qui me fit conclure que le religieux et son camarade se trouvaient dans la même position. Nous restâmes jusqu'après le coucher du soleil pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de les revoir;
enfin nous partîmes fort tristes et avec des sentiments bien différents de ceux que nous éprouvions le matin. Le lendemain je retournai avec Fr. Grégorio, regardant si aucun Indien ne se montrait sur le rivage. Mais comme on ne vit personne, la chaloupe revint au navire qui mit aussitôt à la voile dans l’espoir de retrouver le religieux et l’interprète au port, ou du moins d’avoir de leurs nouvelles.

Nous employâmes huit jours pour arriver à l’entrée de la baie, et il nous fallut huit autres jours pour y entrer; elle avait six à sept lieues de large; nous y entrâmes pour y faire de l’eau, et nous eûmes bien de la peine à en trouver. Le jour de la Fête-Dieu nous allâmes à terre, Fr. Juan et moi; nous célébrâmes la messe ensemble, et ensuite on transporta l’eau que nous étions venus chercher. Le jour suivant nous craignîmes fortement de nous être trompés et d’avoir manqué le port, car le navire ne pouvait pas y
entrer; il n'y avait que deux brasses d'eau et il était encore à trois lieues des cabanes; nous allâmes pour les voir et pour observer si quelqu'un se montrait. Fr. Grégorio m'accompagnait; nous aperçûmes au sommet d'une petite colline une bonne cabane à la porte de laquelle était un Indien qui, malgré tous les signes que nous lui fismes de venir prendre une chemise, ne quitta pas sa place; nous la lui laissâmes, attachée à un pieu près du port de la mer; nous nous rendîmes à d'autres cabanes qui étaient à gauche, à une lieue de la colline; n'ayant aperçu personne, nous jetâmes le harpon; nous fimes un repas et nous dormîmes tous pendant quelque temps; personne ne se montra jusqu'à ce que nous eussions remis à la voile. Alors il vint un Indien tenant un bâton au sommet duquel était attachée une poignée de palmes blanches; il était accompagné d'un autre Indien qui, en courant bien fort, cria: «Amigos, bueno, bueno!» et autres paroles espagnoles, qu'ils avaient
sans doute apprises des Espagnols qui étaient venus avant nous dans ce pays. Arrivés sur
la plage ils nous firent signe de la main en disant: « Ven aca, ven aca (Viens ici, viens ici);
espada no, espada no (épée point) », comme s’ils avaient voulu nous dire qu’ils étaient en
paix, et qu’ils n’avaient point d’armes. Je leur dis dans leur propre langue: « He osaulbata »,
ce qui veut dire, nous sommes des hommes bons : tous répondirent ensemble à haute
voix la même chose. Nous fimes tous nos ef-
tors pour les engager à approcher de la cha-
loupe; nous leur montrâmes des chemises;
et comme ils ne s’approchaient pas, nous
primes le parti d’aller au-devant d’eux; nous
entrâmes dans l’eau jusqu’à la ceinture, le
Fr. Grégorio et moi, tenant chacun une che-
mise; ils avancèrent peu à peu paraissant trè-
timides. Enfin, quand celui qui portait le
signal de paix fut près de nous, il le donna
au Frère qui lui remit la chemise, l’autre prit
celle que je lui donnai. Nous commençâmes
par leur faire entendre par signes que nous désirions qu’ils nous rendissent le religieux, les chrétiens et l’interprète; ils nous le promirent, après quoi ils se rendirent à leurs cabanes et nous retournâmes au bâtiment fort joyeux. J’oublie de dire qu’après que les deux premiers se furent présentés, trente hommes, fort bien disposés, sortirent de derrière des pins; ils n’avaient pas de flèches, et nous faisaient des signaux de paix, en disant: « Espadano, daca machette (Pas d’épée, donnez-moi une hache). » Nous retournâmes au vaisseau espérant apporter d’excellentes nouvelles, mais on nous en donna de meilleures encore: on nous dit qu’un soldat de l’expédition de Soto, qui avait abandonné son chef, était venu à bord dans un canot. Je ressentis la plus grande joie de cette nouvelle, car je pensai qu’elle devait être très-favorable à l’exécution de nos projets; mais cette circonstance les détruisit au contraire entièrement. Cet homme ayant dit que les Indiens qui avaient reçu le religieux et ses
compagnons les avaient tués à l'instant même où je les avais quittés, mais qu'ils gardaient en vie le marin, je lui demandai comment il en avait eu connaissance; il me répondit: Je l'ai souvent entendu répéter aux Indiens qui les ont tués, et même un Indien m'a montré la peau de la tonsure du religieux, qu'il portait en évidence; et il ajouta qu'en les tuant ils avaient fait toutes sortes de cérémonies, et tenu de longs discours. Tout cela était à la vérité terrible et bien affligeant pour nous tous, mais n'avait rien d'étonnant, et ce sont de ces choses qui ne peuvent manquer d'arriver dans les entreprises pour la propagation de la foi. Je ne m'attendais pas à moins que cela; combien de fois j'ai réfléchi à l'exécution de cette entreprise, et pensé qu'on ne pouvait y réussir sans perdre beaucoup de sang; c'est ainsi qu'ont fait les apôtres, et ce n'est qu'à ce prix que l'on peut introduire la foi et la religion; c'est par de semblables sacrifices qu'elle est parvenue jusqu'à nous. Puis-
qu'il en est ainsi, lorsqu'on se destine à la propagation d'une si sainte loi, il ne faut pas se laisser abattre par la considération de ce qu'il en coûte, mais s'attendre à ce qu'il arrive des malheurs semblables, et en être témoin comme je l'ai été dans ce pays ; autrement il faudrait abandonner une si noble entreprise ; car, certes, le navire n'aurait pas fait de progrès s'il était retourné à Mexico avec de si tristes nouvelles ; c'était pour moi une occasion de voir les plus terribles choses dont on puisse être témoin dans ce monde, et néanmoins cen'aurait pas été le plus grand mal que j'eusse éprouvé si notre Seigneur l'avait ordonné. La mission n'aurait pas eu lieu ; si nous étions retournés sur nos pas pour rapporter ces nouvelles, tout le monde en aurait conclu que ces peuples étaient des infidèles qui méritaient la mort, qu'il fallait venir leur faire la guerre, et conquérir leur pays, quoique je sois fermement persuadé que notre roi et ses conseillers, en hommes sages et craignant d'of-
fenser Dicu, n'auraient pas donné de pareils ordres en considération de ce seul fait.

J'ai oublié de raconter plus haut ce qui arriva lorsque nous descendîmes à terre. Avant que nous eussions reçu des nouvelles par le chrétien qui vint à bord comme la veille (1), les Indiens nous avaient promis de ramener l'interprète et le religieux; nous nous rendîmes à terre très-joyeux; mais les traîtres étaient passés de l'autre côté dans l'endroit où nous les avions vus la première fois, c'est-à-dire du côté de l'est. Avant de se montrer, ils nous firent attendre fort longtemps, pensant que nous débarquerions tout d'un coup; ils jetèrent des cris, et pour nous faire venir vers eux, ils firent semblant de s'approcher de nous. Nous ne voulûmes pas nous rendre tout droit du côté des pins où ils étaient, parce que nous craignions une embuscade; mais nous nous rendîmes plus avant dans un

(1) Dimanche 23 juin. (Note de Muñoz.)
endroit découvert. En les voyant sortir comme
malgré eux de l'endroit où ils étaient, nous
crûmes nous apercevoir qu'ils avaient des
coiffures de guerre, ou du moins que leurs
flèches et leurs arcs étaient cachés à leurs
pieds. Quand nous fûmes arrivés à la plage
et sans que nous leur fissions signe d'appro­
cher, un d'eux se jeta hardiment à la mer
comme s'il s'y fût précipité pour sauver ses
jours, s'approcha de moi et me donna un
poisson qu'il avait dans la main. J'allai aussiti­
tôt lui offrir une chemise; mais comme il ne
put pas la prendre aussi vite qu'il aurait
voulu, un de mes camarades, ennuyé de
cela, lui donna une tunique ou casaque, ce
qui prouve qu'il est bon d'avoir quelque chose
à leur donner, et me fit beaucoup gronder de
ce que cet homme avait fait un présent si
considérable; quand l'Indien eut reçu la che­
mise, il arriva un autre Indien avec beaucoup
de poisson, je ne voulus pas le prendre et je
lui donnai je ne sais quel objet; quand il l'eut
pris il me demanda une croix de bois haute de plus de deux palmes, que j'avais à la main; pensant qu'il voulait l'avoir pour la jeter à la mer ou pour en faire quelque chose de semblable, je ne la lui donnai pas. Il réitéra plusieurs fois sa demande; enfin je dis à mes compagnons de la lui donner, ce qu'ils firent. Aussitôt qu'il l'eut reçue, il la baisa avec passion, s'enfuit précipitamment à terre et la fit baiser à une Indienne; c'était notre interprète, que nous ne reconnûmes pas parce qu'elle était nue; il la fit baiser à chaque Indien l'un après l'autre, puis il se rendit auprès d'autres naturels plus éloignés, en emportant sa croix avec le plus grand plaisir du monde. Je fus ravi de cet événement, qui me donna de bonnes espérances pour l'avenir. L'Indienne nous engageait à débarquer en disant: « Venez ici; ils n'ont pas d'ares. » Un des gens de la chaloupe cria: « C'est Madeleine l'interprète. » Personne ne pouvait le croire, et malgré tout ce que nous lui dîmes pour l'en-
gager à s'approcher, afin que nous puissions la reconnaître, elle ne le fit pas, parce que les Indiens l’en empêchaient. Enfin, voulant savoir positivement si c’était bien elle, je me jetai à la mer ayant de l’eau jusqu’à la ceinture, et je m’avançai jusqu’à moitié chemin. Elle s’approcha de la plage, et c’est ainsi que je pus la voir, lui parler; et je vis que c’était l’interprète, ce qui me fit grand plaisir. Je le dis à ceux qui étaient dans la chaloupe. Le Fr. Juan se mit à l’eau et arriva près de moi. L’interprète nous dit différentes choses, entre autres que le religieux et les deux chrétiens étaient tous deux chez son cacique. Elle nous trompait, parce que les caciques lui avaient fait des menaces, si elle disait la vérité. Elle nous fit savoir que tout le pays s’était soulevé, pensant que c’était une armée qui arrivait; qu’elle avait dit aux Indiens que nous n’étions pas plus de quatre religieux, et que nous venions pour leur prêcher des choses surprenantes; et elle ajouta que cinquante ou soixante
hommes s'étaient réunis dans cet endroit. Sur ces entrefaites, Fr. Gregorio, qui désirait avoir une occasion d'aller à terre, sauta de la barque et vint près de moi, je causai avec Fr. Juan et l'interprète; elle me dit: « Adieu, je m'en vais demain matin; envoie-moi telle et telle chose. » Fr. Juan Garcia l'accompagna à terre dans l'intention d'y rester; je retournai à la chaloupe sans avoir été à terre, car je me suis toujours méfie des perfidies des Indiens. Peu d'instants après je pria Fr. Juan de revenir à la chaloupe pour voir si on le laisserait aller; il m'assura que certainement les Indiens ne le permettraient pas; il arriva pourtant enfin à la chaloupe. Fr. Gregorio resta et je retournai pour lui parler et nous entendre ensemble, afin de nous voir le lendemain; je voulais lui dire aussi les moyens qu'il devait prendre afin que l'on fit débarquer les chrétiens en cet endroit. Je fis ensuite déballer beaucoup de présents de différentes sortes pour le cacique et les autres Indiens, à qui
Fr. Juan était resté dans la chaloupe, je le vis entouré d'Indiens, je fus étonné de voir qu'ils s'avançaient si loin en mer, et que les marins les avaient laissés approcher de l'embarcation. J'appris depuis que les religieux dépouillaient les marins; à l'un ils étaient la chemise, à un autre la casaque ou le bonnet pour les donner aux Indiens; je fus ensuite fort embarrassé pour dédommager ces hommes, et je leur donnai en échange des objets que nous avions apportés. Dans cette occasion les religieux comprirent aussi combien il était avantageux d'avoir quelque chose à donner aux naturels; c'était moi qui m'étais procuré ces objets, qui les avais apportés; jamais je ne m'en suis repenti et moins encore en ce moment. Ce que je vis alors de mes yeux, je l'avais déjà compris en esprit, et j'avais lu dans les Docteurs, saint Thomas, Vitoria, Gaétano, et cette doctrine est approuvée par les saints décrets, qu'il est convenable d'apporter aux infidèles de bons exem-
bles, et des présents. Pour en revenir à notre sujet, les Indiens me laissèrent retourner à la chaloupe ; mais il n’en fut pas de même du Fr. Gregorio qui voulait rester avec eux. Ils le forcèrent de s’en aller, le tenant presque par la main et en employant un peu de violence : ils lui firent signe d’aller à la chaloupe. Ainsi tous les Indiens retournèrent à leurs cabanes feignant de vouloir nous ramener les chrétiens, et nous revînmes au navire, avec le projet de les revoir le lendemain et de leur apporter les haches qu’ils demandaient. Mais quand nous fûmes de retour au bâtiment nous apprîmes la triste nouvelle de la mort de notre compagnon ; c’est pourquoi les religieux et le pilote voulurent à l’instant même retourner à Mexico, mais je dis que je voulais rester par les raisons que j’ai déjà données.

Avant d’arriver à ce port, voyant combien il était peu favorable à nos projets, soupçonnant déjà que nos camarades étaient morts, ce qui se vérifia, nous étions convenus entre
nous de nous rendre à un autre endroit. Le navire n’était pas propre à la navigation de cette côte; il ne pouvait s’approcher à plus de cinq ou six lieues de la terre, et nous ne savions pas où en prendre un autre pour recommencer un nouveau voyage; on avait été forcé de jeter à la mer toute la viande et tout le poisson qui étaient pourris; chaque jour les marins se révoltaient; personne n’osait aller à terre. La plupart avaient la fièvre; à peine y avait-il quelqu’un qui pût rester à la pompe. On ne retournait pas quatre fois le sablier sans que le navire ne fût plein d’eau. Nous nous décidâmes à retourner à la Havane ou à la Nouvelle-Espagne, à y prendre un bâtimen3 et à nous faire transporter dans un autre endroit. Frère Louis n’était pas très-content de ce projet; il résolut de s’exposer plutôt aux plus grands dangers. Le dimanche, veille de saint Jean, nous retournâmes au vaisseau très-mécontents de n’avoir pas trouvé nos compagnons, quoique nous eussions
causé avec l’Indienne; Fr. Gregorio avait surtout des soupçons parce que les Indiens l’avaient chassé de force. Quand nous fûmes arrivés au vaisseau, nous y trouvâmes un Espagnol nommé Juan Muñoz, qui était resté dans ce pays depuis l’expédition de Soto; il avait gagné le vaisseau dans un canot, et savait à peine parler notre langue. Aussitôt qu’il fut à bord, il raconta de son mieux comment les chrétiens avaient été tués, à l’exception d’un seul, et qu’il avait tenu dans sa main la peau de la tête du religieux; il répeta la même chose quand nous arrivâmes. La mort de nos compagnons étant certaine, frère Juan Garcia et Gregorio de Beteta dirent à frère Louis que puisque l’affaire s’était passée ainsi, il fallait retourner le lendemain, comme nous étions convenus, pour nous en assurer davantage; que si nos compagnons ne paraissaient pas, on se préparerait à retourner ou à se rendre dans un autre endroit. Frère Louis répondit qu’il était persuadé que ce projet ne-
s’exécuterait pas sans qu’il y eût du sang dever-
se; que, puisque l’on avait tué ses camarades,
il voulait rester; il croyait retirer plus de fruit
de son apostolat dans cet endroit et adoucir
les naturels au moyen des présents qu’il avait
apportés pour eux. Déterminé à suivre ce
parti, il ne voulut pas aller à terre le jour de
saint Jean pour pouvoir écrire des lettres
et préparer les objets qu’il devait emporter.
Pendant la journée entière nous employâmes
tous les moyens que nous pûmes imaginer
pour le dissuader de débarquer; mais nos
raisonnements eurent peu d’effet et moins en-
core nos prières dont il se méfia toujours, sur-
tout dans cette occasion. Mardi matin, 25 juin,
nous entrâmes dans la chaloupe pour aller à
terre; quand nous eûmes fait deux lieues, nous
fûmes assaillis par un si grand coup de vent
que nous pensâmes tous périr; un grand nom-
bre des objets que nous avions avec nous fu-
rent abîmés par les vagues. Nous ne pûmes
gagner le rivage et nous retournâmes au mouil-
lage. Juan Muñoz, qui venait du pays et qui nous accompagnait, disait que Dieu ne voulait pas que nous débarquissions, parce que les Indiens nous tuaient aussitôt, sachant qu'il avait pris la fuite et que la mort des autres chrétiens était découverte ; qu'ils n'auraient aucune pitié de nous ; et autres choses semblables que tout le monde répétait. Étant arrivés au navire le soir, frère Louis commença à préparer d'autres objets pour emporter. Le mercredi 26 juin nous retournâmes à terre à bord de la chaloupe. Nous ne souffrîmes pas moins du gros temps que la veille ; nous ne pensions pas pouvoir aborder ; cependant, comme il était toujours dans la même intention, ne voulant pas remettre à un autre jour, nous attendimes que le vent se calmât un peu ; et enfin, grâce aux efforts des rameurs, nous touchâmes le rivage. Quelques Indiens étaient postés sur des arbres, ce qui ne nous parut pas de bon augure. Aus-sitôt qu'ils nous virent, ils descendirent et
coururent à une petite hauteur où étaient les autres. Quand nous fûmes arrivés près d'eux, nous les appelâmes; ils nous répondirent, mais personne ne descendit dans la plaine. Nous étant informés de l'interprète, ils nous dirent qu'elle était dans une maison éloignée; quelques-uns avaient leurs massues et leurs dards sans les cacher. Frère Louis se préparait à débarquer, tandis que le frère Gregorio tâchait de le persuader et le suppliait de rester. Les Indiens nous disaient : « Le yague est-il là? » (*yague* signifie esclave.) Juan Muñoz se leva et leur dit : « Que lui voulez-vous? c'est moi; pensez-vous le tuer comme vous avez tué les autres? vous ne nous tuerez pas, car on sait ce que vous avez fait. » A ces mots ils parurent se troubler; frère Louis lui dit : « Taisez-vous, mon frère, ne les fâchez pas. » Frère Gregorio répondit : « Il ne peut pas y avoir au monde de gens plus irrités que ceux-ci; c'est pourquoi, pour l'amour de Dieu, attendez un peu, ne débarquez pas. »
Il ne voulut pas l’écouter et se jeta à l’eau, puis gagna le rivage ; nous étions à une portée d’arbalète de la colline. Arrivé à terre, il demanda une petite croix qu’il avait oubliée, et quoiqu’il n’y eût pas de danger à la lui porter, je lui dis : « Mon frère, par charité, je prie votre révérence de venir la chercher, car il n’y a personne ici qui puisse vous la porter ; » les matelots étaient en effet de bien mauvaises gens. Il gagna la plage et nous nous rendîmes avec la chaloupe du côté de la colline où étaient les Indiens. Aussitôt qu’ils s’aperçurent que nous allions vers eux, ils commencèrent à battre en retraite. Frère Louis nous cria de nous arrêter, de ne pas les effrayer. Quand il fut arrivé près de là, il commença sans doute à voir le danger qu’il courait, car il s’agenouilla pendant quelques instants et se rendit ensuite à la colline ; un Indien vint à lui, l’embrassa, lui prit un bras et l’emmena très-vite ; il en vint un second et puis d’autres qui l’emportèrent avec violence au pied de la colline ; l’un d’eux
mit la main sur son chapeau et le lui arracha; un autre lui asséna un coup de casse-tête sur le crâne et l’étendit à terre; nous n’étions pas très-éloignés; nous voyions et nous entendions bien ce qu’ils disaient; il jeta un cri: « Ah ! mon Dieu! » Ils ne le laissèrent pas finir, car il arriva une multitude de naturels qui l’achevèrent en poussant de grands cris, et commencèrent à nous lancer des flèches. Je commandai de nous éloigner un peu du rivage et de nous arrêter à une portée de trait; ils jetèrent aussitôt leurs habits, lancèrent une nuée de flèches et s’en allèrent. Nous retournâmes au bâtiment, non sans crainte de nous voir poursuivis par des canots indiens.

Aussitôt que nous fûmes à bord, nous convinmes de partir de cet endroit, mais nous n’avions pas d’eau. Pendant toute la journée nous en cherchâmes sur la plage et nous en primes un peu. J’enjoignis au pilote de nous conduire dans un autre endroit de la Floride. Comme il y était obligé, il répondit qu’il était tout prêt
à le faire, mais qu’il n’avait pas d’eau et que le bâtiment n’était pas en état de recommencer un nouveau voyage; que si nous retournions à la Havane, qui n’était pas éloignée, on prendrait de l’eau et des provisions, et qu’il se remettrait en route. Nous quittâmes donc le port du Vendredi-Saint pour nous rendre à la Havane, le 28 juin 1549.

Après avoir quitté ce port, nous naviguâmes par un vent fort de sud-est, jusqu’au mardi 2 juillet, où la lune entra dans un nouveau quartier, ce qui amena un changement de vent. Le pilote dit qu’il croyait qu’il fallait toucher à la Nouvelle-Espagne, parce que le temps ne nous permettrait pas d’aller à la Havane, que nous manquions d’eau et que le temps était favorable pour aller à la Nouvelle-Espagne; je n’étais pas d’abord de cet avis, mais Fr. Gregorio me fit observer qu’en allant à la Havane, il serait trop tard pour recommencer un nouveau voyage, tandis qu’à la Nouvelle-Espagne on verrait mieux ce qu’il y aurait à
faire. Je me rangeai de son avis. Nous nous dirigeâmes vers ce pays le 2 juillet, le pilote nous ayant juré mille fois qu'il y serait arrivé avant huit jours. Le dimanche, 14 juillet, nous nous trouvâmes au Yucatan, sur la côte de l'est-sud-est, à 20 degrés. Nous pensions être devant les plaines d'Almeria, au nord de la Vera-Cruz, et le vendredi 19 juillet 1549, nous arrivâmes à San Juan-de-Lua.
COMPTE-RENDU,

PAR GUIDO DE LAS BAZARES,

Du voyage qu'il fit pour découvrir les ports et les baies qui sont sur la côte de la Floride, pour la sûreté des troupes que l'on doit envoyer, au nom de Sa Majesté, coloniser cette contrée et la pointe de Sainte-Hélène.— Entreprise faite en vertu des ordres de Don Luis de Velasco, vice-roi à Mexico, le 1er février 1559.

Il peut y avoir quatre ou cinq mois, que M. le vice roi, au nom de S. M., ordonna à Guido de Las Bazares d'aller avec des marins et d'autres personnes reconnaître les côtes de la Floride, et les ports qui s'y trouvent, pour la sûreté des personnes qui, au nom de S. M., doivent aller coloniser cette contrée et le cap de Sainte-Hélène. A cet effet, il reçut une commission et des instructions, et, pour se conformer à ces ordres, il
partit du port de Saint-Jean-de-Lua, de la Nouvelle-Espagne, le 3 du mois de septembre de l'année dernière 1558, pour reconnaître la côte de la Floride, et chercher un port bon et sûr, où l'on pût débarquer. Il avait une grande barque, une fuste et une chaloupe montés par soixante soldats et marins; il arriva le 5 septembre à la rivière de Panuco, en partit le 14, et alla prendre terre sur cette côte à la hauteur de 27 degrés et demi. En longeant la côte, il découvrit une baie qui est à 28 degrés et demi de latitude; il lui donna le nom de San Francisco, en prit possession au nom de S. M. et du vice-roi. Partant de cet endroit, il alla reconnaître les Alacranes, pour se diriger de là vers la Floride dont la côte s'étend du nord-ouest au sud-est. Les vents contraires l'ayant empêché d'aborder où il voulait, il prit terre à 29 degrés et demi sur la côte de l'est-sud-est, où il trouva une ile qui peut être à quatre lieues de la terre ferme; il passa entre cette
île, la terre ferme et d'autres îles du continent. Après avoir exploré toute la côte, il reconnut qu'elle était bordée de bas-fonds ; que le pays n'était nullement favorable à la colonisation, étant submergé dans beaucoup d'endroits ; il en prit néanmoins possession au nom de S. M. et du seigneur vice-roi, et donna à cet endroit le nom de baie des Bas-Fonds. De là il fit dix lieues à l'est ; il reconnut une baie qu'il nomma Felipina ; c'est la plus grande et la plus commode de toutes celles de ces parages ; il la trouva convenable au dessein de S. M. L'entrée est à 29 degrés et demi de latitude sud ; on y pénètre en passant par la pointe d'une île de sept lieues de long ; on doit gouverner à l'est-sud-est. De l'autre côté de la baie, git la pointe de la terre ferme : il peut y avoir une demi-lieue de distance d'un cap à l'autre. Dans toutes les découvertes que l'on fit, soit à l'est, soit à l'ouest, on ne trouva aucun port aussi propice, aussi bon et aussi commode que la baie de Felipina. Voici ce qu'elle offre.
de remarquable. Depuis l'entrée jusqu'à l'endroit où l'on est parvenu, il y a douze lieues; il peut y avoir encore trois ou quatre lieues de profondeur; en tout quinze lieues sur quatre de large. Le fond est bon, il est de vase et a quatre à cinq brasses environ à la basse mer; le fond est de trois brasses et demie à la passe, et à la haute mer il a presque une brasse de plus. Cette baie est très-saine; le climat est semblable à celui de l'Espagne aussi bien pour les pluies que pour le froid; le sol est plus élevé à l'est qu'à l'ouest. Cette baie et les environs sont très-poissonneux et abondent en coquillages. Les bois de pins y sont nombreux: ces arbres sont de la nature de ceux qui servent à la construction, et dont on fait des mâts et des vergues; il y a des yeuses, des rouvres, des noisetiers, des cèdres, des sapins, des lauriers, et un petit arbre qui donne des fruits semblables à des châtaignes. Tous ces bois commencent au bord du rivage et s'étendent dans l'intérieur;
ils sont propres à la construction des vaisseaux ; il y croît une grande quantité de palmistes et des vignes. Quelques petits ruisseaux d’eau douce se jettent dans la baie, et au fond il y a une grande embouchure qui paraît être celle d’une grosse rivière. Pendant que l’on était dans cette baie, on alla faire de l’eau du côté du nord ; les bois sont plutôt clairs qu’épais ou fourrés. Les cavaliers peuvent y combattre. Il pousse sous les arbres des herbes pour les chevaux et le bétail. Derrière cette baie et dans la direction de l’est sont des collines élevées d’une argile rougeâtre : on peut en faire des briques. Près de là on trouve de la pierre à bâtir ; à l’ouest est de l’argile rouge et jaune propre à faire de la vaisselle et d’autres objets ; on y voit aussi un grand nombre d’oiseaux de toutes sortes, des aigles, des canards, des oies, des perdrix, des tourterelles et une quantité considérable de gibier. On remarqua de grands canots indiens qui servent aux habitants pour aller à la pêche ; il y
avait aussi des enceintes servant de pêcheries. On trouva dans leurs cabanes, du maïs, des haricots et des courges. Le commandant de l'expédition prit possession de cette baie au nom de S. M. et du vice-roi, et l'appela Felipina. Du port de Saint-Juan-de-Lua jusqu'à cette baie, il y a environ deux cent soixantedix lieues. Après l'avoir quittée, il essaya deux fois de reconnaître la côte qui s'étend plus à l'est ; il la suivit pendant plus de vingt lieues, et il reconnut qu'elle courait d'abord à l'est, et qu'ensuite elle tournait vers le sud-est ; les vents contraires l'ayant empêché de s'avancer plus loin, il retourna deux fois à ladite baie de Felipina; il prit également possession de cette côte au nom de S. M. et du vice-roi, et il l'appela le golfe de Velasco.

Comme l'hiver était très-rude, que l'on courait un danger imminent, que les pilotes et les marins étaient d'avis que le temps n'était pas favorable à la navigation de la côte plus éloignée, le commandant crut convenable de
retourner à la Nouvelle-Espagne, afin de donner des nouvelles de ce qu'il avait découvert, pour que la flotte que l'on préparait dans l'intention de faire l'expédition de la Floride et de Santa-Elena hâtât son départ et partit du port en temps convenable pour la navigation. On quitta donc la côte de la Floride le 3 décembre, et on entra au port de San-Juan-de-Lua le 14, là il certifia et jura que ce qui précède est la vérité, que c'est là tout ce qu'il sait ; cette déclaration lui ayant été lue, il l'approuva et la signa de son nom de Guido de Las Bazares, par-devant moi Antonio de Furcios, premier notaire du gouvernement et de l'audience de la Nouvelle-Espagne.

Ont juré et confirmé dans toute son éten-due la déclaration précédente :

Hernand Perez, natif de Cartaya, patron d'une barque.

Constantino Oreja de San-Remon, pilote d'une fuste.
BERNOLDO PELOSO, bourgeois de Panuco, pilote de la barque capitane.

JUAN MUNOS ARRÁEZ, patron d'une chaloupe ;
Lesquels ont fait ce voyage avec ces bâtiments.

Cette déposition a été reçue en présence de quelques-uns des religieux qui doivent se rendre dans ladite province, savoir : le père Pedro de Feria, nommé vicaire-général de l'ordre dans ladite province, et Fr. Domingo de Salazar, son ami.

Cette pièce est accompagnée d'un témoignage de Francesco de Aguilar, notaire, qui fit partie de l'expédition à la Floride, ainsi qu'Angéel de Villafane, gouverneur et capitaine-général des provinces de la Floride, de la pointe et de la côte de Sainte-Hélène pour Sa Majesté ; il en résulte ce qui suit :

Le 27 de mai 1561, ledit gouverneur entra avec une frégate dans la rivière de Sainte-
Il hélène et pénètre jusqu'à 33 degrés. Il fit quatre ou cinq lieues et débarqua ; il en prit possession pour Sa Majesté ; il n'y trouva point de port commode, ni d'habitants, ni de terrains convenables pour coloniser. Ayant regagné la mer, il suivit la côte pour chercher un port ; après avoir doublé le cap San-Roman à 34 degrés, il descendit à terre le 2 juin ; il ordonna au navire de s'approcher, car on pouvait sonder, et le fond était bon ; il fit environ une lieue par terre, il vit une grande rivière dont il prit possession. Le 8 juin, il remonta le rio Jordan à bord des frégates ; ce fleuve coule près du cap San-Roman, il y entra et en prit possession. Ne trouvant pas de port il se remit en mer : comme il naviguait, il s'éleva une grosse tourmente ; il remarqua que le navire San-Juan, qui voyageait de conserve avec lui, avait chassé sur ses ancras, que ses câbles étaient rompus et que les ancras étaient restées dans les bas-fonds de San-Roman ; il rejoignit alors la ca-
ravelle capitane, courut la côte avec deux frégates qui faisaient partie de sa flotte, et envoya le trésorier Alonzo Velasquez au rio de las Canoas (la rivière des canots), situé par 34 degrés et demi. Cet officier était à bord d’une de ces deux frégates; il trouva que la rivière avait une brasse de profondeur, à une lieue et demie de son embouchure, et il n’y vit pas de port. Il rejoignit le gouverneur qui ordonna de continuer la reconnaissance de la côte jusqu’au 14 juin, que l’on trouva le cap de Trafalgar par 35 degrés. A dix heures du soir il s’éleva une tempête; la caravelle capitane fut sur le point de se perdre; les deux frégates, dont l’une montée par neuf ou dix personnes et l’autre commandée par le pilote Hernand Perez avec un pareil nombre d’hommes, étaient considérées comme perdues. Le gouverneur se voyant seul et en grand danger, environné de bas-fonds, sans aucun port, et près d’une côte submergée, Gonzalo Payon, pilote en chef, Gaspar Jorje et d’autres-
personnes pensèrent qu’il fallait regagner la terre, ce qui cut lieu dans le port de Monte-Christo de l’île d’Hispaniola le 9 juillet. Moi notaire susdit, j’ai été témoin de tous les faits ci-dessus rapportés, et à la requête dudit gouverneur Villafaña, j’ai fourni la présente attestation dans ledit port de Monte-Christo, le 10 juillet 1561.

Les deux pièces précédentes sont accompagnées d’un avis, en original, du conseil des Indes au roi, en date du 5 mai 1565.

Signé : Tello de Sandoval; le licencié Don Gomez de Zapata; le licencié Alonso Munos; Don Luis de Molina.

On dit que le secrétaire Gonzalo Perez présenta au président du conseil quelques lignes du roi, disant qu’il pourrait se faire que pendant ce voyage on remit en question les droits du roi sur la Floride, où les Français viennent d’entrer et ont bâti un fort. Le conseil est d’avis que le droit de Sa Majesté
est bien clair ; qu'il résulte de la donation d'Alexandre VI et de la prise de possession de cette province par Angel de Villafaène, qui eut lieu dans les mêmes parages et dans le port que les Français occupent aujourd'hui ; et que d'ailleurs, Guido de Las Bazares avait rempli la même formalité en 1558. D'autres possessions avaient été prises antérieurement, mais on n'en trouva pas les attestations.

Depuis l'année 1510 jusqu'aujourd'hui, des flottes et des navires de ce royaume ont été à diverses époques occuper la Floride au nom de Votre Majesté, et de longues années ont été employées à la découverte de cette province dans l'année ci-dessus. Deux navires partis de l'île d'Hispaniola en ont fait la découverte en 1522. Juan Ponce l'a reconnue de nouveau : il a longtemps voyage dans cette contrée avec ses gens, et après lui Lucas et Vasquez de Aillon ; après Aillon, Narvaez ; après Narvaez, Hernando de Soto, tous capitaines et envoyés avec des ordres de
Votre Majesté ou de ses ancêtres. Ce droit est bien clair, et les Français ne doivent pas rester dans ce pays, car ils pourraient intercepter le passage des navires qui viennent des Indes.
LETTRE
DU VICE-ROI DE LA NOUVELLE-ESPAGNE,
DON LUIS DE VELASCO,
A SA SACRÉE MAJESTÉ, CATHOLIQUE ET ROYALE,
SUR LES AFFAIRES DE LA FLORIDE.

Sire,

Dans une lettre précédente j’ai écrit à V. M. que, le 11 juin de cette année, la flotte que V. M. avait donné l’ordre d’expédier pour coloniser la côte et l’intérieur de la Floride, avait mis à la voile, et que j’attendais à chaque instant des navires qui m’apportassent des nouvelles du résultat du voyage et m’appri- sent le port où elle avait jeté l’ancre. Le 9 de ce
mois il est arrivé un galion expédié par le gouverneur Don Tristan d'Arellano, qui a fait en quatorze jours la traversée du fort d'Ychuse, où le débarquement s'est effectué, et qui a reçu le nom de la baie de Filipina de Santa-Maria, attendu qu'on y est entré le jour de la Notre-Dame d'août. Le port et la contrée sont tels que V. M. peut le voir par la relation jointe à cette lettre, relation extraite de celle que le gouverneur m'a envoyée, et qui a été fournie par deux pilotes arrivés à bord du galion. Comme au moment où ils ont jeté l'ancre deux navires étaient prêts à partir pour l'Espagne, j'ai cru devoir vous faire passer ce rapport succinct en attendant que j'en envoie un plus circonstancié, afin que V. M. soit instruite du bon résultat de cette expédition. Je pense que le gouverneur la fera parvenir à V. M. par les navires qu'il a amenés d'Espagne et qui sont sur leur départ. Juan Rodríguez, qui était pilote en chef, qui prenait la hauteur des terres et des ports, passera à
bord de l'un d'eux : les pilotes arrivés ici me disent que le port est à un peu plus de 30 degrés. Les Espagnols et les Indiens y sont entrés sans danger. Le gouverneur m'écrit qu'il n'a point éprouvé de résistance, qu'il voyait peu d'Indiens sur le rivage, qu'il avait appris qu'à dix ou vingt lieues du port il y avait dans l'intérieur des terrains fertiles et bien peuplés; il me demande de lui envoyer des chevaux et quelques vivres, jusqu'à ce qu'il ait colonisé et fortifié le port, ne voulant pas en prendre de force aux Indiens, et ajoute que pour ne pas les effrayer, il ne pénétrera pas dans l'intérieur. Sur deux cent quarante chevaux qu'il a emmenés, il en a jeté cent à la mer; les cent quarante autres sont débarqués bien portants et capables de rendre des services qui lui suffiront pour se mettre à l'abri du danger, et pour assurer la tranquillité du port à douze ou quinze lieues à la ronde. En février ou en mars, je lui enverrai cent cinquante chevaux, et en novembre de cette année, quelques
bâtiments de moyenne grandeur iront lui porter des vivres.

La flotte qui est partie pour la colonisation de la Floride et de la pointe de Sainte-Hélène a appareillé du port de San-Juan-de-Ulua, le 11 juin. Elle a eu un assez beau temps pendant dix-sept jours, terme au bout duquel les bâtiments se trouvèrent dans les parages de la rivière du Saint-Esprit, à environ vingt lieues de cette rivière, et à 27 degrés un quart de latitude. Depuis cet endroit ils firent six lieues au sud-est, au sud-sud-ouest et au sud jusqu'à ce qu'ils fussent à la hauteur des Alacranes, à 27 degrés au sud-ouest de ces derniers. Depuis ce point ils ont couru une autre bordée au nord-est pour reconnaître les côtes de la Floride ; huit jours après, c'est-à-dire la veille de la Visitation de sainte Élisabeth, ils ont aperçu la côte de la Floride, à huit lieues de la baie de Meruelo, dans la direction de l'ouest, par 29 degrés et demi. La flotte jeta l'ancre, on fit provision d'eau,
de bois et d’herbe; le mauvais temps les fit assez souffrir; la flotte mit à la voile, le 17 juillet, pour le port de Yehuse. Une frégate qui marchait en avant reconnaissait la côte; le pilote qui était à bord, n’ayant pas reconnu le port d’Yehuse, passa outre et alla jeter l’ancre dans la baie Felipina, découverte par Guido de Las Bazares. Le gouverneur envoya Don Tristan d’Arellano à la recherche du port d’Yehuse; car il savait que c’était le meilleur et le plus sûr de toute cette côte. Une frégate qui naviguait le long de la côte dans la direction de l’est, que l’armée avait suivie, trouva le port d’Yehuse qui est à vingt lieues de la baie Felipina; et à trente-cinq lieues environ de la baie de Meruelo, de sorte qu’il se trouve entre ces deux baies, par 30 degrés 20 minutes. La frégate ayant apporté cette nouvelle, on convint aussitôt d’y conduire la flotte. Comme on pensa qu’il valait mieux, pour les chevaux, voyager par terre, on les débarqua dans la baie Felipina, et quelques compagnies d’in-
fanterie se rendirent à Ychuse par la voie de terre avec environ cent quarante chevaux, reste de deux cent quarante qu'on avait amenés, les autres étant morts en mer. Guido est parvenu dans cette baie Felipina. La flotte courut quelques dangers en y entrant, à cause du peu de profondeur de la barre qui contrarie l'entrée des gros bâtiments, du fort courant qui s'y fait sentir et du mauvais temps qu'il faisait. L'armée quitta la baie de Felipina pour le port de Ychuse, le jour de Notre-Dame-d'Août, ce qui lui fit donner le nom de Sainte-Marie-Felipina; c'est un des meilleurs ports que l'on ait découverts dans les Indies; le fond le plus bas n'a pas moins de onze coudées, il a de sept à huit brasses dans l'intérieur; la largeur est de trois lieues; les Espagnols y sont encore; la barre a une demi-lieue de large; il y a d'excellents signes de reconnaissance à l'entrée où l'on a un ravin rouge du côté de l'est. Les navires peuvent jeter l'ancre par quatre ou cinq brasses, à une
portée d’arbalète du rivage ; le port est si sûr qu’aucun vent ne peut y occasionner de malheur ; on y vit quelques cabanes qui paraissaient appartenir à des pêcheurs indiens ; le sol semble très-fertile ; il y vient beaucoup de noyers, de vignes et d’autres arbres fruitiers, il y a des bois nombreux, beaucoup de gibier, d’oiseaux, du poisson excellent et de toutes les espèces ; on y a trouvé aussi un champ de maïs.

Le 25 du mois d’août, le gouverneur expédia Don Tristan d’Arellano à bord d’un galion qu’il avait amené pour porter la nouvelle de tout ce qui lui était arrivé. Ce bâtiment est entré dans le port de San Juan-de-Ulua, le 9 septembre ; on va envoyer promptement par ce navire les vivres dont le gouverneur a besoin, outre ceux qu’il a emportés à bord de la flotte. On attend sous peu d’autres navires qui doivent retourner à la Nouvelle-Espagne et qui resteront ici jusqu’à ce que l’on ait exploré le pays, choisi l’endroit
où l'on colonisera et où l'on bâtira la première forteresse, et jusqu'à ce que l'on ait appris d'autres détails sur les qualités du pays, afin de les faire connaître toutes. Aussitôt que ces navires seront arrivés, j'enverrai un rapport à Votre Majesté, suivant que le gouverneur, les religieux et les officiers royaux m'écriront. J'aurai soin de les protéger au nom de Votre Majesté, de leur fournir les choses dont ils auront besoin, afin qu'ils ne vexent point les naturels et qu'ils subsistent jusqu'à ce qu'ils aient colonisé et fait des récoltes; après quoi l'on pénètrera dans l'intérieur, qui est très-fertile, et l'on mettra à exécution le projet de propager notre sainte religion, afin de plaire à Dieu notre Seigneur, et à Votre Majesté.

Que Dieu notre Seigneur conserve la personne sacrée, catholique et royale de Votre Majesté, et qu'il lui accorde des royaumes et des domaines encore plus grands que ceux qu'il possède.

De Mexico, le 24 septembre 1559.
MÉMOIRE

De l’heureux résultat et du bon voyage que Dieu notre Seigneur a bien voulu accorder à la flotte qui partit de la ville de Cadiz pour se rendre à la côte et dans la province de la Floride, et dont était général l’illustre seigneur Pero Menendez de Abiles, commandeur de l’ordre de Saint-Jacques. Cette flotte partit de la baie de Cadiz le jeudi matin 28 du mois de juin 1565; elle arriva sur les côtes des provinces de la Floride, le 28 août de la même année;

PAR FRANCISCO LOPEZ DE MENDOZA,
Chapelain de l’expédition (1).

Ayant navigué par un temps favorable que le Seigneur nous a envoyé depuis le jour in-

(1) La relation que nous donnons ici et les suivantes sont très-importantes. On sait que l’amiral de Coligny avait envoyé à la Floride une colonie de protestants français, commandée par le capitaine Jean Ribaut. Le capitaine Pedro Menendez fut envoyé pour la détruire. Sa relation était restée inédite; celle de Jean Ribaut, quoique imprimée deux fois, est d’une rareté excessive. Le gouvernement français, trop occupé des guerres civiles, laissait ce massacre impuni; mais un gentilhomme français, nommé Dominique de Gourgues, entreprit
166 RECUEIL DE PIÈCES

diquè, nous parvinmes à reconnaître les îles de Lanzarote et de Fuerte Ventura, cinq jours après notre départ; le mercredi suivant, 5 juillet, nous atteignîmes les îles Canaries, qui sont à deux cent cinquante lieues de Cadiz; nous y restâmes trois jours pour nous approvisionner d'eau et de bois.

Le dimanche suivant 8 juillet nous quittâmes ces îles; notre flotte était composée de huit navires et commandée par notre général; nous nous rendions à l'île de la Dominique que l'on devait conquérir sur les Indiens Caraïbes. Le malheur voulut que le soir même de notre départ, notre capitane et une patache se séparèrent de nous, et nous courûmes des bordées pendant deux jours pour les rallier; mais nous ne pûmes y réussir. Notre amiral, voyant que nous n'y parviendrions pas, ordonna de nous diriger directement de le venger et y réussit, comme on le verra par sa relation que nous publions pour la première fois sur un manuscrit de la Bibliothèque royale.
sur la Dominique, où nous les attendrions dans le cas où ils n’y seraient pas arrivés avant nous. Pendant le voyage une chaloupe montée par le capitaine Francisco Sanchez fit une voie d’eau dans la calle, et comme l’équipage ne put s’en rendre maître, il nous demanda du secours ; mais il fut impossible de lui en porter. Le pilote voulant continuer la navigation avec les autres navires jusqu’à ce que l’on fût arrivé au port et que l’on pût réparer la voie d’eau, le capitaine et le soldat mirent l’épée à la main pour forcer le pilote à retourner au port craignant d’être noyés ; le pilote ne le pouvait pas à cause du gros temps ; ils se décidèrent à porter le cap au sud-ouest pour gagner la terre ; c’est ainsi que nous nous séparâmes d’eux avec bien de la peine et bien de l’inquiétude de savoir ce qu’ils deviendraient ; les cinq navires qui restaient ont fait un excellent voyage, grâce à notre Seigneur et à sa bienheureuse Mère. Jusqu’au vendredi, 20 dudit mois, nous
avons eu très-beau temps. Mais à dix heures du matin ledit jour, il commença à s'élever un vent très-violent qui à deux heures du soir devint un ouragan le plus terrible et le plus épouvantable que l'on ait jamais vu. La mer, qui s'élevait jusqu'au ciel, semblait vouloir nous engloutir tout vivants; le trouble et la crainte du pilote et des autres marins étaient si grands, que je m'excitais à prêcher mes frères et mes compagnons; je leur représentaïs la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, sa justice, sa miséricorde, et je réussis si bien, que pendant toute la nuit je ne fis que confesser mes frères.

Très-souvent la mer entrait par un côté du navire et sortait par l'autre, nous étions cent vingt hommes sur le pont, car il n'y avait pas d'autre endroit où se tenir; il n'y avait qu'un entre-pont qui était rempli de biscuit, d'eau, de vin et d'autres vivres. Nous nous vîmes en un si grand danger qu'il fallut alléger le vaisseau; nous jetâmes beau-
coup de barils d'eau à la mer, ainsi que la cuisine et sept pierres que nous emportions pour faire des moulins; on jeta la plupart des agrès de réserve, le gros câble du vaisseau; et malgré tout cela, il ne s'élevait pas au-dessus de l'eau et nous ne faisions qu'enfoncer. L'amiral s'était décidé à faire jeter tous les coffres à la mer, mais le désespoir des soldats fut si grand que je fus presque contraint de me jeter à ses genoux pour le prier de ne pas le faire, je lui dis que nous devions espérer dans la grande miséricorde du Seigneur : en bon chrétien il eut confiance en Dieu et il épargna les bagages. Quand Jésus-Christ permit au jour de reparaître, nous nous regardâmes comme ressuscités; et quoique la tourmente du samedi ne fût pas moindre que celle de la nuit, le jour nous consolait; néanmoins, lorsque la nuit arriva et que nous nous vimes dans une position aussi difficile, nous crûmes que nous allions périr; j'exhortai l'équipage pendant toute la nuit;
je l'engageai à se confier en Dieu. Le dimanche matin arriva : Votre Seigneurie peut s'imaginer combien nous nous réjouimes de revoir le jour ; la tempête dura toute la journée du dimanche jusqu'au lundi suivant à midi ; alors notre Seigneur daigna user de miséricorde et de clémence envers nous ; il ordonna aux vents et à la mer irritée de calmer leur colère.

Lorsque la tempête éclata, nous voyagions cinq navires de conserve ; mais pendant la nuit, la fureur de l'ouragan nous dispersa de côté et d'autre, et nous fûmes trois jours sans nous voir ; enfin, un matin nous vîmes venir un bâtiment et nous reconnûmes qu'il était des nôtres ; cependant nous craignîmes d'abord qu'il ne fût français.

Nous étions tous si fatigués et notre raison était si troublée par ce que nous avions éprouvé, que les pilotes ne savaient plus retrouver leur route ; enfin, guidés par le Saint-Esprit, ils ordonnerent de gouver-
ner à l’ouest quart sud-ouest, et nous par- 
vinnmes à reconnaître l’île de la Désirade.

Le dimanche, jour de Notre-Dame des 
Neiges, 5 août, au moment où nous arri-
vions sur elle, nous fûmes assaillis par 
une houle et par un coup de vent d’aval qui 
ous jeta en dérive sur l’île de la Domini-
que, habitée des Indiens Caraïbes; nous en-
trâmes dans le port le lundi soir vers les 
neuf heures. Aussitôt qu’on eut jeté l’anere, 
le capitaine ordonna d’armer sa chaloupe; 
ses marins y descendirent, prirent des jarres 
et allèrent à terre eherecher de l’eau dont nous 
avions le plus grand besoin. Un domestique 
italien que j’avais alla avec eux; le matin, en 
cherchant de l’eau par un très-beau clair de 
lune, il découvrit au pied d’un arbre une 
tortue, la plus grande et la plus épouvanta-
ble que l’on ait jamais vue; au premier 
mouvement qu’elle fit ils pensèrent que c’é-
tait un serpent ou un autre animal qui pou-
vaît les tuer, et ils se crièrent l’un à l’autre
de fuir vers le rivage où était la chaloupe ; mais ensuite, comme ils étaient six, ils eurent honte de leur crainte ; chacun prit soit une rame, soit un bâton, et ils retournèrent à l'endroit où ils avaient entendu du bruit, et, comme je l'ai dit, ils virent que c'était une tortue. Ils s'en approchèrent avec leurs rames et avec le plus de soin possible, et ils essayèrent de la retourner sur le dos ; l'animal prit la fuite en se dirigeant vers la mer, mais ils vinrent à bout de l'attacher par une jambe et ils l'apportèrent à bord ; le lendemain il fallut six hommes pour la dépecer ; elle avait plus de cinq cents œufs dans le ventre, de la même grandeur et semblables à ceux des poules avec le jaune et le blanc, mais ronds comme des balles et de la même grosseur ; la chair ressemble par son apparence et son goût à de la viande de veau, surtout quand on la mange rôtie ; ces animaux vivent dans la mer ; la nuit ils vont dormir sur le rivage ; lorsqu'ils sont remplis d'œufs comme l'était celui-ci,
ils les déposent sur le sol, les couvrent de terre, et au bout d'un certain temps les petits écloîsent et gagnent la mer où ils vivent.

Mardi matin l'amiral fit équiper la chaloupe dans laquelle les marins allèrent chercher de l'eau et du bois; il me dit que si je voulais les accompagner je le pouvais, mais que je devais me tenir sur mes gardes. Désirant aller à terre, je ne tins pas compte des malheurs qui pouvaient arriver; j'appelai mon domestique italien et je lui ordonnai de prendre une demi-douzaine de chemises sales et d'autre linge; je lui donnai un morceau de savon et je lui dis d'aller les laver à terre, ce qu'il fit très-bien; je fis remplir dans la forêt cinquante jarres d'excellente eau et je renvoyai la chaloupe. Pendant que mon domestique et quatre autres hommes restaient pour laver leur linge, je gagnai quelques rochers qui étaient sur le bord de la mer; je m'amusais à ramasser quelques coquillages dont il y avait un grand nombre, lorsqu'en levant les
yeux, je vis descendre du penchant d'une colline trois hommes tout nus. Comme nous étions en pays ennemi je crus que c'étaient des Caraïbes ; je pris donc la fuite aussi vite que je pus, j'allai rejoindre mes compagnons, et nous allâmes à la rencontre de ces hommes chargés, chacun de nous, d'une demi-douzaine de cailloux. Quand nous fûmes près les uns des autres et à portée de la voix, ils nous dirent qu'ils étaient des nôtres, ce qui me fit le plus grand plaisir, considérant le danger où je me trouvais moi et les autres. Voici l'explication de cette aventure. Nous étions les seuls que l'amiral eût laissés aller à terre, mais les pauvres diables qui restaient ayant le plus grand désir de débarquer aussi, cinq soldats convinrent de se jeter à la nage et de venir me rejoindre ; quoique la distance ne parût pas grande, elle était considérable, et le courant était si rapide que de ces cinq il y en eut deux qui se noyèrent ; les trois autres vinrent par la montagne jusqu'où j'étais, et comme ils n'a-
vaient pas de vêtements, en les voyant je crus que c'était une embuscade de Caraïbes ; je leur fis remplir d'eau plus de cent jarres du Pérou ; je leur fis ramasser beaucoup de bois, et nous revînmes à bord vers les quatre heures. Au même moment il s'éleva un vent si frais, que le mercredi, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes sur l'île de Monserrat, à trente-cinq lieues de là. On dit que des Canaries à la Dominique, qui est l'île dont je viens de parler, on compte huit cents lieues de mer; plus avant on trouve beaucoup d'autres îles qui portent le nom des Saints, de la Guadeloupe et des Vierges ; cette dernière semble avoir deux cents lieues de tour ; le sol en est très-pierreux et inhabitable.

Le jeudi 9 du mois d'août, vers midi, nous reconnûmes l'île de San-Juan de Puerto-Rico ; à la chute de la nuit le pilote fit carguer toutes les voiles, de crainte d'échouer sur les bas-fonds dont l'île et le port sont entourés ; le matin'étant venu, le temps fraichit un peu ;
nous entrâmes dans le port le vendredi, jour de la fête de saint Laurent, vers trois heures du soir. En y entrant nous trouvâmes notre capitaine qui avait jeté l'ancre avec une patache qui s'était séparée en même temps que ce bâtiment; des cris de joie se firent entendre des deux côtés; nous remerciâmes le Seigneur de ce que nous nous étions retrouvés, mais il me serait impossible de dire comment cela est arrivé. Les capitaines et les enseignes vinrent aussitôt nous voir; je les régala de confitures et d'autres objets que j'emportais avec moi; le même jour je descendis à terre avec l'amiral, et nous allâmes visiter le général qui nous reçut très-bien, et nous fit toutes sortes de caresses. Le soir, ayant vu que je ne m'étais pas présenté à souper, parce qu'il ne m'avait pas engagé, il me fit appeler. Le lendemain il me donna un logement dans une belle maison, et me pria de ne pas manquer de dîner chez lui; je le remerciai comme de raison. Nous restâmes quatre jours dans ce
port; pendant trois jours, il ne cessa de pleuvoir; le cinquième, qui était un mercredi, vers les dix heures, plus de trente hommes désertèrent et se cachèrent dans ce port; parmi eux étaient trois prêtres sur sept que nous étions; on ne put les découvrir ni morts ni vifs; le général en fut très-affligé et moi aussi, car cela me donnait encore plus de travail. Dans ce port on m'a offert une chapellenie où j'aurais reçu un peso par chaque messe que j'aurais dite, et je n'en aurais pas manqué de toute l'année; mais je n'ai pas accepté dans la crainte qu'on ne dit de moi ce que j'entends dire des autres; et puis ce n'est pas une ville où l'on puisse avoir beaucoup d'avancement, et j'ai voulu voir si, en refusant un bénéfice pour l'amour du Seigneur, il m'accorderait un autre bonheur dans mon voyage, car mon projet est de servir Dieu notre Seigneur et sa bienheureuse Mère. Les gens riches de ce pays-ci ont fait leur fortune par les bêtes à cornes. Il y a des propriétaires qui ont vingt et trente
mille vaches; d'autres ont autant de juments; elles ne valent la pièce que 40 pesos d'une mauvaise monnaie, qui équivalent à cent vingt réaux d'Espagne. Ces animaux n'ont pas plus de valeur, parce que l'on ne sait à quoi les utiliser, si ce n'est, de temps en temps, comme bêtes de somme et pour fournir des poulains. Quant aux bêtes à cornes, on ne tire parti que de leurs euris; un eurir coûte onze ou douze réaux du pays. J'en parle ainsi parce qu'on a voulu m'engager à rester dans cette ville. Le seigneur Valverde et moi nous avons payé une azumbre de vin huit réaux, et encore n'était-il pas très-bon. Nous refîmes nos petites provisions pour la traversée; nous achetâmes d'excellente viande salée, des oranges, des citrons, des patates, des cannes à sucre, une douzaine de langues de bœuf et des côtes salées : nous primes ces précautions parce qu'en arrivant dans ce pays nous savions déjà ce que l'on souffre en mer.
Il paraît que la tempête que nous avions éprouvée, ainsi que je l’ai dit, avait assailli aussi la capitaine qui, se trouvant plus près de terre au moment où l’ouragan commença, souffrit considérablement ; tout l’équipage s’était confessé, s’attendant à chaque instant à mourir ; elle éprouva un si fort coup de vent que le mât de misaine fut brisé et renversé avec la voile et les agrès ; tout tomba à la mer, et une grande partie des cordages étant fixés aux écoutes, faisaient tellement pencher le navire que deux fois on vit la hune du mât sous l’eau ; en même temps certaines parties des œuvres-mortes furent rompues, ainsi que le grand mât ; l’équipage se vit au moment de périr, et ne pouvant plus se servir des voiles, il se laissa aller au gré des ondes, jusqu’à ce que Dieu, par sa miséricorde, lui permit d’arriver au port où il répara ces désastres le mieux qu’il put.

Le général acheta dans le port de San-Juan de Porto-Rico un navire pour transporter
cinquante hommes que le roi avait ordonné de prendre dans cette île, et il acheta vingt-quatre chevaux. Le même jour que nous quittâmes le navire, il fit une voie d'eau; le danger était si éminent que pour sauver les hommes il fallut alléger le navire d'un grand nombre des marchandises qu'il portait. Voyant que cela ne produisait que peu d'effet, il fut convenu que l'on jetterait les chevaux à la mer. Vingt-trois furent ainsi perdus ou moururent pendant la traversée; il n'en arriva qu'un à la Floride. Le même jour le général expédia une grande chaloupe à Saint-Domingue pour faire embarquer quatre cents hommes que l'on avait réunis, d'après les ordres de Sa Majesté, pour se rendre en toute hâte au port où nous étions.

Avant que la flotte partit d'Espagne, on avait envoyé, d'après l'ordre de Sa Majesté, trois caravelles en avisos, chacune à des époques différentes, pour transmettre à Saint-Domingue et à la Havane les ordres de Sa
Majesté sur la conduite que l'on devait tenir à notre arrivée. La seconde caravelle portait beaucoup de dépêches cachetées et de lettres contenant des dispositions à prendre; il y avait à bord un grand nombre d'objets précieux. Lorsqu'elle fut arrivée à la hauteur de l'île de la Mona (du Singe), qui dépend déjà de Saint-Domingue, un bâtiment français, faisant partie de ceux qui étaient dans notre voisinage, l'attaqua et la força de se rendre; les ennemis montèrent à bord, s'emparèrent de tous les papiers, et lurent les avis et les ordres qui avaient été donnés pour la conquête de la Floride; ils prirent tout ce qui était à leur convenance, et ils dirent à l'équipage de faire bonne route pour Saint-Domingue, afin de transmettre les ordres dont ils étaient porteurs; que quant à eux, ils allaient à la Floride pour avertir leurs compatriotes, et qu'ils espéraient être à Saint-Domingue aussitôt que la caravelle; c'est ainsi qu'ils la quittèrent.
Vendredi, 17 du mois d’août, vers les quatre heures du soir, nous arrivâmes en vue de Saint-Domingue. Notre général, se confiant à la miséricorde de Dieu et à sa bonne fortune, ordonna qu’à l’instant même le vaisseau amiral se dirigeât vers le nord, et qu’il passât par un canal très-dangereux où personne n’avait encore navigué. L’amiral, quoique affligé comme nous tous, ne put faire autrement que d’obéir au général qui nous commandait. Au moment où nous entrions dans le détroit, la mer était si mauvaise et les houles si fortes que nous croyions que nous allions périr ; le danger provenait de ce qu’il fallait lutter contre la houle et la braver. Aussitôt l’amiral m’ordonna d’encourager les soldats par quelques bonnes prières et des discours; ils se consolèrent, et toute la nuit nous fûmes exposés à ce danger.

Le samedi matin, 18 du mois, le jour ayant paru, nous reprimés courage; pendant que nous naviguions et que nous étions au
milieu de la mer, nous vîmes les vagues se briser sur des bas-fonds; tous les pilotes vinrent jeter leurs sondes pour voir si le fond permettait de continuer la manœuvre; dans certains endroits nous trouvâmes quatre brasses et dans d'autres moins. Deux heures avant la nuit nous reconnûmes une île déserte, très-basse, nommée Aguana. Dieu permit que nous nous trouvassions de jour près de ces bas-fonds et de cette île, afin que nous passions les voir et en éviter les dangers, car si nous y étions venus la nuit, nous n’aurions pu manquer de nous perdre; considérant le danger, et songeant qu’aucun des pilotes de la flotte ne connaissait ce pays, nous résolûmes de carger les voiles près de cette île, n’osant pas naviguer de nuit dans la crainte de faire naufrage. Le dimanche matin, 19 du mois, à la pointe du jour, le premier navire qui appareilla fut l’Amiral, à bord duquel j’étais, car le capitaine pilote qui commandait ce vaisseau savait parfaitement ce qu’il avait à
faire. La capitane le rejoignit, on parla au général, "et on lui dit qu'on ne suivait pas une bonne route; il ordonna toutefois d'exécuter ses ordres, recommanda à tous les capitaines et aux pilotes de poursuivre le voyage dont j'ai parlé. Tous obéirent, quoique fort tristes de voir l'affreux danger auquel les exposaient les bas-fonds nombreux que l'on trouvait à chaque moment. Le même jour nous aperçûmes une autre île basse et inhabitée comme la première; elle était entourée de beaucoup de bas-fonds et d'écueils; elle porte le nom de Capuana. Dieu nous permit de la passer de jour et d'échapper à tous les dangers. Le soir du même jour, à l'approche de la nuit, le vaisseau amiral et la capitane s'approchèrent l'un de l'autre. Le général s'entretint longtemps avec l'amiral et son pilote qui lui exposèrent qu'ils n'étaient pas sûrs de pouvoir continuer le voyage par cette route; mais toujours obstiné, le général ordonna au capitaine et au pilote de naviguer en avant de
la capitaine pour éviter les dangers des bas-fonds.

Pendant la nuit suivante tous les navires, dont les équipages étaient fort mécontents de naviguer dans des parages inconnus, profitèrent de l'obscurité pour carguer les voiles et tomber en arrière de la capitaine, afin de se mettre ainsi à l'abri du danger en suivant sa trace.

Lundi, 20 du mois, aussitôt que le jour parut, nous étions tous à l'ancre, car la capitaine, craignant les bas-fonds comme les autres, avait jeté l'ancre à minuit; aussitôt qu'il fit tout à fait jour, nous reconnûmes une autre île basse qui se trouvait à l'avant. A partir de cet endroit la navigation devint plus facile, quant aux bas-fonds, car nous en trouvâmes beaucoup moins, ce qui nous tranquillisa un peu. Le dimanche matin, une chaloupe de la capitaine arriva à notre bord pour voir quelques-uns de mes amis; on apprit que le général avait nommé huit autres
capitaines et leurs enseignes, sergents, etc., outre les quatre qui étaient partis d'Espagne. Chaque compagnie devait être composée de cinquante hommes et d'un certain nombre de cavaliers pour courir le pays. Tout le monde fut extrêmement content d'apprendre cette nouvelle.

Le même jour, vers neuf heures du matin, l'amiral s'approcha de la capitaine pour la saluer, comme c'est l'usage; le général ordonna à notre capitaine de distribuer des armes à tous les soldats pour les préparer et les tenir en état. Réfléchissant à la détermination du général, au sujet de la navigation que j'ai racontée, je vis en moi-même que le général comprenait parfaitement ce qu'il faisait, mais qu'il ne voulait communiquer ses idées à personne. Votre seigneurie doit se souvenir que lorsque j'étais en Espagne et que l'on préparait la flotte, j'allai voir le général au port Sainte-Marie, et j'ai dit qu'il m'avait montré une lettre de monseigneur le
roi Don Philippe, signé de son nom, dans laquelle S. M. lui disait que le 20 mai de la même année, il était parti de France sept navires, portant sept cents hommes et deux cents femmes; nous apprîmes à San-Juan-de-Puerto-Rico qu’ils avaient pris la caravelle expédiée en aviso, comme je l’ai raconté: cette nouvelle, jointe à la réflexion que notre flotte était abîmée par la tempête, et que sur dix vaisseaux que nous étions en partant de Cadix, il n’en restait plus que quatre, plus un qu’il avait acheté dans ce port pour transporter les chevaux et les troupes, et tous très-mal armés, tout cela, dis-je, lui avait fait comprendre, en homme de guerre, que les Français devaient l’attendre près des ports qui se trouvent plus haut, c’est-à-dire à Monte-Christi, à la Havane et au cap de las Cañas, qui sont sur la même côte et précisément sur le chemin de la Floride; d’autant plus que les ordres dont les Français s’étaient emparés, portaient que nous devions nous réunir à la Havane. Ne voulant donc pas les rencontrer,
attendu nos faibles moyens de défense, puisque nous avions perdu nos navires, il se décida à prendre la route du nord qui est presque à peu près celle de l'Espagne, à suivre une navigation nouvelle et passer par le canal de Bahama, comme il le fit, prévoyant qu'il laisserait l'ennemi au vent s'il l'attendait. Quand je communiquai cette réflexion à l'amiral et au pilote, ils me dirent que c'était une grande vérité et que c'était certainement la le motif qui avait fait abandonner la route ordinaire que l'on devait suivre, c'est-à-dire par la Havane; je l'avais compris, ainsi que je l'ai dit, en pensant à la lettre que le général m'avait fait voir au port. Continuant donc toujours cette navigation, si dangereuse à cause des bas-fonds, le Seigneur permit que nous arrivassions à bon port, le dimanche 26 août. Nous reconnûmes deux îles, en face l'une de l'autre, que l'on nomme les îles de Bahama. Les bas-fonds qui sont entre elles sont si considérables que même en pleine
mer la houle se faisait sentir. Le général or-
donna de sonder pour reconnaître le fond.
Le navire acheté au port de Puerto-Rico ayant
échoué ce jour-là sur deux brasses et demic
d'eau, on pensa qu'il y resterait. Mais il ne
tarda pas à échapper aux bas-fonds et à ve-
nir de notre côté. Notre capitaine, un des
meilleurs bâtiments qui soient en mer aujour-
d'hui, se trouva, pendant la journée, dans la
même position que durant la première nuit,
quand la quille heurta trois fois violemment
contre le fond ; les marins se crurent déjà
noyés, pensant que le bâtiment s'ouvrait dans
la cale ; mais comme notre entreprise s'exé-
cutait pour Jésus-Christ et pour sa bienheu-
reuse Mère, deux coups de mer qui le frap-
pèrent en poupe le remirent à flot. Bientôt
après il se retrouva à six brasses, puis à dix,
puis à douze ; c'est ainsi que nous entrâmes à
minuit dans le canal de Bahama. Quoique
dans la journée nous eussions souffert des cal-
mes et d'une forte houle, Dieu permit qu'à
peine dans le canal le temps nous devint favorable pendant neuf jours, à partir du lundi où nous eûmes du calme. Le général, voyant que nous n’avancions pas, nous envoya une chaloupe à la capitane avec une demi-douzaine de jarres de vin et d’autres présents. Les capitaines Patiño et Diego d’Amaya, qui est le pilote en chef, voyant partir la chaloupe, demandèrent au général la permission de venir se divertir avec moi; il la leur accorda, et nous passâmes ensemble, le plus agréablement possible, le reste de la journée.

Le samedi 25, à trois heures, et avant ce que je viens de raconter, le général vint visiter le navire et chercher l’artillerie pour le débarquement à la Floride. Cette artillerie était composée de deux pièces de rempart, de deux espèces de coulevrines d’un très-petit calibre, de la poudre, des balles; et il emmena deux soldats chargés du soin des pièces (bombarderos). Après avoir armé son vaisseau, il s’arrêta et nous fit une allocution
dans laquelle il nous instruisit de ce que nous avions à faire en arrivant au port où étaient les Français. Je ne m’étendrai pas plus long-temps sur ce sujet, sur lequel il y avait beaucoup à dire pour et contre ; mais la résolution du général prévalut, car il y avait deux mille Français dans le port où nous devions entrer en forcant la passe. Je lui fis des objections à ce sujet, et je le sommai de consulter sa conscience, et de réfléchir qu’il était chargé de mille âmes dont il devait rendre un bon compte ; on fit ensuite un beau discours que je ne répéterai pas, parce que cela allongerait trop mon récit ; je le rapportrai à notre retour, s’il plaît au Seigneur et à sa bienheureuse Mère. Le même jour, après avoir fini son discours, le général m’appela et me dit ces propres paroles : « On m’a dit que vous aviez ici un de vos parents; dites-lui, monsieur, que si je l’avais su lorsque j’ai nommé les capitaines, je lui aurais donné un grade; mais je n’en ai été informé que lorsque
Diego de Amaya m’en a instruit; il reste à
donner la hallebarde de sergent de la com-
pagnie du capitaine Mexia, qui est un gen-
tilhomme distingué : dites-lui de l’accepter
jusqu’à ce qu’il se présente un meilleur em-
ploi. » Je lui demandai ses mains à baiser,
et je fis appeler Valverde pour qu’il vit le géné-
ral et le remerciât. Le général fut trés-
satisfait de mon parent ; de sorte que Valverde
fut fait sergent et officier du roi, et lorsqu’il
aura à remplir sa charge, le service sera cer-
tainement bien fait ; dans ce cas il ne man-
quera pas de passer capitaine, et moi j’es-
père que je ne manquerai pas de le voir, si
Dieu me prête vie.

Lundi 27 août, pendant que nous navi-
guions et que nous étions encore presque à l’en-
trée du canal de Bahama, le Seigneur nous fit
voir un miracle dans le ciel. Vers neuf heures
du soir il apparut une comète qui se montra
presque directement au-dessus de nous vers
l’orient ; elle jeta tant de lumière qu’on aurait
pu la prendre pour le soleil ; elle se dirigea vers le couchant, c'est-à-dire du côté de la Floride ; sa clarté dura le temps de réciter deux Credo. D'après ce que dirent les marins, c'était un bon présage.

Mardi, 28 du mois, à la pointe du jour, le calme était si plat que nous n'en avions pas encore eu de pareil depuis que nous étions en mer. Notre bâtiment se trouvait à une lieue et demie de la capitane et des autres navires ; nous étions très-fatigués, et moi particulièrement, à force de prier Dieu et de lui demander, ainsi qu'à sa Mère, que le temps vint mettre un terme à nos maux. Vers deux heures après midi Dieu exerça sa miséricorde, et nous envoya un si bon vent que nous vinmes à pleine voile rejoindre la capitane. Il se passa ici un fait que je regardai comme miraculeux : tandis que nous étions au milieu du calme et même après que nous eûmes rejoint les autres bâtiments, aucun des pilotes ne savait où nous étions ; les uns prétendaient que nous nous trouvions à
plus de cent lieues de la Floride. Cependant, grâce à Dieu et aux prières de sa bienheureuse Mère, nous eûmes le bonheur de reconnaître la terre. On manœuvra de ce côté, on jeta l'ancre près d'une pointe de terre, et nous nous trouvâmes dans la Floride même, et non loin de l'ennemi ; ce qui fut pour nous tous un très-grand sujet de joie. Le soir même notre général donna l'ordre aux pilotes de se réunir à bord de la capitane pour se consulter sur ce qu'il y aurait à faire. Le lendemain 29, à la pointe du jour, la capitane et tous les autres navires levèrent l'ancre et suivirent la côte en cherchant l'ennemi ou un port favorable pour le débarquement.

Lundi 30, nous fûmes assaillis par un mauvais temps qui nous força de jeter l'ancre. Les vents contraires continuèrent pendant quatre jours sans que nous pussions avancer, ou bien si le calme arrivait, il était si plat qu'il devenait impossible de changer de place ; durant tout ce temps-là nous restâmes à l'ancre, à environ
une lieue et demie du rivage. La capitane était à une lieue de nous, et nous ne pouvions pas la rejoindre à cause d’un courant très-fort. Le général, voyant que ni les pilotes ni les deux Français que nous avions faits prisonniers, et qui faisaient partie de ceux qui s’étaient établis dans cet endroit, ne pouvaient donner de renseignements sur le port, attendu que la côte ne présente que très-peu de signes de reconnaissance, parce qu’elle est très-basse, le général, dis-je, résolut de débarquer cinquante arquebusiers avec quelques capitaines; ils firent beaucoup de feux pour que les Indiens s’en aperçussent et pour qu’ils vinsent voir ce que c’était; mais ces gens sont si grossiers qu’ils n’y firent point attention, et personne ne vint. Alors les nôtres résolurent de pénétrer dans l’intérieur. Après avoir fait quatre lieues, ils arrivèrent dans un village d’Indiens qui les reçurent bien, leur fournirent des vivres en abondance, les embrassèrent et leur demandèrent quelques-uns des
objets qu’ils avaient. Les soldats eurent la générosité de leur faire de nombreux présents. Les naturels leur donnèrent deux morceaux d’or, de bas aloi à la vérité, mais cela suffisait pour prouver qu’il y en avait et que ces gens-là en donnaient en échange. Les Français que nous emmenions nous dirent qu’ils avaient communiqué longtemps avec eux. Les Indiens voulaient que les soldats passassent la nuit chez eux, afin de leur faire fête, mais ceux-ci n’acceptèrent pas leurs offres, voulant rapporter ces bonnes nouvelles à notre général.

Dès que celui-ci les eut apprises, il résolut de débarquer le samedi matin, 1er de septembre, et de se rendre chez ces Indiens; il emporta beaucoup de toiles, de couteaux, de miroirs, et d’autres bagatelles de ce genre, pour se concilier leur bonne volonté, et en obtenir un éclaircissement sur le point où se trouvaient les Français. L’un des Français dont j’ai parlé entendait leur langue : ils nous dirent que nous les avions laissés à environ cinq
lieues de là, c'est-à-dire précisément au même lieu où Dieu nous avait conduits quand nous étions arrivés en vue de la terre, mais nous ne les trouvâmes pas, n'ayant pas fait débarquer de monde ; sans quoi nous les aurions trouvés et pris au dépouvu.

Mardi, 4 septembre, la flotte quitta l'endroit dont je viens de parler, et nous primes la direction du nord, toujours en suivant la côte.

Mercredi soir, deux heures avant le coucher du soleil, nous vîmes quatre navires français qui étaient à l'embouchure d'une rivière. Quand nous fûmes à deux lieues les uns des autres, la capitane rejoignit le reste de la flotte, qui était composée de quatre navires outre la capitanc. Le général se concerta avec les capitaines et les pilotes, et ordonna au vaisseau amiral et à une chaloupe d'attaquer l'amiral français, tandis que la capitane et une autre chaloupe attaqueraient la capitane française : ces deux bâtiments étaient
de gros navires, très-forts. Tous les bâtiments de notre flotte se rangèrent en bon ordre; les troupes étaient animées du meilleur esprit et pleines de confiance dans les grands talents du général; tous suivirent leur capitaine; mais comme notre général est un officier très-habile et très-rusé, il ne fit point feu et ne chercha à faire aucun mal à l'ennemi. Il alla droit à la capitaine française, et jeta l'ancre à huit pas environ de ce bâtiment; les autres navires se mirent sous le vent, très-près de l'ennemi. Pendant ces manœuvres, qui durèrent encore deux heures après le coucher du soleil, on ne disait pas un seul mot d'un côté ni de l'autre. Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais vu un pareil silence. Notre général prit le parti de parler à la capitaine française, qui était le bâtiment le plus proche du sien, on lui répondit: «France! — Et que faites-vous sur les terres du roi Don Philippe? Partez, car je ne vois pas ce que vous faites ici, ni ce que vous
voulez y faire ». Ils lui demandèrent comment se nommait le général de la flotte. On leur dit Pero Melendez de Aviles. Notre général voulut savoir le nom du leur, ils dirent qu'il s'appelait monseigneur Gasto. Pendant ces pourparlers, la capitane française expédia une chaloupe à son amiral. La personne chargée de cette commission s'en acquitta si secrètement, que nous ne pûmes pas entendre ce qu'elle dit, mais nous entendîmes la réponse de l'amiral français ainsi conçue : « Je suis l'amiral; plutôt mourir! » ce qui nous fit penser que leur général leur faisait dire de se rendre, attendu qu'ils étaient peu de monde. A peine les Français avaient-ils fait cette réponse, qu'ils coupent leurs amarres, se dirigent vers la pleine mer, déploient les voiles de misaine et passent au milieu de nous tous. Notre amiral s'en étant aperçu, suit l'amiral français et le somme d'amener au nom du roi Philippe; la réponse qu'il reçut fut très-impolie. Aussitôt notre amiral donna l'ordre de
tirer une petite coulevrine; le boulet toucha au centre du bâtiment, et je crus qu'il allait sombrer; nous lui donnâmes la chasse, et quelque temps après nous le sommâmes de nouveau d'amener : « Plutôt mourir que de me rendre ! » répondit le commandant. On lui tira un second coup qui emporta cinq ou six hommes ; mais comme ces diables enragés sont très-habiles sur mer, ils manœuvrèrent si bien que nous n'en prîmes aucun; et malgré toutes les décharges que notre capitaine et nous fimes contre eux, il nous fut impossible de couler un de leurs bâtiments à fond; nous ne pûmes nous emparer que d'une de leurs grandes chaloupes, qui nous a été fort utile par la suite. Pendant toute la nuit la capitaine et l'amiral donnèrent la chasse à l'amiral et à la capitane française.

Mercredi matin, 5 du mois, au lever du soleil, il s'éleva une si grande tourmente que nous pensâmes faire naufrage; comme nos bâtiments étaient petits, nous n'osâmes pas
rester en pleine mer et nous regagnâmes le rivage. Quand nous en fûmes à une lieue et demie de distance, trois de nos navires jetèrent l'ancre. Nous étions sur deux amarrés; le vent était si fort qu'il y en eut une de brisée; nous priâmes le Seigneur de faire en sorte que l'autre ne fût pas rompue, autrement nous n'aurions pu empêcher les bâtiments de faire côte et de se perdre. Comme la capitane était un gros bâtiment et qu'elle était occupée à donner la chasse aux ennemis, elle ne put pas venir nous porter secours; nous avions donc sujet de craindre l'ennemi. Le même soir, vers le coucher du soleil, nous aperçûmes une voile en pleine mer, et nous crûmes que c'était notre capitane, ce qui fut pour nous un grand sujet de joie; mais aussitôt qu'elle fut près de nous, nous reconnûmes que c'était l'amiral français que nous avions maltraité la nuit d'avant; nous crûmes qu'il allait nous attaquer, mais il ne l'osa pas et il alla jeter l'ancre à une lieue de nous du côté de la terre.
Cette nuit là les pilotes des deux autres navires étaient à notre bord; ils étaient venus se consulter avec notre amiral pour savoir ce qu’il fallait faire. Le lendemain matin, persuadés que la tempête avait fait faire naufrage à notre capitaine, ou que du moins elle avait été classée à cent lieues en mer, nous convînmes qu’ aussitôt qu’il ferait jour on lèverait l’ancre et que l’on se retirerait en bon ordre près d’une rivière qui était au-dessous des Français, que nous y débarquerions, et que nous y construirions un fort pour nous défendre jusqu’à ce qu’il nous arrivât des secours.

Jeudi, 6 du mois, aussitôt que le jour eut paru, nous nous dirigeâmes sur le vaisseau qui était à l’ancre; nous passâmes tout auprès, et certainement nous aurions pu le prendre; nous vimes paraître en pleine mer un navire, nous crûmes que c’était le nôtre. Au moment où nous reconnaissions l’amiral français, nous nous aperçûmes que le bâtiment qui était en pleine mer était la capitaine.
française à laquelle la nôtre avait donné la chasse. Nous voyant entre ces deux navires, nous convinmes de courir sur la capitane, plutôt par ruse, et pour empêcher qu’ils ne nous attaquassent, et pour ne pas leur laisser le temps d’attendre. Cette manœuvre hardie ayant été faite, nous allâmes à la recherche de la rivière et du port dont j’ai parlé; nous eûmes le bonheur d’y trouver notre capitane et un autre vaisseau qui s’était entendu pour faire la même manœuvre que nous. Deux compagnies débarquèrent, savoir : celle du capitaine Andres Soyez Patiño, celle du capitaine Juan de San Vicente, qui est un gentilhomme très - distingué ; ils furent bien reçus par les Indiens, qui leur donnèrent une grande maison appartenant à un cacique et près du rivage du fleuve. Aussitôt le capitaine Patiño et le capitaine San Vicente, tous deux gens de talents et d’activité, ordonnèrent de faire un retranchement et un fossé tout autour de cette maison, avec un talus en terre et en
fascines; ce sont là les seuls moyens de défense que présente ce pays, car on ne trouve pas une pierre dans toute son étendue. Jusqu'aujourd'hui nous y avons débarqué vingt-quatre pièces de bronze, dont la moindre pèse vingt-cinq quintaux. Notre fort est éloigné d'environ de quinze lieues de celui des ennemis ; les efforts de ces deux braves capitaines, joints à leurs talents et aux efforts de leurs soldats qui n'avaient pas d'outils pour travailler la terre, sont parvenus à élever cette forteresse pour se défendre, et lorsque le général débarqua il fut tout surpris de ce que l'on avait fait.

Samedi, 8 du mois, jour de la Nativité de Notre-Dame, le général débarqua avec de nombreuses bannières déployées, au son des trompettes et des autres instruments de guerre, et des salves d'artillerie. Comme j'étais à terre depuis la veille, je pris une croix et j'allai au-devant en chantant l'hymne *Te Deum laudamus*. Le général marcha droit
vers la croix, suivi de tous ceux qui l’accompagnaient; ils s’agenouillèrent, baisèrent la croix; un grand nombre d’Indiens regardaient ces cérémonies et imitaient tout ce qu’ils voyaient faire. Le même jour le général prit possession du pays au nom de Sa Majesté. Tous les capitaines lui prêtèrent serment comme à leur général et comme adelantado de tout le pays. Quand cette formalité fut terminée, il offrit aux capitaines de faire pour eux tout ce qui serait en son pouvoir particulièrement pour le capitaine Patiño qui, pendant tout ce voyage, avait bien servi la cause de Dieu et de son roi, et je pense qu’il sera bien récompensé, car c’est à son talent et à son admirable activité qu’on est redevable d’un fort où nous nous défendrons jusqu’à l’arrivée des secours que nous attendons de Saint-Domingue et de la Havane, et sur lesquels nous comptons à chaque moment. Jusqu’à présent nous sommes dans ce fort au nombre de six cents combattants. Les Français
sont en nombre égal et peut-être même plus considérable. J’ai dit au général que mon avis était que de tout l’hiver il ne devait pas attaquer l’ennemi, mais faire reposer ses troupes et attendre le secours sur lequel nous comptons tous les jours; qu’alors il pourra les vaincre. Il est si ferme dans son opinion que je ne sais pas s’il adoptera la mienne.

Dieu et sa sainte Mère ont fait en notre fa­veur un autre grand miracle. Le lendemain du débarquement du général dans le fort, il nous dit qu’il était très-contrarié que sa ga­léace et un autre bâtiment fussent à l’ancre et isolés, à une lieue en mer, parce qu’ils ne pou­vaient pas entrer dans le port à cause des bas­fonds; qu’ils craignaient que les Français ne vinssent les prendre ou ne les maltraitassent. Aussitôt que cette idée lui fut venue il partit avec cinquante hommes pour se rendre à bord de son galion. Il donna l’ordre à trois cha­loupes, qui étaient mouillées dans la rivière, d’aller chercher des vivres et les troupes
qui étaient à bord de la galéace. Le lendemain une chaloupe s'y étant rendue, on embarqua le plus de vivres que l'on put et plus de cent hommes qui la montaient, et la chaloupe revint au bord ; mais une demi-lieue avant d'arriver à la barre ils furent pris par un calme si plat qu'ils ne purent pas s'avancer ; ils jetèrent l'ancre et passèrent la nuit dans cet endroit. Le lendemain, comme il allait faire jour, on leva l'ancre, d'après les ordres du pilote de notre chaloupe, car la marée montante se faisait sentir. Comme le jour paraissait, ils virent derrière eux, à la poupe de notre bâtiment, deux navires français qui, pendant la nuit, avaient été à leur recherche. L'ennemi arrivait dans l'intention de nous attaquer ; il mettait la plus grande hâte dans ses manœuvres, car nous n'avions pas d'armes et notre embarcation ne portait que des vivres. Quand le jour eut paru et que les nôtres eurent reconnu les Français, ils adressèrent la prière à Notre-Dame de Bon-Seeours d'U-
trera, et la supplièrent de leur accorder un peu de vent, car les Français étaient déjà tout près d'eux. On eût dit aussitôt que Notre-Dame descendait elle-même sur le bâtiment, car le vent fraîchit en soufflant vers la passe; de sorte que la chaloupe put entrer. Les Français la suivirent; mais comme la barre a peu de fond et que leurs vaisseaux étaient gros, ils ne purent passer; de manière que nos gens et les vivres entrèrent à bon port. Quand il fit plus clair encore, on reconnut, outre ces deux vaisseaux ennemis, quatre autres beaucoup plus éloignés; c'étaient les mêmes que nous avions vus dans le port le soir de notre arrivée. Ils étaient bien garnis de troupes et d'artillerie, et se dirigeaient sur notre galion et sur l'autre navire qui était seul en mer. Dans cette circonstance Dieu nous accorda deux faveurs: la première fut que le soir même, après que l'on eut chargé les vivres et les troupes dont j'ai parlé, à minuit, le galion et l'autre bâtiment mirent à
la voile sans être aperçus par l'ennemi, partirent, l'un pour l'Espagne, et l'autre pour la Havane, afin de chercher la flotte qui y était; et de cette manière il n'y en eut aucun de pris; la seconde faveur, par laquelle Dieu nous rendit un plus grand service encore, ce fut que le lendemain, après ce que je viens de raconter, il s'éleva un ouragan et une si grande tempête que certainement la plupart des bâtiments français durent se perdre en mer, car ils en furent assaillis sur la côte la plus dangereuse que j'aie jamais vue et fort près de terre; et si les nôtres, c'est-à-dire le galion et sa conserve, ne furent point naufrage, c'est qu'ils étaient déjà à plus de douze lieues au large, ce qui leur donna la facilité de courir des bordées et de manœuvrer le mieux qu'ils purent en attendant que Dieu les aidât.

Notre bon général était très-hardi dans les expéditions militaires et fort ennemi des Français, surtout de ceux-ci, comme on peut le
voir par ce que j'ai dit ; il convoqua ses capi­
taines et convint avec eux d'aller attaquer les Français à la tête de cinq cents hommes,
puis, malgré l'opinion contraire de la plupart des capitaines, malgré la mienne et celle d'un autre prêtre, qui étions nommés pour faire partie des conseils, il dit qu'il ferait ce qu'il avait résolu.

Lundi, 17 septembre, il partit donc avec cinq cents hommes bien pourvus d'armes à feu et de piques ; chaque soldat était chargé d'un sac de pain d'une douzaine de livres et d'un baril de vin qui devait servir pour la route ; on emmena deux caciques qui étaient ennemis acharnés des Français, pour servir de guides. D'après les signes des Indiens et ce qu'ils essayaient de nous faire comprendre, nous apprimes que nous étions à cinq lieues de l'ennemi ; mais une fois en route on vit qu'il y en avait quinze, par le plus mauvais chemin que le soleil éclaire.

Dans une lettre que nous recevons aujourd-
d'hui, 19 du mois, le général nous dit que les cours d'eau les moins profonds qu'il ait franchis pendant la route s'élevaient jusqu'aux genoux; qu'il a traversé des forêts très-épaisses, et que demain jeudi, 20 du mois, au lever du soleil, il espérait attaquer le fort des ennemis; son courage, son grand zèle me font espérer qu'il réussira; mais il aurait dû être un peu moins ardent à exécuter ses projets: cela aurait été plus avantageux au service de Sa Majesté, ce qu'on doit considérer par-dessus tout. Depuis le départ des nôtres nous avons souffert les plus mauvais temps et nous avons été exposés aux plus horribles tempêtes que j'aie vues. Que la Majesté Divine daigne être avec nous et nous protéger! car elle sait que nous en avons besoin. Hier au soir mercredi, 19 du mois, nous avons expédié de ce fort vingt hommes chargés de vivres, de pain, de vin et de fromage; mais la pluie a tombé avec tant d'abondance que je ne sais comment ils auront pu rejoindre notre général et son ar-
mée ; j'espère que Dieu fera ce qu'il faut pour que nous puissions propager sa sainte religion catholique et détruire les hérétiques.

Aujourd'hui samedi matin, 22 du mois, comme je venais de terminer la messe de Notre-Dame, l'amiral, à notre prière, a envoyé à la pêche quelques marins, afin que nous autres prêtres nous puissions manger du poisson, car c'était un jour maigre. Au moment où ils arrivaient à l'endroit de la pêche où ils voulaient jeter leurs filets, ils aperçurent un homme. Ils débarquèrent et s'avancèrent vers lui ; cet homme déploya un drapeau, ce qui est un signe de paix ; quand ils l'eurent rejoint ils s'emparèrent de sa personne ; c'était un Français et un de nos ennemis ; ils l'amenèrent prisonnier à notre amiral. Cet homme était tout troublé, croyant que nous allions le pendre ; il versait des larmes et paraissait très-affligé ; je lui demandai s'il était chrétien ; il me répondit que oui et récita des prières. Voyant cela, je le consolai et lui dis de ne
rien craindre; de ne point s'affliger, mais de répondre avec franchise à toutes les questions qu'on lui ferait; il le promit. Je lui demandai d'où il venait et ce qu'il cherchait; il répondit qu'il faisait partie des Français qui étaient dans le fort, que son général avait ordonné, il y a aujourd'hui huit jours, à lui et à quinze autres, de monter sur une frégate, pour aller nous reconnaître et observer ce que nous faisions; qu'en conséquence ils avaient suivi la côte et étaient entrés dans ce port. Dieu Notre-Seigneur envoya tout à coup une si grande tempête que ne pouvant y échapper ni se réfugier dans le port, ils avaient essayé de tenir la mer, mais que l'ouragan les avait jetés à l'embouchure d'une autre rivière qui est à quatre lieues plus au sud, où la frégate avait fait naufrage; cinq hommes avaient péri; le lendemain les Indiens les avaient attaqués et en avaient tué trois à coups de massue, mais lui et un autre s'étaient enflus dans les bois, où ils s'étaient mis en sûreté. Le len-
demain, ils étaient convenus de suivre le rivage et étaient entrés dans la mer en tenant seulement la tête en dehors de l'eau; de cette manière ils étaient parvenus, hier vendredi, jour de saint Mathieu, à l'entrée de la rivière. Son camarade avait pris le parti de se mettre à la nage et de passer de l'autre côté pour regagner le port, ce qu'il regardait comme une entreprise très-facile. Cependant, comme la rivière est très-large et très-rapide, je pense qu'il se sera noyé. Il dit aussi qu'il n'avait pas vu ses autres camarades et qu'il ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. Nous expédiâmes aussitôt dix soldats et marins pour battre le pays, chercher ses compagnons et amener la frégate qui nous sera peu utile. Il dit qu'il peut y avoir en tout sept cents hommes dans le fort, dont un tiers sont luthériens; qu'ils ont deux prêtres qui leur prêchent la secte luthérienne; qu'il y a dans leur camp huit ou dix Espagnols, dont trois avaient été trouvés tout nus chez les In-
diens, et avaient le corps peint comme celui des naturels; ils appartenaient à un vaisseau qui avait fait naufrage sur cette côte; et comme il y avait fort longtemps qu'aucun vaisseau n'avait abordé dans ce pays, ils étaient restés chez les Indiens, quelques-uns desquels sont venus trouver les Français. Il prétend que ces derniers ont un certain nombre de vaches, de moutons et de porcs pour propager; que leur flotte est arrivée moins de vingt jours avant nous; que de toute l'artillerie et provisions qu'elle avait apportées, elle n'avait débarqué que deux cents quintaux de biscuit, deux cents fanègues de blé, de la viande et d'autres objets; ce qui nous fit beaucoup de plaisir; car si Dieu Notre-Seigneur accorde un heureux résultat à notre général, tout cela tournera à notre profit. Ce qu'il nous fut surtout agréable d'apprendre, ce fut que les Français avaient embarqué, dit-on, plus de deux cents hommes à bord de quatre bâtiments, pour aller à notre recherche, et que jamais on ne les a revus:
ils doivent sans doute s'être perdus, car depuis leur départ il s'est élevé les deux tempêtes les plus fortes que j'ait jamais vues. Le même jour, samedi, à midi, ayant reçu ce rapport du Français, et considérant que la frégate était échouée, l'amiral ordonna à dix soldats et marins de se pourvoir de tout ce qui était nécessaire, de se rendre où était la frégate, de la remettre à flot et de l'amener. On suivit ses ordres. Quand ces dix hommes furent arrivés à l'endroit où était la frégate, il se présenta une multitude d'Indiens; craignant qu'ils ne leur tirassent des flèches, ils jugèrent convenable de revenir. Ils virent dans l'endroit où ils avaient débarqué quinze cadavres de Français que les Indiens avaient tués et qui appartenaient à la frégate.

Lundi, 23 du mois, l'amiral mécontent de ce que les dix hommes étaient revenus sans la frégate, fit armer une chaloupe, et remonta avec une douzaine d'hommes environ pour reconnaître le pays et voir s'il
rencontrerait des villages indiens. Il décou­vrit par hasard une embouchure près de l'en­droit de la rivière où la frégate était échouée, ils continuèrent de s'avancer jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvée. Aussitôt que les Indiens eurent reconnu que c'étaient des Espagnols, ils les reçurent très-bien, et les aidèrent à mettre la frégate à flot.

Le mardi, à neuf heures du matin environ, ils entrèrent dans le port avec ce bâtiment; aussitôt que je les eus reconnus, j'ordonnai de sonner les cloches et de faire des réjouissances dans le camp. Cette frégate est un bâtiment qui nous sera très-utile, elle est de la grandeur d'une galiote de quinze annicos (sic), et peut servir à toutes sortes d'usages.

Le même jour, lundi, une heure après que l'amiral fut arrivé avec la frégate qu'il avait prise, nous vîmes venir un homme qui jetait de grands cris. C'est moi qui le premier cou­rus à lui pour avoir des nouvelles; il m'em­brassa avec transport, en disant: « Vic-
toire ! victoire ! le fort des Français est à nous ! » Je lui promis le présent que mérite celui qui apporte une bonne nouvelle, et je lui donnai le meilleur que je pus. J'ai conté plus haut comment notre brave général s'était déterminé, malgré l'opinion d'un grand nombre, à attaquer les Français par terre avec cinq cents hommes, et comme l'entreprise que nous mettons à exécution est pour le service de Jésus-Christ et de sa bienheureuse Mère, l'Esprit-Saint éclaira la raison de notre chef, afin que tout tournât à notre profit et que nous obtinssions une si grande victoire. Notre général a toujours été très-habile et très-actif à la guerre, il a toujours rendu bon compte de toutes les entreprises dont S. M. l'a chargé ; il en sera de même de celle-ci qui est si importante pour la couronne d'Espagne. Il s'est conduit avec une habileté et une activité qu'aucun prince du monde n'a jamais déployées ; il a payé de sa personne et a été soutenu par ses capitaines et
ses soldats qu’il a encouragés par sa valeur et par ses paroles, plutôt que par des distributions de vivres ou autres douceurs; de sorte que chaque soldat a combattu comme un Romain. Mais afin que l’on puisse mieux apprécier sa victoire, je vais raconter quelques faits qui ont eu lieu pendant cette expédition, et l’on verra que l’on est redevable à Dieu et sa Mère de la victoire que l’on a remportée contre les adversaires de la sainte religion catholique, plutôt qu’à la force des hommes.

J’ai dit plus haut que notre brave général était parti le 16 du mois de septembre, à la tête de cinq cents arquebusiers ou piquiers, sous la conduite de deux caciques indiens qui leur montraient la route du fort des ennemis; ils employèrent trois jours pour s’y rendre. Le lecteur sait que depuis le jour où le général et les soldats partirent de notre port, ils eurent de l’eau jusqu’à la poitrine et passèrent trois rivières à la nage; voici comme ils s’y prenaient: ceux qui savaient nager
traversaient les premiers; ils attachaient les piques et faisaient passer les autres; c'est ainsi qu'ils firent toute la route jusqu'au mercredi soir, 18, époque à laquelle ils arrivèrent à un quart de lieue du fort des ennemis ; ils restèrent toute la nuit enfoncés dans un marais jusqu'à la ceinture. Lorsque le jour arriva, les capitaines Andres Lopez Patiño et Martin Ochoa, avaient déjà été à la découverte du fort; mais quand il fut question d'attaquer, la plupart des soldats troublés par les pluies abondantes qu'ils avaient reçues sur le corps et par le passage des fleuves qu'ils avaient traversés, ne voyaient pas ce qu'ils faisaient.

Le jeudi matin, notre bon général, accompagné de son gendre Pedro de Valdes et du capitaine Patiño, alla observer le fort; il y mit tant d'ardeur qu'il semblait n'avoir souffert aucun des maux qu'il avait endurés; en le voyant marcher ainsi, tous les autres prirent courage et firent de même sans exception.
On saura que les ennemis ne les aperçurent qu’au moment où ils furent attaqués; comme c’était de grand matin, et qu’il pleuvait par torrents, la plupart étaient au lit; les uns se levèrent en chemise, d’autres tout nus, et demandèrent quartier; malgré cela on en tua cent quarante-deux. Les autres, qui étaient au nombre d’environ trois cents, escaladèrent les murailles; quelques-uns gagnèrent la forêt; d’autres se réfugièrent sur des navires qui étaient mouillés dans la rivière, chargés de richesses; de sorte qu’en une heure de temps le fort était en notre pouvoir sans que nous eussions perdu un seul homme, et sans même avoir eu un seul blessé. Il y avait six navires en rivière; on prit un brigantin, et une galiote qui n’était pas encore achevée, ainsi qu’un autre navire qui avait déchargé de riches marchandises, étaient échoués. Ces deux bâtiments étaient placés à l’entrée de la barre pour nous en défendre le passage, pensant que nous arriverions par mer; un autre,
chargé de vins et de marchandises, était près du port; il ne voulut pas se rendre et mit à la voile; on lui tira une des pièces du fort et il fut coulé à fond, mais dans un endroit où ni le bâtiment ni la cargaison ne seront perdus. La prise de ce fort procura un grand nombre d'objets de valeur, savoir : cent vingt cuirasses excellentes, trois cents piques, beaucoup d'arquebuses, de casques, d'habillements très-bons et très-bien faits, une quantité de toile, de draps fins, deux cents tonneaux de farine, beaucoup de biscuits, de graisse de mouton; des porcs, mais en petit nombre; trois chevaux, quatre ânes et deux ânesses; deux cents fanègues de blé, un four, un moulin à farine, et beaucoup d'autres objets dont je ne parle point ici dans la crainte d'être trop long, et dont je donnerai le détail plus tard s'il plait à Dieu. Mais le plus grand avantage de cette victoire c'est certainement le triomphe que Notre-Seigneur nous a accordé et qui fera que son Saint-Évangile sera introduit
dans cette contrée, chose si nécessaire pour empêcher tant d’âmes d’être perdues.

On trouva une grande quantité de livres luthériens, beaucoup de jeux de cartes représentant la figure de l’hostie avec un calice sur le dos, beaucoup de saints qui portaient des croix ; sur d’autres cartes il y avait des figures qui tournaient en dérision les choses saintes. Un grand cosmographe luthérien et magicien, qui était avec les Français, fut trouvé au nombre des morts ; il était porteur de beaucoup d’objets très-condamnables, et avait été moine autrefois.

Aujourd’hui lundi 24, à l’heure de vêpres, notre bon général arriva avec cinquante fantassins, très-fatigué ainsi que tous ceux qui l’accompagnaient. Aussitôt que j’appris qu’il venait, je eourus ehez moi, je pris une soutane neuve, la meilleure que je possédasse, et un surplis, et sortant un erueifix à la main, j’al-lai le reeevoir à une certaine distance, avant qu’il n’arrivât au port ; et lui, en gentilhomme
et en bon chrétien, avant d'y entrer, se mit à genoux ainsi que tous ceux qui le suivaient, et rendit mille grâces au Seigneur pour les grandes faveurs qu'il en avait reçues. Mes compagnons et moi, nous marchâmes en avant, rangés en procession et en chantant; de sorte que nous nous revîmes tous avec la plus grande joie. Le zèle du christianisme est si grand chez lui que toutes ses peines sont du repos pour son esprit. Je suis certain qu'aucune force humaine n'aurait pu supporter tout ce que le général a souffert; mais l'ardent désir qu'il a de servir Notre-Seigneur, en détruisant cette secte luthérienne, ennemie de notre sainte religion catholique, fait qu'il est moins sensible aux maux. Si nous voulions parler d'un de ses frères qu'il a emmené avec lui et qui se nomme le capitaine Bartolome Mendez, gentilhomme non moins zélé pour la propagation de notre sainte foi catholique, et qui était dévoué aux ordres de son brave frère le général, ce serait à n'en plus finir. Quand Pero Mendez
partit de ce port pour aller attaquer l'ennemi, il confia à son frère les troupes et les forces qui restaient ici, et le chargea de représenter sa personne ; celui-ci déploya tant de zèle pendant tout le temps que son frère fut absent, que jamais je ne le vis déshabillé ni au lit. Jour et nuit il plaçait des sentinelles du côté de la terre et de la mer. Lui et ses soldats ne s'occupaient sans cesse qu'à construire des retranchements et un fort ; et la nuit, lorsque nous avions des alertes, ce qui était fréquent, il était toujours le premier qui paraissait armé et prêt à servir Dieu et son roi. Les discours qu'il tenait à tout le monde pendant l'absence de son frère auraient suffi pour faire combattre les soldats comme des Romains, quand même ils n'auraient point eu de vivres. Pendant les orages et les tempêtes épouvantables que nous avons eus sur mer, ce brave capitaine se montra si plein de courage, qu'il ranimait les pilotes et les marins et les encourageait à faire leur devoir pendant les dangers immenses que
nous courions. S'il fallait faire des excursions pour le bien des soldats qui étaient dans le camp, il était toujours le premier à marcher; mais pour éviter les longueurs, je ne raconterai pas les belles actions de cet homme valeureux, dont j'ai été témoin, et qui certainement seraient dignes de mémoire. Si j'avais à répondre sur le mestre de camp, gentilhomme de la premiere noblesse, gendre du général et parent très-proche de l'archevêque de Séville, jeune homme de vingt-cinq ans, d'un très-bel extérieur et d'un courage distingué, je dirais qu'il n'est pas moins habile et zélé dans toutes sortes d'affaires, et particulièrement dans celles qui concernent la guerre: c'est pour cela que le général l'a toujours tenu près de sa personne à la prise du fort des ennemis. Ce brave gentilhomme fut un des premiers qui attaquèrent du côté de son beau-père; c'est un de ceux qui se sont le plus distingués dans la mêlée. Le général ayant vu avec quel zèle il s'était con-
duit, et se trouvant au moment de revenir à notre fort, le laissa en qualité de gouverneur de celui que nous avions pris aux ennemis. Il a usé de tant de diligence, qu’en peu de temps, aidé de ses gens, il a réparé le fort et a fait un fossé tout autour avec un cavalier qui s’étendent jusqu’à la mer ; de sorte que quand la moitié de la France viendrait l’attaquer, elle ne pourrait pas l’inquiéter. Après que ces événements se furent passés, vendredi dernier, 28 septembre de l’année courante, pendant que le général faisait la sieste pour se reposer un peu des fatigues qu’il avait souffertes, des Indiens vinrent au camp et nous firent entendre par signes que, sur la côte, vers le sud, ils avaient vu un vaisseau français qui avait fait naufrage. Aussitôt notre général ordonna à l’amiral d’armer une chaloupe, de prendre cinquante hommes, de descendre la rivière et d’aller à la mer découvrir ce qu’il y avait. Vers deux heures le général me fit appeler, et comme il est trèς-
zélé, surtout pour cette expédition, il me dit :
« Mendoza, il me semble que je n'ai pas réussi en partant avec ces troupes. » Je lui répondis :
« Votre seigneurie a parfaitement réussi ; et si votre seigneurie voulait entreprendre une nouvelle opération, moi et ses autres serviteurs nous l'en empêcherions pour écarter de sa personne les dangers qui pourraient la menacer. » Tandis que je cherchais à gagner son esprit par ces paroles, il n'abandonnait pas son projet; il me dit d'un ton décidé qu'il voulait partir et qu'il m'ordonnait à moi et à des capitaines qui étaient restés au port de l'accompagner; que nous serions en tout douze hommes dans une chaloupe, accompagnés par deux Indiens qui nous serviraient de guides, et nous décidâmes aussitôt à descendre la rivière pour gagner la mer et chercher les ennemis. Nous fimes plus de deux lieues dans des plaines couvertes de buissons, ayant souvent de l'eau jusqu'aux genoux; notre brave général marchait toujours en
avant. Quand nous eûmes gagné la mer, nous fîmes environ trois lieues sur le rivage en cherchant nos camarades. Il pouvait être dix heures du soir quand nous les rencontrâmes ; nous nous réjouîmes les uns et les autres de nous être trouvés. Près de là nous vîmes les feux que faisaient les ennemis. Notre général ordonna à deux de nos soldats d'aller les reconnaître en se cachant dans des buissons, et d'observer le terrain où ils étaient afin de savoir ce qu'on ferait ; ces hommes partirent. Ils retournèrent à peu près à deux heures et dirent que l'ennemi était de l'autre côté de la rivière, et que nous ne pourrions pas l'atteindre. Aussitôt le général commanda à deux soldats et à quatre marins de retourner où nous avions laissé les barques, de les ramener en descendant le fleuve, afin de pouvoir passer où était l'ennemi ; puis il fit avancer sa troupe du côté de la rivière, et nous arrivâmes avant qu'il ne fît jour. Nous nous cachâmes dans un creux avec les Indiens
qui étaient avec nous, et lorsque le jour fut venu, nous vimes beaucoup d'ennemis qui allaient du côté du fleuve pêcher des coquillages pour vivre. Peu après nous vimes déployer un drapeau en signal de guerre. Notre général qui observait tout cela, éclairé par l'esprit saint, nous dit : « J'ai l'intention de quitter ces habits, d'en mettre un de marin et de prendre avec moi ce Français (c'était un de ceux que nous avions amenés d'Espagne) ; nous irons parler à ces Français, peut-être sont-ils sans ressource et voudront-ils se rendre sans combattre ». A peine avait-il fini de parler qu'il commença à mettre son projet à exécution. Aussitôt qu'il les eut appelés, un des ennemis se jeta à la nage et vint lui parler, il lui conta leur naufrage, l'extrémité où ils se trouvaient, qu'il y avait huit ou dix jours qu'ils n'avaient mangé de pain, et de plus il avoua que tous ou du moins la plupart étaient luthériens. Aussitôt le général le renvoya vers ses compatriotes
pour leur dire de se rendre, d'apporter leurs armes, qu'autrement il les passerait tous au fil de l'épée. Un gentilhomme français, qui était sergent, vint porter la réponse des ennemis ; il dit qu'ils se rendaient à condition qu'on leur laisserait la vie. Après avoir long-temps parlementé, notre brave général répondit qu'il ne voulait pas donner sa parole ; qu'ils devaient se rendre à discrétion et déposer les armes, parce que s'il leur accordait la vie, il voulait qu'ils en fussent reconnaissants, et que si, au contraire, il les faisait mettre à mort, ils n'eussent point à se plaindre. Voyant qu'il ne leur restait pas d'autres ressources, le sergent retourna à son camp, et peu de temps après tous apportèrent leurs armes et leurs drapeaux : ils les donnèrent au général et se livrèrent à sa discrétion. Voyant que tous étaient luthériens, sa seigneurie prit le parti de les condamner tous à mort ; mais comme j'étais prêtre et que j'avais des entrailles d'homme, je le priaï de m'accorder une
grâce, elle de ne pas mettre à mort ceux que
nous trouverions être chrétiens. Il me l'ac­
corda ; je fis des recherches ; j'en trouvai dix
ou douze que nous emmenâmes ; tous les
autres furent exécutés, parce qu'ils étaient
luthériens, ennemis de notre sainte foi catho­
lique. Tout cela eut lieu le samedi jour de
Saint Michel, 22 septembre 1565. Il y eut eent
onze luthériens mis à mort sans compter
quatorze ou quinze prisonniers.

Moi, Francisco Lopez de Mendoza Gra­
jales, chapelain de sa seigneurie, je certifie
que tout ce qui est écrit ci-dessus est véri­
tablement arrivé.

Francisco Lopez de Mendoza Grajales.
COPPIE

D'UNE

LETTRE VENANT DE LA FLORIDE,
ENVOYEE A ROUEN,
ET DEPUIS AU SEIGNEUR D'EUERON;
ENSEMBLE
LE PLAN ET PORTRAICT DU FORT
QUE LES FRANÇOIS Y ONT FAICT.

A PARIS,
POUR VINCENT NORMENT ET JEANNE BRUNEAU,
En la rue Neufue-Nostre-Dame, à l'Image Saint-Jean l'Evangéliste.
1565.

Mon tres honoré père estât arrivé en ceste terre de la Nouuelle France, en bonne prospérité et santé (Dieu mercy) lequel je prie
que ainsi soit-il de vous. Le n'ay voulu faillir à prendre la plume en la main, et la faire courir sur le papier, pour vous faire vn petit discours de l'isle de la Floride diete la Nouuelle France, et de la sorte et maniere des sauuages. Lequel vo' plaira prêdre en gré, vous suppliât tres humblement m'auoir pour excuse si ne vous escriptz plus amplement comme desirerois. Mais la cause a esté que travaillons iournellement à nostre fort, lequel est de present en deffenee.

Nous partismes du Haure le xxii de avril, soubz la conduicte du seigneur René de Laudonniere, gentil-homme Poiteuin, ayant charge de trois nauires de guerre, dont celle sur laquelle il nauigeoit se nomme l'Ysabeau, ds Hômfleur, dôt est maistre Iean Lucas, dudiet lieu admiral : l'autre lequel estoit vis-admiral navegoit le cappitaine Vasseur, de Dieppe, lequel se nommoit le Petit Bretô, auquel estois embarqué, et ay fait mò voyage : l'autre se nomme le Faulcon, auquel naui-
geoit le capitaine Pierre Marchant, lesquelz tous ensemble (auec l'ayde de nostre bon Dieu qu'auons eüe) auôs touziours nauigé ensemble auec beau têps, sans s'eslôgner l'un de l'autre pl' de trois lieues, tellement que pouuons dire (rendant grace à Dieu) auoir estêdes plus heureux nauigeâs qui furêt jamais en mer, voyât la grand faueur que ce bon Dieu a vœu enuers nous qui sommes pauures pecheurs, nous ayât conduitz en bonne prospérité sans trouuer nul empeschement sinon que côme passions par la coste d'Angleterre trouuasmes enuiron dix huiet ou vingt hurques, que nous estimôs estre Anglois, qui nous guettoient pour nous prendre, et les ayâs descouuerts nous nous mismes en bataille pour les recepuoir : car l'ô nous auoit dict auêt de partir qu'il y auoit des Anglois qui nous guettoient pour nous prêdre, et les- quelles hurques nous ayans descouuers, et nous voyâs toutes noz éseignes desployées et nos husnes bastillonnécs tous prets à com-
batre, nous apperceuvesmes l'admiral et le vis-
admiral desdictes hurques qui faisoient rêger
les autres hurques et puis s'en vindrent droit
t à nous, et nous à eulx, et à ceste heure nous
apperceuvesmes q' c'estoiêt hurques de Flâ-
dres ausquelles no' parlasmes, lesquelles nous
dirent qu'ils alloient en brouage pour charger
du sel parquoy nous les laissasmes aller, et
prinsmes nostre route iusques au vingt
deuxième iour de iuin, que nous sommes ar-
riuez à la veue de la Nouvelle France, autres
fois appelée la Floride, où nous sentismes vne
douceur odoriferante de plusieurs bonnes
choses à cause du vent qui venoit de la terre,
et voyans la terre fort platte sans vne sculle
montaigne, fort droite au lôg de la mer, et
toute plaine de beaux arbres, et tous bois tout
le long de la riue de la mer. le vous laisse à
penser en quelle ioye nous pouuions estre
tous, nesmes que sur le midy nous eusmes
cognoissance d'vne fort belle riuière, où il
print enuie audit seigneur de Laudôniere y
descendre pour la reconnoistre, et de fait y alla accompagné de douze soldats seulement, et si tost que ilz mirent pied à terre, trois roys auee plus de quatre cens sauvages, vindrent tous saluer à leur mode ledict seigneur de Laudôniere, en le flattât tous ainsi comme si on adoroit vne image. En après eela fait, lesdicts roys le menerêt vn peu plus loing, enuiron vn traiet d’are, auquel lieu auoit vne fort belle feuille de laurier, et là s’assirent tous ensemble, en monstrant signe d’auoir grâd ioye de nostre arriuée, et aussi faisant signe ( en môstrant ledict seigneur de Lau-dôniere et le Soleil ) disant que ledict seigneur estoit frère du Soleil, et qu’il yroit faire la guerre auee eulx eôte leurs ennemys, les- quels ils appellët Tymangoua, en nous faisant signes par trois inclinations de nuiet, qu’il n’y auoit que trois iournées, ce que ledict seigneur de Laudôniere leur promist qu’il yroit avec eulx, dôt l’un après l’autre, selon leur qua-lité, se leuerêt et le remercièrent. Peu après
ledict seigneur voulut aller vne autre fois plus amont ladicte rivière, et en regardant sur vne petite dune de sable, eut cognois­sance de la borne de pierre blanche, la ou les armoyries du roy sont en gravées, la­quelle awoit esté plantée par le capitaine Ieà Bibault, de Dieppe, au premier voyage qu’il ficit, dont ledict seigneur de Laudōniere fut fort ayse, et si recogneut estre en la riuière ( selon le nom que ledict Ieà Bibault luy avoit donné à sô arriuée qui fut au premier iour de may ), l’appellant pour cette cause la riuière de May : et nous demeurasmes près ladicte borne l’espace de demie heure, q’ lesdicts sauvages apportèrent du mil de lau­rier, et de leur breuugage excellent, et em­brassant ladicte borne, crians tous tymangoua, côme voulant dire en faisant cela, qu’ils auroient victoire contre leurs ennemys, qu’ils appellent tymangoua, et q’ le Soleil auoit enuoyé ledict seigneur de Laudōniere, son frère, pour les reuenger, dont apres leur
avoir fait quelques présents, ledit seigneur de Laudoniere commanda se retirer à bord, laissant ces pauvres gens crier et pleurer de notre départie : tellement qu'il y en eut un lequel se mit dans la barque par force, et vint coucher à bord, et le vendredi fut renvoyé à terre.

Puis ayant levé l'âcre et régné la côte jusque au dimanche que nous découvrîmes une belle rivière, en laquelle ledit seigneur de Laudoniere envoya le capitaine Vasseur, accompagné de dix soldats, dont j'en estois l'un ; et sitôt que fûmes en terre trouvâmes un autre roy avec trois de ses fils et plus de deux cents sauvages, leurs femmes et leurs petits enfants, lequel roy estoit fort aîné, et nous faisoit signe avoir vu cinq lignées, assauoir les enfans de ses enfants jusque à la cinquième ligne. Lequel après nous avoir fait asseoir sus du laurier, qui estoit au pres de lui, nous faict signe de tymangoua, aussi bien que les autres : mais au reste les
plus grands larrons du monde, car ils prenent aussi bie du pied que de la main, nobstant qu'ils n'ayent que des peaulx devant leurs parties honteuses, et toutes painctes de noir, en fort beau compartiment : et les femmes ont à l'entour d'elles une certaine mousse blanche fort logue, cou rant leurs mamelles et leurs parties honteuses, fort obeissantes à leurs marys, non larronnesses comme les hommes, mais fort enuieuses des bagues et carcans pour pendre à leur col : et vn iour ayât sondé ladite riuière, fut trouvé assez bonne commodo d'entree pour les nauires, mais non pas comme celle de May, tellemêt qu'estant ledict seigneur de Laudôniere retourné à bord, delibera auec le cappitaine Vasseur, retourner à la dicte riuiere de May, et le mardy en suyuant nous leuasmes l'anere pour y retourner, auquel lieu le vendredy en suyuant arriuasmes et descendismes incontinent en terre, ou feusmes reeeuz honoralement des sauvuages comme la premiere
fois, et nous menerêt au lieu mesme ou de present auôs fait nostre fort lequel se nôme le fort de la Carreline, et la on nommé ainsi parce que le roy a nom Charles, duquel en pouuez veoir le pourtraict cy apres.

Lequel fort est sur la dicte riuière de May, environ six lieues dás la riuière loing de la mer, lequel en peu de téps auôs si biê for-tifié que l’auôs mis en defence, ayâs les cômo-ditez fort bonnes, leau iusque dans nostre fossé du fort : mesmes auons trouué vn cer-tain bois d’Esquine, qui sert grâdemët à faire la diette, qui est la moindre vertu qui est en luy : car l’auôe qui en procede a telle vertu en elle que si vn homme ou femme maigre en buuoit continuement quelque téps, il devië-droit fort gras et replet, ayât autres bons remedes. Nous auôs entendu par les chirur-giês qu’elle se vend fort bien en France, et y est biê recueillie : le dit seigneur de Laudôniere a defêdu à nous autres soldats d’en enuoyer par les presens nauires, et n’y a q’ luy qui
en enuoye pour faire prését au roy, et aux autres princes de Frâce, et à monsieur l’admiral : auéc de l’or d’vne minc qu’auçois trouvé par deça : mais a donné côgé s’en fournir pour les premiers nauires qui reuiendrôt : tellemêt qu’auéc l’ayde de Dieu s’en feray bône pro­vision, m’asseurant qu’elle sera fort requise par de la, ou en autre lieu. Voulant ledict seigneur de Laudôniere s’il y a proffit que ses soldats en ayent leur part. Auons trouué aussi vne certaine sorte de cânelle, mais non de la bonne, quelque peu de scarlatte, et aussi de la rubarbe, mais fort peu : toutes fois auçois esperance qu’auéc le temps on pourra s’asseurer des cômôditiez qui y pourrôt estre. A vingt-cinq lieues de nostre fort y a vne riuiere laquelle se nomme le lourdain, en laquelle se trouue de fort belles peaux de martres sublines, auquel lieu esperons aller auéc l’aide de Dieu, auant qu’il soit six sep­maines. Au surpl’ il y a fort beau cèdre rouge cômc sang, et ces bois en sont cy plains q’
ce n'est quasi autre chose : et aussi force pins, et d'vne autre sorte de bois qui est fort iaulne : et mesmes les bois sont si plains de vignes, que vous ne scauriez marcher deux pas que ne trouuez force raisins, et cômencët à présent à meurir, tellement que nous esperons faire bientost du vin, qui sera quelque peu bon. Aussi le seigneur de Laudôniere delibera quinze iours apres la fortification du fort, enuoyer deux barques à Tymangoua, et de faict le samedy quinziesme iour de ce presët mois y allerët, dont estoit conducteur mon-sieur d'Antigny et le cappitaine Vasseur, et y demeurarët iusque au xviii en suspeant, et estât de retour apporterent fort bônes nou-uelles, disans auoir descouuert la mine d'or et d'argët, auquel lieu y peut auoir enuiron de nostre fort soixante lieues, et si Ion y va par nostre rivière de May : ou estas arriuez trafquierët auec les sauuyages, lesquels eu-rent grand crainte, se tenës tousiours sur leur gardes, à causc de leurs voisins qui leur
fût toujours la guerre, comme ils montrèrent depuis audict seigneur d'Antigny, et audict capitaine Vasseur. L'arrivée fut telle qu'ils laissèrent leurs almadis sur le bord de l'eau, là où fut mis par le dict seigneur d'Antigny quelque marchandise et fit retirer les barques, lesquelles estant retirées lesdicts sauvages approchant de leurs almadis ou trouvèrent ladite marchandise, et commencèrent à s'asseoir, faisant signe qu'lo s'approchast, criât Amy Thypola Panassoon ! qui est autât à dire frère et amy comme les doigtz de la main. Ce que voyant le dict seigneur d'Antigny et le capitaine Vasseur s'approchèrent et ayant reçus grâdes cérémonies, les menèrent à leur village, et les traîterèrent à leur mode, qui est de donner du mil et de l'eau bouillie avec une certaine herbe de laquelle ils vsent, qui est fort bonne, en sorte que s'il plaît à Dieu no' donner la grace de vivre encore deux ans, nous esperons avec l'ayde qu'il plaira au roy nous envoyer, luy garder la dicte mine. Entre ey
et lédit têps i'espère côprêdre la manier de faire desdits sauvages, lesquels sont fort bônes gens, estât la trafficque auuéc eulx fort aisée, môstrant par signe qu’ils baillerôt autant d’or et d’argent q’ la grâdeur de ce qu’on leur baillera, soit hasches, serpes, cousteux, ou carcans de petite valleur.

Je n’ay voulu oublier à vous eserire que hier vendredi fut prins vn grand cocodrille, de la mesma sorte d’vn lezard, mais a les bras côme une personne avec les ioinctures, et cinq doigtz aux pattes de deuant, et quatre à celles de derriere : duquel la peau est enuoyé en Frâce par les presës nauires qui s’en retournêt : en la dicte riuière on ne voit autres choses que cocodrilles, et en iettât la seine dans leau pour pescher, lô prêd des plus terribles poissons que jamais lon ayt encore veu.

Adieu.
HISTOIRE MÉMORABLE

DU

DERNIER VOYAGE AUX INDES,

LIEU APPELÉ

LA FLORIDE,

FAIT PAR LE CAPITAINE JEAN RIBAUT,
ET ENTREPRISE PAR LE COMMANDEMENT DU ROY,
EN L'AN M. D. LXV.

A LYON,
PAR JEAN SAUGRAIN.
M. D. LXVI.
Avec privilège.

Extraict du privilège.

Il est permis à Jean Saugrain, libraire, faire imprimer, vendre et distribuer, un petit livre intitulé: Histoire mémorable du dernier voyage aux Indes, lieu
appelé la Floride, fait par le capitaine Jean Ribaut, et entreprins par le commandement du roy en l’an 1565. Et est defendu à tous autres imprimeurs et libraires de Lyon, d’imprimer ou faire imprimer, ni mettre en vente la susdite Histoire du dernier voyage aux Indes; nonobstant que l’intitulation soit changée, ou autrement desguisée par quelque manière que ce soit, auët trois ans escheus et revoluëz, à conter du iour et datte que ladite Histoire aura esté acheuee d’imprimer, sur peine de confiscation des liures qui se trouveront auoir esté imprimez par autres que par ledit Saugrain, et d’amende arbitraire, comme il est plus amplement contenu audit privilège.

Fait à Lyon, ce premier iour d’aoust 1566.

Signé : De Birague. De l’Aenges.
LA FLORIDE,

Ou Histoire merveilleuse de ce qui est advenu au dernier Voyage du capitaine IÉAN RIBAUT, entrepris par le commandement du roy, à l'isle des Indes, que vulgairement on appelle la Floride.

Le roy et plusieurs princes et seigneurs en son conseil; auparavant que les troubles et tumultes de la guerre civile s'esleuassent en ce royaume, auoit arresté d'envoyer vn bon nôbre d'hommes avec plusieurs nauires en l'vne des contrées des Indes, nommée la Floride, nouvellement congnue et descouuerte par les Frâçois, parquoy l'edit de pacification publié de l'autorité de sa maiesté, le propos se continua et pour executer l'entreprise, Iean Ribaut, hôme de cœur et de conseil, et grandemêt exercé en la marine, fut mandé à la
cour et receut la commission du roy de faire équiper sept nauires, qui portassent hommes, viures et munitions par de là, l'honorant du titre de son lieutenât, et chef de tous ces gens de guerre, qu'il luy auoit commandé leuer, à l'expédition d'une telle entreprise, et luy fut expressément défendu de n'atteindre aucune descente en quelque autre pays ou isle que ce fust, singulieremët en nulle qui seroit sous la seigneurie du roy d'Espagne, ains que singlât la grand' mer Oceanc, il fist route droit à la Floride. Les nouvelles de ce voyage à faire furent incontinent diuulguées par tout, et plusieurs furent persuadez à se submettre au commandement de ce capitaine, et sous l'autorité du roy, menez toutes fois d'affections diverses, car les vns estoient incitez d'un désir honeste et louable d'auancer en la connoissace de l'univers, pour en rapporter la science telle que le cœur de l'homme bien assis desire naturellement, ayant opinion qu'a cela la navigation leur apporteroit grad auantage,
les autres eschauffez encor en leur cœur guerrier, si rendirent aussi : aimâs mieux encourir la fascherie des eaux, que posans les armes se retirer à leur première cédition, ce qui pouuoit aussi bien fort inciter les vns et les autres, c’estoit le bruit qui couroit par deçà, c’est à sauoir que la Floride promettoit le suffisant contentement de tout ce que l’homme pourroit desirer en la terre, d’autant que ce pays receuoit du ciel vne faueur et demeure singulière, quand il ne seroit ne glacé ne gelé de la roide froidure du septentrion, ne rosty et bruslé de l’ardeur du midi : que les champs sans estre labourez ou aucunemët exercez, produisent assez de quoy soustenir et suffisamment entretenir la vie du peuple qui y habiteroit : qu’il semble que pour en faire vn pays des plus fertiles et riches de toute la rondeur des terres, ne seroit requis sinon qu’hommes deligës et industrieux qui emploîassent la bonté et graisse de la terre, à l’utilité du genre humain, qu’ayant son es-
tèdue de l'aquilon au septètrion, quasi eu pareille longitude que nostre Europe, et la latitude de 23 degrêz, souvent qu'elle est frappée des rayons de son haut soleil, reçoit en elle force chaleur, laquelle toutes fois est temperée, non seulement de la fraîcheur de la nuit ou de la rosée du ciel, mais aussi de graeieuses pluyes en abondance, dont le gazon en devient fertile, voire de sorte que l'herbe forte y croist en hauteur admirable, qu'elle est riche d'or et de toutes sortes d'animaux; qu'ayant les champs pleins et spacieux; nêantmoins aussi ses montagnes sont assez hautes, les fleuves plaisans à merueilles, arbres diuers, rendant la gomme odoriferante. Que tout cela considéré, ne pouuoit autrement aduener que l'hôme ne trouuast là grand plaisir et singuliere delectation. Plusieurs donc allechez de telles promesses, aueuns aussi d'vn auare desir de se faire riches en ce voyage, à cause de l'or se rendoyent par troupes en ceste ville, où la monstre se
devoit faire, pour en ehoisir ceux qui, au
jugement du lieutenant du roy en ceste part,
se tronueroyent les plus idoines à continuer
l'entreprise. Or, elle ne fut pas si tost mise
en effet, côme aucuns le desiroyent, et euex
principalement qui auoyent reeeu les soldats
en leur hostel; car ils estoyent enuyez d'auoir
hommes qui fissêt telle chere sans payer leur
escot, combien qu'on leur promit auce assu-
urance, qu'en bref temps ils seroyent contente-
zez et satisfaits, et furent quatre mois et plus
en ceste ville à faire la piaffe; et finalemêt
ils furent obligez, par serment solennel, de
se porter fidelement au service du roy, re-
ceuant la paye pour six mois, ce qui ne vint
pas au contentement du coronal, car enuiron
le mois de may, que de rechef le denombre-
ment des hommes se deuoit faire pour em-
barquer, aucuns de ceux mesmes qui auoyent
touche la paye se formâs vne conscience d'vn
si long voyage, estonnez aussi de la face bar-
bare de la mer, changerent incontinent leur
254 RECUEIL DE PIÈCES

propos, et se retirer了 secretement sans pas-
ser plus outre. Or, pour aller au deuât de
ceste dissolution et desbauchement d'hom-
mes qui se promettoit, ils furent de reche
instamment appelez, et leur fut commandé
que tout incontinent et à la même heure s'em-
barquassent, qui fut le 10e iour de may,
et demeurasmes en ceste rade iusques au
22e iour du mesme mois, attendans quel-
ques bestiaiis et farines. Le nombre des hô-
mes qui monterët pour le voyage estoit de
trois cës, comprinsaucuns artisans avec leurs
familles; et côme nous attendions le com-
mandement et cômodité de nostre lieutenant
du roy, et vent favorable, le mardi, 22 dudit
mois, no' fusmes assaillis de vents impetueux,
soufflants d'vne part et d'autre; de sorte que
les vagues s'entrerëcontroyët d'vne façon in-
dicible, et donnerent telle frayeur à nos ma-
riniers, qu'ils ne trouuerent autre remede
ni moyë propre, sinon couper les cables,
querter les ancrës et nous abandonner au grë
du vent, le plus violent qui fust, vn vent de nord-est, lequel nous chassa de telle vitesse, qu’incontinent nous volasmes au Haure-de-Grace, et là demeurasmes trois iours, attendâs nouvelles de Dieppe, par vn brigandin que nous y enuyasmes expres; et puis nous appareillâs de ceste rade le 26 du mesme mois; et comme nous tendions à singler droit à nostre route, nous trouuasmes incontinent vent contraire, et nous commanda d’aller terrir et poser les ancre en l’isle d’Wich, l’vne des contrees d’Angleterre, où les Anglois voulu- rent cognoistre de nostre entreprise; et nous ayans cogneus s’offrirent à nous faire plaisir. Or du iour que nous arriuasmes là, qui fut le 28 de ce mois, nous y demeurasmes ancrez iusques au 14 de iuin; et le iour mesme nous cusesmes le vent nord-est à souhait et leuasmes les voiles pour chasser droit à la Floride, laquelle nous appetions comme une nouvelle France, et demeurasmes singlans la grand’mer Oecane deux mois entiers, premier que puis-
sions avoir aucune connaissance des terres de la Floride, réservé l'une des isles des Entilles, appelée des paysans Voeaiouques, et en français la Grand-Lueoise ; aucuns des nostres la vouluurent appeler du nom de Catherine-la-Roine, mère du roy ; et disent qu'elle est de 27 degrés de latitude ; nous trouvassmes aussi quelque nauire à deux cents lieues de là vers l'eau, mais nous ne l'approchassmes de plus près que de trois ou quatre lieues. Lorsque no' fusmes arrivéz en la terre de la Floride, qui fut le 14 d'aoust, nous appereeeusmes le feu q' les Indes nous faisoyent ; nous enuyasmes le brigandin qui deseouuriit vne petite rieuiere ; et au-dessus de l'embraeheur s'y trouuerent quelques sauuages qui troquerent quelque argent à de la maréhâdisse que nous auions portée de ee pays, et disoeyet que l'argent leur estoit demeuré d'un nauire là esehoué, reuenant des Entilles ; no' y trouuassmes aussi un seul Espagnol esehappé d'un naufrage il y auoit vingt ans passez, lequel
nous recueillismes avec nous, et nous enquismes s’il auroit entendu quelque chose des François, et où ils pourroyent estre campez ; lequel nous respondit ne rien sauroir autre chose que ce qu’il auoit entëdu des sauvages, c’est qu’ils estoyët placez à cinquâte lieûes plus nord que le lieu où nous auions terri. Or de là nous resinglasmes loin au long de la coste, qui nous sembla basse et la terre sa­blonneuse, plantée d’arbres fort petis, et y sont aussi les marces qui viennent du susuest, assez petites, et à mi-chemin, de là nous des­couvrismes vne riuière que nos gens aupara­vant auoyent appellee la Riuière de May, où mesmes les marees ne sont grandes, qui vien­nët du nord nord-est, et peut-on voir, à cause de la basse eau, la bouche des ancras, et auons esprouüé qu’à trois ou quatre lieües de la terre il n’y a que six ou sept brasses d’eau ou enuiron ; il me souüiët aussi qu’en­tre la riuière de May et vne autre qu’on ap­pelle d’Ay nous en cognensmes vne autre
qui demeure nord de celle de May enuiron deux lieues, et là mouillans l'anere chasque nuict à huit ou neuf brasses d'eau, trouuiôs fonds de sable, aucunes fois de grauiers, et aucunes fois de vase; nous sondasmes aussi la riuière des Dauphins, et la trouuasmes haute sur la barre de deux brasses; mais la mer y croist de trois quartiers de brasse; et aprés que nous eusmes, le long de la coste, regardé à descendre, le 27 d'aoust no' vinsmes mouiller à la rade de la riuière de May, à sept brasses d'eau, demeurans de l'eau à la terre enuiron deux lieuës. Le mereredi, 29 du mesme mois, nous entrasmes trois des petits nauires et chassasmes à molt la riuière, droit au fort de la Carrelne, que noz gens auoyent auparauant basti pour leur estre lieu d'assurance et de retraite, place assez cômode, tant pour la riuière qu'elle a d'vn costé et le bois de l'autre, qui n'est distant que d'vn bien petit quart de lieüe, et le champ entre le fort et le bois, et un costau fort plaisant tout couuert
d'herbes fort grandes et espesses, et n'y a chemin au bois, sinon que la largeur d'un pas d'homme que noz gens auoyêt fait pour aller à la fontaine dans le bois.

Quand donc nous fusmes arríuez prés d'icelle place, nostre lieuteman fist descharger et porter les viures au fort, et autres munitions pour recreer la place, et commanda que nous artisans, femmes et petits enfans, y aliissions, et nous y fait conduire par le sieur d'Vlly, de Beauchaire et autres, ausquels aussi il laissa la garde de son plus precioex bagage. Ceux qui nous attendoyêt au fort furent grandemët resiouys de nostre venue, car ils estoyent angoissez et troublez d'estre si long temps sans rien ouir de la France : et qui plus augmentoit leur douleur, ils estoyent sans viures, sinon qu'ils se vousissent ren-ger à la façon de viure des païsans saûvages, desquels encor ne pouuoyent-ils rien auoir, si non par covrses, auc force et violëce, comme plus amplement nous dirons en son
lieu. Or quand nous fusmes de seiour, ie
consideryay la forme des habitans de la terre, qui
me sembla bonne et assez humaine, car les
hômes sont droits et quarrez, et d vn taint
tirant au rouge. I'ay entendu dire qu'ils ont
rois en chasque village, et pour ornement ils
ont le cuir marqueté d'vne estrange façon;
ils n'ont aucun accoustrement, non plus les
hommes que les femmes; mais la femme ecint
vn petit voile de pellisse de ciof ou d'autre
animal, le nœud batât le costé gauche sur la
cuisse, pour couvrir la partie de sa nature la
plus honteuse; ils ne sont ne camus ne lippus,
ains ont le visage rond et plain, les yeux as-
pres et vigoureux; ils nourrissent leurs che-
ueux fort longs, et les troussent proprement
té l'entour de leurs testes, et ceste trosse de
cheueux leur sert, comme de carquois, à por-
ter leurs fleches quand ils sont en guerre;
c'est merveilles que soudainement ils les ont
en main pour en tirer loin et droit au possi-
ble. Quât aux mœurs, ils sont dissolus, ils
n'enseignent point leurs enfants et ne les corrigent aucunement; ils prennent sans conscience et s'attribuent tout ce qu'ils peuvent secretement emporter. Chacun a sa femme propre, et gardent le mariage, voire avec toute rigueur. Ils sont en guerre contre les pais frôtiers, qui sont de diuers langages. Les armes les plus insignes sont arcs et flèches; leurs demeures sont de figure ronde et quasi à la façon des colombiers de ce pais, fondées et establies de gros arbres, couvertes au dessus de feuilles de palmiers, et ne craignent point les vents et tempestes; ils sont souvent fasciez de petites mousches, lesquelles ils appellent en leur langage maringons, et faut qu'ordonnemens la faud se fait, et expressemens sous leurs lits, afin d'estre deliures de ceste vermine; ils disent qu'elles piquent fort aspremê, et la partie de la chair touchée de leur morsure deuiët côme celle d'vn la dre. Ils n'estiment rien plus riche ou plus beau que plumes d'oiseaux de diuerses cou-
leurs; ils ont en grand prix, petits calculs qu’ils font d’os de poissons, et autres pierres vertes et rouges; leurs viures sont racines, fruits, herbes et poissons de diverses sortes, et le poisson leur est fort gras qu’ils sorissent, et l’appellent en leur langue bouquané; ils entrent la graisse et s’en servent au lieu de beurre ou d’autre sausse; ils n’ont pas de blé, mais ils ont le mil en abondance, et croit à la hauteur de sept pieds; il a son tuyau gros comme celuy d’une canne, et son grain est gros comme vn pois, l’espy long comme d’un pied; sa couleur est ainsi que celle de la cire recente; le moyen d’en vser est premièremen de le froisser et resoudre en farine; puis après le deffont par meslinge, et en font leur migan, qui ressemble le ris que l’on sert en ce pays; il le faut mäger aussitost qu’il est fait, pource qu’il se change incontinent, et n’est point de garde; ils ont force vignes bastardes, rampâtes à l’entour des arbres, ainsi que nous voyons en quelques contrees de ce royaume; mais ils
n'ont point l'usage d'en tirer le vin; leur boisson, qu'ils appellent cassinet, se fait d'herbes compostes, et m'a semblé de telle couleur que la ceruoyse de ce pays; j'en ay gousté et ne l'ay point trouué fort estrange. Qvât au pays il me semble montueux, et y a beaucoup de forests, qui peut bien estre cause de tant de bestes sauvages, lesquelles ils disent porter grande nuisance à ceux qui ne se donnent garde. Le laisseray à dire beaucoup de choses des animaux estranges, desquels seulement j'ai ouy parler; ce m'est assez de raconter ici ce que j'ay veu et qui me semble digne de memoire, pour la postérité; et singulièrement des crocodilles que l'on voit assez souuët sortir du sable pour aller à leur proye. Nous en auons veu plusieurs, mesmes vn mort, et auons mangé de sa chair, qui nous sembla tendre et blâche comme celle d'vn veau, et quasi de mesme goust; il auoit esté tué d'vn coup de harquebouzade, porté entre deux escailles; que s'il n'eust esté là frappé, ses es-
cailles autrement sont assez fortes pour le garentir de tous coups; il auoit la gueulle fort grande, et les maschoüères renuerces d'vne horrible façon, desquelles les dents s'entret'enoyêt ainsi qu'vn peigne, et pouuoit ouvrir la gueulle assez grande pour deuorer vne genisse; il estoit long de corps de douze à treze pieds; il auoit les iâbes fort courtes à la proportion du corps; ses ongles estrâges et cruels, sa queue forte et longue, en quoy gist et côsiste sa vie et sa principale défense. Aussi ie n'ay veu en sa gueulle aucune apparence de langue, si elle n'estoit cachée en son palais, car il auoit (comme i'ay dit) la maschoüère de dessous dessus, chose monstrueuse, et qui seulement à regarder pouuoit donner frayeur aux homes; i'ay veu aussi vn serpent mort, assez pres du bois, qui auoit esté tué par l'vn de noz gens, duquel les sauvages vindrent coupper la teste, et l'éporterèrent auue vn grand soin et diligeece; ie n'ay seu savoir la raison pourquoi il auoit ailes par les-
quelles il pouvoit aucunement voltiger sur la terre. Aucuns des nostres estimoyent que les sauvages faisoyet cela par quelque superstition, et à ce que j’en ay veu, ils ne sont pas sans opinion de divinite, mesmes aussi ay-ie prins coniceture de quelques circostances que facilement on les pourroit dresser, non seulement à civilité et honnestete, mais aussi à sainctete et religion, si le decret du Seigneur le permettoit; car aussitost que la cloche du fort auoit sonné pour faire les prières, ils se tournoyent en la place, et là côme nous dressoyent les mains au ciel, voire avec reverence et attention. Ce temps, apres nostre coronal, estoit apres pour s’acquitter fidelement de sa charge, et dônôit ordre que la place fust telle-ment remparee et munie, qu’elle servist apres de sauuegarde, si d’aumente les sauvages nous euissent voulu courir sus, lorsque le lundi, troisième de septembre. arriuerêt, pres de nostre equippage, cinq nauires espa­gnols. L’admiral se monstrant à la grandeur
de quatre cens tonneaux, la barque de cent cinquante, suivis de trois patenas qui vin-
drêt mouiller l'ancre à l'enfonseure de nos quatre nauires, environ les neuf heures du
soir. La nuit ils parlementèrent ensemble,
et sur ce que les nostres demandèrent pour-
quoy et à quelle fin ils les eirehovent, res-
pondirent qu'ils estoient ennemis et que la
guerre estoit suffisamment déclaree. Lors les
nostres regardant à la force des Espagnols, à
leur enuie et mauvais vouloir, deshabillèrent
et mirent les voiles haut, et les Espagnols
firèrent chasse après eux; mais ils ne les peurent
auoir à la voile. Par quoy ils se retirèrent en
la riuiere des Dauphins; car là ils auoyèrent
délibéré de faire deseête, après avoir eomuni-
qué de nostre ruine auec les sauvages, comme
l'issue de leur entreprise l'a fait finalement
egoistre; et de eeste riuiere enuoyerent de
leurs hômes par embuseades, autant que ils
penserent estre de necessité pour executeur
leur entreprise. Et auons depuis entendu des
Sauuages, qu’ils estoient en armes environ six cens hommes; tost après trois de noz nauires reuenus à la rade, car la Trinité, nostre admiralle, auoit esté emportée vers l’eau; le capitaine Iean Ribaut se delibéra avec ces trois d’aller trouuer les Espagnols. Apres auoir resolu en son conseil qu’il estoit necessaire de se mőstrer contre eux sur les eaux, sinon que nous vousissions encourir la perte de noz vaisseaux. Car noz hômes estans à terre, rië ne les eust empesché d’aborder noz nauires, de les crocher, qui nous sembloit vne perte intolerable, pour ce regard principalement; c’est à sauoir que n’auriôs pour l’auenir cômodoitê d’enuoyer en France, pour faire entendre à la maiesté du roy, de l’estat de nostre entreprise. Parquoy le lundi, dixième iour de septembre, trois heures après midi, le capitaine et lieutenent de roy voulut receuoir ses hômes, et apres les auoir exhortez de bien faire pour le seruice du roy, s’embarqua ensemble avec eux; prenant pour sa
défense, non seulement les soldats qu’ils
auoyent nouuellement amenez, mais aussi
les plus signalez de eeuq qui tenoyent la place
auparauant, nömement l’enseigne, caporal
et sergent du capitaine Lauduniere. Ce capi­
taine, ennuyé de n’avoir entendu nouuelles
de France, et fasché d’estre privé de viures,
vn peu auparavêt que nous fussions là ar­
rivez, pensoit à retourner, et eependant ne
se soucioit beaucop si ceux de sa compagnie
faisoyêt choses aux sauvages; de quoy leur
bône affection se destournast des François;
ains il les permettoit forcer et amener pri­
sonniers dans le fort, prendre et rauir leur
mil et autres choses que la necessité, laquelle
ne peut estre so’aucune loy, leur commandoit.
Et d’autant que le desir de se venger est natu­
rellement planté au cœur de l’homme, mes­
mes aussi l’appetit commun à tous animaux
de se defendre, son corps et sa vie, et de des­
tourner les ehoes qui semblent apporter
quelque nuisance; il ne faut douter que ce
sauvage ne cōplota et prattiqua avec l'Espagnol, comme il se pourroit delirer de ceste gent, de laquelle il estoit et en son corps et en ses biens travaillé. Le mardy, onzième de septembre, à huict heures du matin ou enuiron, lorsque noz gens estoyt assez près des Espagnols, se leua un tourbillô de vent qui continua long temps, auc de grosses pluyes, esclairs et tonnerres; de sorte qu'à la fois l'air estoit comme en feu, et les parties effrayées des menaces du ciel s'escarterent; les nostres trois nauires furent contraints de ponger; et les autres, admiral et barque espagnole, de faire le vêt bon; et dura la malice de ce temps iusques au vingt troisiemc iour de septembre.

Or les Espagnols descêdus à terre eurent assez de loisir de nous espionner et mesmes des'informer des moyës qu'ils tiendroyêt pour nous surprendre, estans bien aduertis que noz forces estoyent sur les eaux, et que le reste qui estoit demeurer au fort, estoit com-
posé partie de malades, encor alterez de l'air de la mer : partie aussi d'artisans, de femmes et petits enfans, le tout montant au nombre de deux cens quarâte ames, recômandees à la garde et diligence du capitaine Lauduniere qui ne se doutoit aucunemët qu'aucune force peust venir par terre pour les endommager. Parquoy la garde leua pour s'en aller rafraïscher, à cause des mauvais temps qui auoient cûtineé toute la nuit, vn peu deuât soleil levant, la pluspart des nostres au fort dormans et en leurs licts : le guichet ouvert, l'Espagnol ayant tracassé bois, estâgs et riviicres, côduit par le sauvgage, et arrivé le ieudy vingtieme iour de septembre au matin, temps fort pluuieux, et entrent sans nulle resistence dans le fort, et font vne horrible execution de la rage et furie qu'ils auoyêtconceue cötre nostre nation ; c' estoit lors à qui mieux mieux esgorgeroit hômes, sains et malades, femmes et petits enfans, de sorte qu'il n'est possible de sôger vn massacre qui puisse
estre esgalé à ceslui-ci, en cruauté et barbarie. Aucuns des nostres les plus habiles sortans de leurs licts s'escoulerêt, et se sauuerent de vistesse dans les nauires qui estoyent en la ri­uière, laissez du coronal à la garde de Jaques Ribaut, capitaine d'vn navire nommé la Perle, et de Loys Ballard, son lieutenant : les autres surpris sauterent pardessus la pal­lissade, singulierement le capitaine Laudu­niere sc sauua par la , avec celle qui le seruoit à la chambre. Je fus aussi surprins allant à ma besongne, le fermod à la main; car sortant de la cabane, je rencontray les ennemis, et ne trouuay autre moyen deschapper. sinon tourner le dos, et me haster au possible de sauter aussi pardessus la pallissade; car i'estoye aussi poursuivi de pas à pas d'vue picque et pertizane, et ne say côment autre­mêt, sinon de la grace de Dieu, mes forces se redoublerêt, de moy, dis-ie, pour viellard que ie suis, et tout gris : toutes fois ie sautay le râpart, ce qu'a loisir ie n'eusse peu faire en
rampant, car il estoit eslevé de huiet à neuf pieds, et lors ie me hastay de me sauuer au bois: et comme i'estoye assez près de la rive du bois, à la distance d'vn bon trait d'are, ie me retournay vers le fort et m'arrestay vn peu de temps sur la coste, et d'autant plus hardiment, parce que personne ne me poursuuoit. Et comme de cest endroit, tout le fort, mesmes la basse court me fut descouuerte, aussi vi-ie là vne horrible tuerie, qui se fai- soit de noz gens, et trois enseignes de noz aduersaires plâtees sur les rampars. Ayant donques perdu tout espérance de voir noz gens ralliez, ie resignay tous mes sens au Seigneur, et merecommandât à sa mericoride, grace et faueur, ie me lancay dans le bois, car il me semblait que ie ne pourroye trouver cruauté plus grade entre les bestes sauuages, que eelle des ennemis : laquelle i'auoye veu se desborder sur les nostres. Or la misère et angoisse en laquelle ie me trouuay lors pressé et enserré, ne voyant plus en terre moyen
de salut, sinô que le Seigneur de grace spéciale et pardessus toute opinion d'homme me deliurast : me faisoit ietter soupirs et sanglots, et d'vne parole rompuë de destresse, crier ainsi au Seigneur. 0 Dieu de noz peres, et seigneur de misericorde, qui nous as commandé de t'inuoquer, mesmes du profond des enfers et des abysmes de mort, promettant incôtinent ton aide et ton secours, monstre moy pour l'esperance que i'ay en toy, quel chemin ie doy tenir, pour venir à fin de ceste miserable vieillesse, plongee au gouffre de douleur et d'amertume : au moins fay que sentant l'effect de ta mercy, l'asseurâçe que i'ay de tes promesses conceue en mon cœu, ne me soit arrachée, pour l'appréhension de la cruauté de ces bestes sauvages et furieuses d'vn costé, et de tes ennemis et les nostres d'autre : qui nous en veulent plus, pour la memoire de ton nom qui est inuoqué sur nous, q' pour autre chose : Aide-moy, mô Dieu, assiste-moy, car ie suis tant affligé que
plus n'en puis. Et cependant que je faisois ce discours, traversant le bois fort espès et comme tissu de ronces et espines, au dessous des hauts arbres, ou il n'y avoit chemin ne sentier aucun, à peine auoy-je tracassé le chemin de demie heure, quand je vins à entendre vn bruit, côme de pleurs et gémissements d'hommes qui estoient à l'entour de moy. Et m'auançât au nom de Dieu et en la confiance de son secours, je descouuri l'vn des nostres, nommé le sieur de la Blonderie, et un peu arriere de luy, un autre, nommé maistre Robert, assez cognu de nostous, d'autât qu'il auoit charge de faire les prières en nostre fort. Tost apres aussi nous trouuasmes le laquais du sieur d'Vlly, le neueu de M. Lebeau, maistre Iaques Tousé, et plusieurs autres : et nous assemblez conferions de nos miserers, en cômun, et deliberiôs de ce que nous auriôs à faire pour sauuer noz vies : l'vn des nostres, assez estimé d'estre fort exercé en la leçon des Escritures sainctes,
proposa quasi en ceste maniere : Freres, nous voyons en quelle extrémité nous sommes, quel‐que part que nous tourniôs les yeux, nous ne voyons que barbarie. Le ciel, la terre, la mer, le bois, les hommes : bref, rien ne no’ fauorise : que savons-nous si nous rendâs à la misericorde de l’Espagnol, il nous fera grace ? Bien encor qu’il nous tue, ce sera pour souffrir vn peu de temps : ils sont hômes, et ce peut faire que leur fureur appaisée, ils nous receuront à quelque composition ; au­trement que pourrions-nous faire ? Ne vaut‐il pas mieux tomber en la main des hommes, qu’en la gueulle des bestes sauvages, ou bien se laisser mourir de faim en ceste terre es‐trange? Apres qu’il eut ainsi parlé, la plus part de notre compagnie fut de son aduis, et loua son côseil. Nôobstant que ie remôstrasse la cruauté encor toute sanglâte des aduer‐sairedes, et que ce n’estoit point seulement pour vne cause ou debat humain qu’ils auoyent executé d’vne telle fureur leur entreprise ,
mais principalement pour l’aduertissement qu’on leur auroit donné, que nous serîôs de ceux qui se seroyent reformez à la prédication de l’Éuâgile; que nous serions lasches de regarder plustost aux hommes qu’à Dieu qui fait viure les siens au milieu de la mort, et donne ordinairement son assistance, lors-que l’espérance des hommes est en défaut. Aussi alleguoy-ie quelques exemples de l’Es-criture à propos de Ioseph, de Daniel, d’Elie et des autres prophetes, mesmes des apos-tres, côme de S. Pierre et de S. Paul, qui tous ont esté tirez hors d’affliction, voier par moyês extraordinaires et estrâges au sens et à la raison de l’hôme: son bras, disoy-ie, n’est amoindri ne affoibli aucune- mêt, sa main est touiours vne. Ne uous sou- uiêt-il poït, disoy-je, de la fuite des Israëlites deuant Pharaô ? Quelle esperâce auoit le peuple d’eschapper des maïs de ce tyran puissant et cruel? il leur marchoit quasi sur les talons. Deuant eux ils auoyêt la mc,
aux deux costez les montagnes inaccessibles.

Quoy donc? eeluy qui a ouuert la mer pour faire la voye à son peuple, et pour puis apres engloutir ses ennemis, ne pourroit-il nous conduire par les lieux champestres de ce pays estrâge? Quoy que ie tinse tels propos, six de la compagnie suiuirent la premiere proposition; et nous abâdonnerent pour se retirer à la part de noz ennemis, esperant trouver grace deuant eux; mais ils cogneurent incontinent, et par experience, quelle folie c'est de se fier plus aux hommes qu'aux promesses du Seigneur. Car estans sortis hors le bois, cõme ils descendoyent au fort, ils furent incontinent saisis des Espagnols, et traittez à la façon des autres. Ils furent donc esgorgez et massacrez, et puis trainez au bord de la riuiere, où les autres tuez au fort estoyent par monceaux. Je ne veux pas ici me taire d'un exemple d'extrême cruauté. Iaques Ribaut, capitaire de la Perle, tenoit les nauires à l'ancre, à cent pas prés de ceste boucherie, où il re-
ceut beaucoup de ceux qui eschapperèt de ceste tuerie. Or les Espagnols ayant le cœur gros à cause de leur victoire, et acharnez à partuer le reste des François, braquèrent les canons du fort contre les nauires et bateaux; mais à cause du temps pluieux, et que les canons aussi estoyent mal apprestez, ils ne feirent aucun dommage à noz gens; mais ils firent marcher vne trompette jusqu'à eux pour les sommer de se rendre. Et quâd ils veirent que cela ne les intimidoit aucunement, ils enuoyèrèt un de leurs hommes iusques aux nauires, mettant en avant l'autorité de Don Pedre de Malucudo, coronal de leur compagnie, pour composer avec noz gens, à telle condition qu'ils quittassent les nauires et qu'ils se retirassent avec les bateaux, leurs bagues sau- ues, aux autres nauires qui estoyent bas à l'embouchure de la riuiere, distant du fort enviiron deux lieuës; à quoy noz gens respon- dirent qu'il y eust aucune guerre entre eux, que depuis six mois ils avoyent reccus com-
mandement du roi pour faire ce voyage, que
tant s'en fait qu'il fust entrepris pour faire
tort ou exaction à aucun, quand il leur estoit
expressément défendu de sa maisté, et mes-
mes de son admiral, de ne faire descente en
aucune terre d'Espagne, ni mesmes en ap-
procher de peur de les offenser. Nous auôs
gardé et obserué inuiolablemët le commandé-
ment du roy, et ne pouuez dire contre nous
que nous ayons esté cause du massacre que
vous auez fait de noz hommes côte tout
vsage de guerre, ce qui nous fait seigner le
cœur et de quoy pourrez bien vous ressentir
en têps et lieu. Quant au nauire que vous de-
mandez, vous auriez plustost noz vies; et
oïs vous n' voudrez parforcer, nous employe-
rons le moyen que Dieu et nature nous a
donné pour nous defendre. L'Espagnol re-
tourné rapporta que noz gens ne se mouuoyent
pour rien, ains qu'ils estoyët deliberez de se
bien defendre. Lors ceste furieuse troupe
reietta sa colere et sanglant despit sur les
morts, et les exposèrent en monstre aux François qui restoyent sur les eaux, et tascchoyent à nauuer le cœur de ceux desquels ils ne pouuoyent, comme ils cussent bien voulu, desmembrer les corps; car, arrachant les yeux des morts, les fiehoyent au bout des dagues, et puis auec cris, heurlemens et toute gaudisserie les iettoyent contre noz François vers l'eau. Quant à nous qui demeurasmes au bois, nous continuasmes à trauerser, tirans à nostre iugement au plus pres de la mer. Et comme il pleut à Dieu de eonduire noz pas et dresser noz voyes, bientost nous paruinsmes à la eroupe d'vne montagne, et de là cõmençasmes à voir la mer. Mais il y auoit encor grande distance; et qui pis estoit, le chemin que nous auions à tenir se monstroit merveilleusement estrange et difficile; premicrêmêt, la montagne de laquelle descëdre il nous estoit necessaire, estoit de telle hauteur et si roide qu'il n' estoit possible à homme, en descendant, se tenir debout, et jamais n'eus-
sions osé nous mettre à descendre sans l'es-
perâce que nous auions de nous côtretenir
par les brâches des buissons qui estoyêt pré-
quens sur le costau de la montagne, et pour
sauuer la vie, n'espargnant point les mains,
lesquelles nous avions toutes gastees et san-
glantes, mesmes les iambes et quasi tout le
corps deschiré. Or, descendus que nous fus-
mes de la montagnge, no' perdismes la veuë
de la mer, à cause d'vn petit bois qui estoit
côtre nous planté sur vne petite collinc, et
pour aller au bois il nous falloit trauerser
vne grande pree toute de vase et de fondrière,
couverte de roscaux et autres sortes d'herbes
fort estrâges; car le tuyau estoit dur comme
bois, et les fueilles nous decoupyeyent pieds et
iambes iusques au sang, estans tousjours
en l'eau iusques au fourc, et qui redoubletoy
nostre misere et calamité; la pluye tomoit
tellemët du ciel sur nous que, côme en vn
deluge, nous estions tout ce temps-là entre
deux eaux; et plus nous marchions auant,
aussi nous trouuïôs l’eau profonde. Et lors, pensant bien estre au dernier periode de nostre vie, nous embrassasmes l’un l’autre, et d’affection commune nous commençasmes à souspirer et crier au Seigneur, aeeusant noz pechez, et recognoissans sur nous la rigueur de ses jugemens. Helas! Seigneur, disiôs-nous, que sommes-nous plus q’poures vermisseaux de terre? noz ames, toutes alterees de douleur, sc rendent entre tes bras; ô Pere de misericorde et Dieu de charité! deliure-nous de ce pas de la mort; ou si tu veux qu’en ce desert nous tirions le dernier soupir de la vie, assiste-nous à ce que la mort, de toutes choses la plus terrible, nous venant saisir, ne nous estonne d’avantage, mais que nous demeurions fermes et stables au sens de ta faueur et bien vueillance que nous auons tant et tant esprouvee à cause de ton Christ, pour donner lieu à l’esprit de Satan, esprit de desespoir et de desfianee; ear, soit que nous mourions, nous protestôs maintenant deuant ta
maiesté, que nous voulons mourir à toy; soit que nous viuions, ce sera pour racon­ter tes merueilles au milieu de l'assemblée de tes seruiteurs. Nos prières faites, nous marchasmes à grand'peine droit au bois, tât que nous arrivasmes près d'vne grosse riuiere q' couroit au milieu de ceste pree; le canal estoit assez estroit, mais fort profond, et l'eau y couloit de grande vistesse, d'autant que tout le champ pendoit vers la mer. Ce fut vne autre augmentation de noz angoisses, car il n'y auoit homme des nostres qui osast en­treprendre à passer la riuiere à nage; mais en ceste côfusion de noz pensees, quât à trou­uer moyen de passer outre, il me souuint du bois que nous auïôs laissé derriere nous; apres auoir exhorté mes freres à patiêce et à contin­uer à bien esperer du Seigneur, ie retournay au bois, et y coupay vne logue perche, auec vn fust d’vn fermoir assez grâd qui me de­meura en main, de l'heure que le fort fut pris, et retournay aux autres qui m’attendoyent
en grande perplexité. Or ça, dis-je, frères, essayôs si Dieu, par le moyen de ce baston, nous voudra donner quelque avantage à par­faire nostre chemin. Lors nous couchasmes la perche dessus l’eau; l’un des nostres, et chaeun à son tour, la tenât par le bout et entraîne en l’eau, portoit la perche quant à soy; et au milieu du canal, côme nous en perdisions la vœu, le poussasmes de force assez près de l’autre riue, où il print terre à l’aide des can­nes et autres herbes qui estoyët de l’autre bord; et, à son exemple, passâmes ainsi vn à la fois; mais ce ne fut pas sans grâd peril et sans boire beaucoup de ceste eau salee, voire et tellement que nous, venans à l’autre bord, nous auions le cœur tout espousseté, et estions ainsi affadis comme si nous eussions esté à demi noyés. Apres que nous fusmes reuenus et que nous eusmes repris courage, têdans toujours à ce bois que nous auions remarqué proche de la mer, la perche mesme no’ fut nécessaire à passer vn autre bras d’eau, qui
ne nous donna pas moins de fascherie que le premier; mais, grâces à Dieu, nous le passâmes et entrames le soir mesme dedâs le bois, où demeurâmes la nuit en grande crainte et tremblement, estans debout contre les arbres. Et combien que nous fussions trauaillez tant et plus, si n'aviôs-nous pas volonté de dormir. Car quel pourroit estre le repos des esprits en telle frayeur. Mesmes no' vismes aussi enuir-ron le poinct du iour vne beste grande comme vn cerf, à cinquante passes pres de nous, qui avoit la teste fort grosse, les yeux flamboyans et sans siller, les oreilles pendants, ayant les parties de derrière eminëtes. Elle nous sembla monstrueuse à cause de ses yeux fort estincellans et grans à merueilles; laquelle toutes fois ne s'approcha de nous pour nous faire aucune nuisance. Le iour venu nous sortîmes du bois et reuîmes la mer, à laquelle nous aspirions apres Dieu, comme au seul moyë de sauuer noz vies; mais nous fusmes de rechef faschez et troublez, car nous apper-
ceusmes vu pays de mareses et lieux fangeux, plein d'eau et couvert de roseaux, comme celui que nous avons passé le jour précédent. Nous marchâmes donc au travers de ceste pree, et assez près de la route que nous avions à faire. Nous apperceusmes parmi les roseaux une troupe de gêses que nous estimions être de prime face noz ennemis, qui fussent là venus pour nous couper chemin; mais quand nous eusmes veu de près que ils estoient desolez comme nous, nuds et effrayez, nous entendismes incontinent qu'ils estoient de nos gêses; aussi estoit-ce le capitaine Lauduniere, sa fille de chambre, Iaeques Morgues de Dieppe, Frâçois Duval de Rouen, le fils de la couronne de fer de Rouen, Nigaise de la Crotte, Nicolas le menuzier, la trompette du sieur de Lauduniere et autres, qui tous ensemble faisoyët le nombre de vingt-six hommes. Sur la deliberation de ce que nous avions à faire, deux de nos gens monterent au couppeau de l'un des arbres le plus haut, et des-
couvrirent l'un de noz petis nauires, qui estoit celuy du capitaine Maillard, auquel ils donnerent le signal, pour lequel il fut aduerti que nous auions besoin de son secours. Lors il nous fait arriver sa petite barque; mais pour approcher du riuage il nous estoit necessaire de trauserser des roseaux et autres deux riuieres semblables à celles que nous auions passees le iour preceedêt. A quoi nous furêt grandement vtilès et necessaires la perche que i'avoye couppee l'autre matin, et deux autres desquelles ceux du sieur de Lauduniere auoyent fait prouision, et vinsmes assez pres de la barque, mais le œur nous faillit et de faim et de travail, et fussions demeurez là, sinon que les matelots nous eussent presté la main, qui se montrerët fort seeourables, et nous porterent les vns apres les autres iusques dedâs la barque, et nous rendirent tous au nauire où nous fusmes bien et eherement reeeus; ils nous donnerent pain et eau, et apres avoir mangé nous commençasmes petit
à petit à reprêdre force et vigueur qui nous fut argument tres-certain de recognoistre le salut du Seigneur, lequel nous auait sauuez côte l'esperanee d'vnne infinité de dâgers de mort, desquels nous auions esté enuironnez et assiegez de toutes parts, pour luy en reu­dre grâces et louanges à iamais. Nous passas­mes ainsi toute la nuit, racontans les mer­ueilles du Seigneur, et nous consolasmes les vns les autres en la souuenance de nostre salut. Et le iour estant venu, Iaques Ribaut, capitaine de la Perle, nous aborda pour con­ferer auecques nous de ce que nous pourriôs faire, et du moyen que nous pourrions tenir pour sauuer le reste de noz hômes et les vais­seaux. Et alors il fut remôstré le peu de vi­ures que nous auions, noz forrees rompues, noz munitions et apparats de defense saisis, l'incertitude de l'estat de nostre coronal, ne sachant s'il estoit eschoûé en quelque costé, au loin arrière de nous, emporté de la tour­mente. Nous conclumes donc que nous ne'
pourrions mieux faire que d’essayer de retourner en France, et furent d’aduis les plus grands de nostre compagnie de separer en deux parties ceux qui estoyët eschappez de la iournée du fort, et que l’une demeurast en la Perle, et l’autre se retirast sous la charge du capitaine Maillard. Or le jeudi, vingt-cinquieme iour du mois de septembre, nous partismes de ceste coste à la faueur d’vn gros vent du nord, estans deliberiez de nous retirer en France; et, dès le premier iour, noz deux nauires ont esté tellement escartez, que plus ne nous sommes entre-trouuez sur les eaux.

Nous singlasmes cinq cès lieues assez heureusement; et alors, un matin, enuiron soleil leuant, fusmes assaillis d’vn nauire espagnol, lequel nous soutinsmes au possible, et les canonnasmes d’une telle sorte que nous les rendismes subiets à nostre deuotion, et les batismes tellement qu‘ô voyoit le sang regorger par les naugerès; nous les tenîôs
ainsi comme rendus et descendus tout bas ; mais il n'y auroit aucun moyen de les cramponner, à cause du temps qui estoit fort impétueux ; car il y auroit danger en les cramponnant s'entrefroisser, qui eust esté pour nous enfondrer et faire couler bas, eux aussi se cœtentans de ceste charge nous donneret congé, et les laissames joyeux, et remercians Dieu, de ce qu'aucun de nous ne fut blessé en ceste escarmouche ne tué, sinon nostre cuisinier. Le reste de nostre nauigation a esté sans aucune rencontre d'ennemis ; mais nous auons esté fort tourmëtez des vents, qui nous ont maintesfois menassez de nous jeter à la coste d'Espagne, qui eust esté le comble de noz malheurs, et la chose que nous auions en plus grâde horreur. Nous auons aussi enduré sur les eaux beaucoup d'autres choses, côme froit et faim, car, il faut bien entendre que nous autres qui estions eschapppez de la terre de la Floride, n'auions pour tout vestement ou accoustrement, tant pour le iour comme pour la
nuict, fors que la simple chemise, ou quelque autre petit haillon, qui estoit bien peu de chose pour nous défendre à l'encontre de l'iniure du têps : et qui pis est, le pain que nous mangions, nous le mangions fort escharsemêt, et estoit tout corrompu et gasté, mesmement aussi l'eau que nous avions estoit toute empuâtie, de laquelle néantmoins nô' n'auïôs pour tout le long de la journée que plein une petite tasse.

Ceste mauuaise nourriture a esté cause que nous estans descendus à terre, sommes tôbez en beaucoup de diverses maladies, lesquelles ont emporté plusieurs des hommes qui estoient en nostre compagnie, et fusmes pour la fin de ceste nauigation périlleuse et lamentable, rendus à la coste de la Rochelle, où nous auons esté receus et traittez fort hu- mainement et gracieusemêt des habitans du pays et de ceux de la ville, nous donnât de leurs biens autant que nostre nécessité le re- quéroit : et assistez que auons esté de leur
grâce, nous avons eu assez de quoy chacun retourner en son pays.

LIVRE SECON D.

Novs auôs dit de Jean Ribaud qu’il s’embarqua avec l’eslîte de nos soldats pour aller trouver les Espagnols, et les ayant cerchez par l’espace de cinq iours ne les trouua pas, mais il rencontra l’admirale de son équipage, uommee la Trinité, et résolu de cêtinuer à défendre la coste contre la descente des Espagnols, ignorant ce qui nous estoit aduenu au fort, entra dedans : pour, selon la discipline ordinaire en mer, mieux commander à tous ses hommes : le têps leur estoit fort fascheux, d’autant que le vent estoit merueilleusement impétueux, et plouvoit incessamment. Le cinquième iour la tempeste se redoubla, et les pressa de telle sorte, qu’onques ne se peurent garder d’estre eschoûez à la coste, au-dessus de la riuière de May, enuiron cinquante lieûes : les vaisseaux furent tous rompus, et leurs mu-
nitions perdues : les hômes toutes fois vin-
drent tous à terre, reserué le capitaine La
Grange, qui se ietta sus vn mast, et fut en-
glouti des eaux : hôme entre les autres lequel
est à regretter, tât pour le bon conseil et
adresse qui estoit en luy, que aussi pour les
fruicts de son amiable accointance, tant il es-
toit çomode à dresser les hômes pour les ren-
dre vertueux et semblables à luy. Noz gens
alors estans sauuez à terre de la furie des
ondes, se trouuèrent incontinët en vne autre
fascherie : car à la faim qui les tenoit ils
n'auoyent aucun remède, sinon qu'ils le
prinssent tel que la terre leur présentoit,
c'est à sauoir, herbes, racines ou autres telles
 choses, desquelles ils pensassent appaiscr leur
abbayant estomach. Il n'y auoit aussi de quoy
satisfaire à leur soif : sinon des vieilles cis-
ternes, ou l'eau estoit fort trouble, mesme-
ment l'escume qu'elle iettoit, pouuoit tant
seulement au regarder faire des plus sains les
plus malades : neâtmoins la rage de leur
grande famine les emportoit à tout aualer, combien qu'il leur semblast fort estrâge, et furent en telle misère l'espace de huict iours entiers. Le neufièmeiour ils trouuerët d'auen-ture vne barque assez petite, et furent de cela aucunement recreée, espérâs que par ce moyen ils pourroyent faire entëdre leur nau-frage à ceux du fort. Or entre eux et le fort, il y auoit distance de douze lieues par terre, et cinquante par mer, et eust fallu qu'ils eussent trauersé la riuière des Dauphins qui est fort profonde et large, enuiron d'vn grand quart de licuë, parquoy sans vaisseau ce leur estoit vne chose impossible de passer outre. Quâd donc ils eurent recouuré la barque, ils la calfadèrent de leurs chemises en lieu d'es-touppcs. Adonc le capitaine Iean Ribaut, de sa grace et modestie accoustumée, en appela plusieurs de son conseil, et leur fist enuiron telle remonstrance : Compagnons et amis, il n'y a moyens de cöstinuer la vie en telles mi-sères et calamitez : la mort nous scroit plus à
souhaitter, que de viure estans chargez de telles afflictions, sinon que nostre bon Dieu nous a donné la foy de sa prouidence, pour attendre le secours tel qu’il luy plaira nous donner, et cependant c’est à nous d’employer tout nostre entendement, si nous pourrōs trouver l’issue de ces angoisses. Je suis d’aduis, qu’il y en ait quelques vns d’entré nous, les-quels par ceste petite barque tendēt par dëuers le fort, à fin d’auertir noz gens qu’ils nous viennent donner secours en ceste extrême nécessité. Et sur le châp iettant grosses larmes commença à invoquer le nom de Dieu, se prosternant à terre, et tous ceux aussi de sa copagnie. Les prières estant faites, ils commencèrent à regarder qui seroit le plus idoine à faire le voyage; et nômèrent Thomas le Vasseur de Dieppe, à qui Iean Ribaut dōna charge, qu’au plustost il fist entēdre à noz gens en quel désastre ils estoyēt tombez, et allèrent avecques luy, Vincent Simon, Michel Gouor et autres iusqu’au nombre de seize.
Noz gens, comme j’ay dit ci devaït, estoyent du costé de la riuierc au dela du fort, et le iour mesme veirent de l’autre costé vers le fort vne troupe d’hómes en armes, l’enseigne desployée. Après qu’ils eurent cognu par cõiectures, autant qu’ils en peurer prendre, en telle distance de lieu, que c’estoyent Espagnols. Noz François en telle abysme d’angoisse, pour extrême recours envoyèrët à nage quelques vns de la compagnie, pour leur faire offre de se rendre leurs vies sauves. Les déléguez furent reçus de prime face assez humainement. Le capitaine de ceste compagnie Espagnole, lequel se faisoit nômer Vallemande, protesta en foy de gentilhomme, cheualier et chrestien, de sa bienvueillance enuers les François, mesmement aussi que c’estoit la faço qui auoit esté de tout temps pratiquée en la guerre que l’Espagnol victorieux sc cótentast, à l’endroit du François principalement, sans passer plus outre : exhortant en truchemêt, afin qu’ tous fussent persuadez de ceste
belle promesse, que jamais il ne voudroit faire faire en cest endroit, dequoy les nations se puissent en après ressentir, et prestement fist accoustrer vne barque, en laquelle il cômâda qu'il y eust cinq hômes Espagnols qui entrassent dedans, et qu'ils passassent outre à nos gens, ce qu'ils firent. Or estans passez, et la harangue faite de la part du capitaine Vallemande, le capitaine Iean Ribaut entra des premiers en la barque avec les autres, iusques au nombre de trente, qui fut reçu de Vallemande assez humainemêt, mais les autres lesquels estoyent de sa compagnie furent menez assez loin arrière de luy et liez tous, deux à deux, les mains derrière le dos.

Alors le reste des nostres passoit, trente à la fois, cependant que Vallemande faisoit entretenir de paroles feintes et simulées ce bon capitaine Iean Ribaud, lequel s'attendoit-simplement à la foy de ce Vallemande, à laquelle il s'estoit rendu. Or les nostres estans tous passez furêt ainsi liez ensemble deux à deux,
et comme ils estoient tous ensemble, François et Espagnols, cheminoyët vers le fort : le capitaine Iean Ribaud et autres nommeiment le sieur d’Ottigny, quand ils veirent ainsi les nostres estans couplez ensemble, commeneèrent à changer de couleur, et de rechef se re-commandèrent à la foy dudit sieur de Vallemande qui les asseuroit : leur disant, que ces liens estoient seulement pour les mener iusques au fort en asseurance, et que là il leur tiendroit ce qu’il auoit promis : et côme ils estoient assez près du fort, il commença à s’en-quérir de ceux qui estoient matelots, charpentiers de navire, canoniers et autres, lesquels seroyent utiles aux offices de la marine, lesquels estans choisis se trouuèrent le nombre de trente hōmes, et bientost après voici vne compagnie du fort, laquelle compagnie venoit à l’encontre de noz gens, lesquels on faisoit marcher arrière du sieur de Vallemâde et de sa compagnie, ainsi comme on feroit vn troupeau de bestes lequel on chasseroit à la
boucherie, lors à son de phiffres, tabourins et trompes, la hardiesse de ces furieux Espagnols se besbëdessur ces pourres François, lesquels estoyent liez et garottez : la c’estoit à qui donneroit le plus beau cousp de picque, de hallebarde et d’espée, de sorte que en demye heure ils gagnérët le champ et emportèrent ceste glorieuse victoire, tuans ceux-la vaillamment qui s’estoyent rëdus, et lesquels ils avoyët receu à leur foy et sauuegarde.

Or durant ceste cruauté le capitaine Iean Ribaud fait quelques rémontrances à Vallemande, pour sauuer sa vie : mesmes le sieur d’Ottigny se iettant à ses pieds, l’appelloit de sa promesse : mais tout cela ne leur servit de rien : car leur tournant le dos marcha quelques pas arrière d’eux, et l’vn de ses bourreaux frappa par derrière d’vn coup de dague le capitaine Iean Ribaud, tellement qu’il le fist tomber par terre, et puis bien tost après redoubla deux ou trois coups, tant qu’il luy eust osté la vie.
Voilà quel a esté le traitement que les nostres (lesquels s’estoyent rendus sous ombre de bonne foy) ont reçu de l’Espagnol. Et pour combler leur cruauté et barbarie : ils ont rasé la barbe du lieutenant du roy, pour faire monstre de leur expédition, et l’ont bien tost après enuoyée à Ciuile, ainsi comme ayeuns de noz matelots, réseruez et employez pour ce mesme voyage, nous on ees iours passez fidèlement raconté, nommément Christophe le Breton du Haure de Grâce, lequel s’est secrettement retiré de Ciuile à la ville de Bourdeaux, et s’est fait porter par les nauires de Bourdeaux à Dieppe, et pour le trophée de leur renommée et victoire, démembrèrent le corps de ce bon et fidèle seruiteur du roy, et firent de sa teste quatre quartiers lesquels ils firent en quatre picques, et puis les plantèrent aux quatre coings du fort.

FIN DE LA FLORIDE,
achênée d’imprimer le 25 d’aoust 1566.
Entre plusieurs singularitez inconnues aux siecles passez que Dieu a reservées pour les hommes de ce temps, la plus admirable à mon advis est une quarteiesme partie de la terre descouverte depuis quatre-vingts ans aussi grande ou plus que les trois ja congneus et descrites par les anciens, et une infinité de belles isles qui sont autour de ceste nouvelle terre, dont nous sont advenuz infinies commoditez : et entre autres ceste-ey, que les hommes studieux n'estimeront la moindre.
Que la géographie auparavant manque de moitié, par ce moyen h'a maintenant receu son accomplissement et perfection : et l'histoire naturelle des animaux, des plantes, de la pierreérie, et des métaux en a esté de beaucoup augmentée. Plusieurs belles choses que les anciens avoient plustost concluées par ratiotination, que congneues par expérience, en ont esté confirmées, comme qu'il y a des antipodes ; et ce qu'à peine eust-on osé esperer qu'on peult y aller et venir, négotier, traffiquer et contracter avec eulx. Beaucoup d'erreurs invétérées en ont aussi esté convaincues, comme que la terre entre les deux tropiques fust inhabitable, stérile et bruslée : où elle s'est trouvée très peuplée et plus fertile et temperée qu'elle n'est ès régions mesmes que jusques icy ont eu la réputation et le nom de tempérées.

C'este descouverte aiant esté faiete par Christofle Colomb genevois en l'an mil quatre cens quatre-vingts et douze, les prinees qui pour...
lors en furent les premiers advertiz et qui en estoient les plus près, envoierent tout aussi tost chacun en son endroict pour s’emparer de ce pays le plus qu’ils pourroient, et jouir seulz ou les premiers des grandes richesses dont on leur avoit fait rapport, lesquelles ont depuis surmonté leur expectation et celle de tous les hommes. Mais ce pays estant si grand comme nous avons dit tout ce qu’ils ont peu faire c’a esté d’en avoir une grande partic, et descouvrir les meilleurs endroictz pour s’y arréster, et y peupler. Et après en avoir occupé aultant qu’ils ont peu, il est resté du pais encore plus que tous les princes de l’Europe n’en pourroient tenir. En ce pais vuide et non occupé par eulx estoit la Flo­ride. Au commencement du regne du roi Charles IX à présent régnant que les François y allèrent et en prinrent possession pour le Roy y érigéant deux collonnes de pierre avec la devise de sa majesté. Et y aians basti ung fort sur la rivière de May près de la mer, et
s'y estans accomodez de maisons pour le nombre qu'ils estoient, y commandèrent au gré mesmes des Indiens jusques en l'an mil cinq cens soixante-quatre, que les Espaignols jaloux de ce que les François vouloient part en ce nouveau monde, se deliberèrent d'exécuter sur eulx en trahison ce qu'ils n'espéroient pouvoir faire en gens de bien. Et sous couleur de la paix et alliance qui estoit entre les rois très chrestien et catholique, estans descenduz à la coste de la Floride avec grand nombre de navires au mois de septembre dudit an 1564, demandent à parler au cappitaine Jehan Ribault, lieutenant du roy, et nouvellement arrivé en ce pais de la Floride avec puissance et commission de sa majesté, lequel estant venu à eulx à la bonne foy est massacré par eulx traitreusement et cruellement avec toute sa compaignie, puis ces traistres et meurtriers vont vistement trouver les autres François qui estoient au tour du fort en peu de nombre, ne se doubtans
d'aucune trahison, et les tuent, entrent dans le fort et s'en emparent, et quand ils ne trouvent plus d'hommes se jectent sur les pauvres femmes, et après avoir par force et violence abusé de la pluspart, les assomment toutes et coupent la gorge aux petits enfants indifféremment. Or, il faut noter que quant ils se veirent au dessus des François, ils en prinrent en vie le plus qu'ils peurent, et les aient gardé trois jours sans leur rien donner à manger et les aient fait endurer tous les tourmens et toutes les mocqueries dont ils se peurent adviser, ils les pendirent à des arbres qui estoient auprès du fort. Mesmes ils escorchèrent le lieutenant du roy, et en envoierent la peau au roy d'Espaigne, arrachèrent les yeulx qu'ils avoient meurtris, et les aient fichez à la pointe de leurs dagues faisoient entre eux à qui plus loing les jet­teroit.

Les nouvelles de ce cruel massacre estans apportées en France, les François furent
merveilleusement oltrez d'une si lasche trahison et d'une si détestable cruauté : et principalement quant ils entendirent que les traistres et meurtriers en lieu d'estre blasmez et punis en Espaigne, y estoient louez et honnoirez des plus grands estats et honneurs. Tous les François s'attendoient qu'une telle injure faict au roy et à toute la nation françoise seroit bien-tost vengée par authorité publique : mais ceste attente les aient frustrez l'espace de trois ans, ils souhaictoient qu'il se trouvast quelque particulier qui entreprist un acte si nécessaire pour l'honneur et réputation de la France. Il n'y avoir eeluy qui n'eust bien voulu avoir la louange d'avoir parachevé une telle entreprise ; mais il y avoir tant de difficultez et si grandes que l'amertume d'icelles degoustoit un chacun de la douceur de ceste louange ; la chose ne se pouvait faire sans une grande despence, tant pour la construction et équipage des navires, que pour les armes, vivres et paiement des
hommes de guerre et mariniers qu’il y falloit ; peu de gens peuvent, moins encore veulent faire de si grands frais ; davantage l’événement pour infinies considérations en estoit fort incertain, hazardeux et périlleux, et qui pis est, on ne voit point que ceste entreprise estant mesmes conduite et executée sagement et heureusement peust estre exempte de quelque calomnie. Ainsi il estoit fort difficile de trouver qui voulust racheter ceste calomnie avec la perte de ses biens, et avec une infinité d’aultres incommoditez et périls. Toutefois le capitaine Gourgue gentilhomme gascon, incité du zèle qu’il a tousjours eu au service de son roy, où il s’est continuellement employé dès son jeune aage tant en France qu’en Ecosse, Piémont et Italie, selon que les affaires se sont présentez soit par mer ou par terre, fermant les yeulx à toutes ces difficultez qu’il prévoioit bien, entreprit d’executer ceste si juste vengeance, ou de mourir à la poursuicte.
Le capitaine Gourgue doncq au commencement de l'année mil cinq cens soixante sept voiant que son service n'estoit requis de par deça le royaulme estant paisible dedans et dehors, et n'y aiant encore aucune apparence des guerres civiles qui se renouvellet neuf mois après, resolut d'aller à la Floride, tenter s'il pourroit venger l'injure faicte au roy et à toute la France. Et encore qu'il commençast à faire ses préparatifz dès le commencement de l'année, toutesfois il ne fut prest à partir jusques au mois d'aoust. C' estoit une execution qui ne consistoit pas seulement en vertu et experience, mais (comme nous avons dit ) elle requeroit aussi une grande despence, à laquelle le revenu d'un simple gentilhomme ne pouvoit suffire, et de luy moins que de tout autre, qui toute sa vie s'est estudié plus à acquérir honneur et réputation qu'à amasser des biens de fortune. Par quoy se trouvant court de ce costé-là il vent son bien et emprunte de ses amis tant pour
faire bastir, armer et équipper deux petites navires en forme de roberge et une patache en façon de frégatte de Levant, qui à faute de vent peussent voguer à rame, et feussent propres pour entrer en la bouche des grandes rivières, qu’aussi pour achatper la provision d’une année de vivres et autres choses nécessaires pour les hommes de guerre et marinsers qu’il entendoit mener. Et aiant faict toutes ces choses et bien pourveu à tout, il s’embarqua à Bourdeaux le second jour d’aoüst, avec permission de monsieur de Montluc lieutenant pour le roy en Guyenne (toutefois son congé ne faisoit mention d’aller à la Floride, mais d’aller à la coaste du Benin en Afrique faire la guerre aux negres), et descend le long de la riviére à Royan à vingt lieues de Bourdeaux, où il fait sa monstre, tant de soldats que de mariners. Il y ajoit cent harquebouziers aians tous harquebouze de calibre et morrion en teste, dont plusieurs estoient gentishommes, et quatre vingtz ma-
riniers qui au besoing sçavoient bien faire l'office de soldats, aussi avoit-il des armes propres pour eulx comme arbalette, picques et toutes sortes de long bois. Après la monstre faitte, le cappitaine Gourgue donne le rendez-vous accoustumé en telles expeditions. Mais ainsi qu'il estoit prest à partir, se leye ung vent contraire qui le contrainct de sejourner huit jours à Rojan, ce vent estant ung peu remis il se met sur mer pour faire voille; mais bien-tost après il fut repoussé vers la Rochelle, et ne pouvant mesmes estre à la radde de la Rochelle pour la violance du temps, il fut contrainct de se retirer à la bouche de la Charente et sejourner la huit jours à quoy il avoit grand regret pour les vivres qui se consomment, et pour la crainté qu'il avoit que ses gens ne prinsent ce retardement pour ung mauvais presage, et n'en perdissent l'allégresse qu'il y avoit trouvée du commencement.

Le vingt-deuxiesme jour d'aoust, le vent
estant cessé, et le ciel donnant apparence d'un plus doux temps pour l'advenir, il se remet sur mer et fait voile, le temps ne lui est guères propice, et avec grande difficulté il parvient au cap de Finibus-Terrae, où de rechef il fut assailli du vent ouest, qui souffla par l'espace de huit jours pendant lesquels il fut en grand danger de naufrage, et en toutes les peines du monde pour ses gens qui le prirent instamment de s'en retourner. La navire où estoit son lieutenant s'esgara et ne peut-on savoir de quinze jours si elle estoit sauve ou perdue. A la parfin elle se rendit au lieu du rendez-vous, qui estoit en la rivière de Lor en Barbarie, où le capitaine Gourgue l'attendait : lequel fait icy reposer et rafraisir ses gens si travaillé et recreuz qu'ils n'en pouvoient plus, il les console et conforta par tous les moyens dont il se pouvoit adviser; et quant il les a bien remis et r'asseurez, il fait lever les ancrez, et costoiant une partie de l'Afri-
que reconnoit le pays en passant, pour y pouvoir mieux faire service à sa majesté, si la commodité se presentoit quelquefois. Et comme il séjournoit au cap Blanc pour faire peu à peu accoustumer l'air à ses gens, et par ce moien les entretenir en santé, trois roys de nègres les viennent assaillir suscitez par les Portugois qui ont ung chasteau à dix lieuës de là, n'osans y venir eulx-mesmes. Ces nègres sont si bien receuz par deux fois qu'ils n'y veullent retourner pour la troisième, et abandonnent le port au capitaine Gourgue : lequel toutefois bien-tost après partit de là et costoiant encore l'Affrique vint surgir au cap Vert; de là prenant la routte des Indes il singla en hautte mer; et aiant traversé la mer de Nort, la premiere terre où il aborda fut une isle appellée la Domini- nicque habitée de sauvaiges seulement, où il demeura huit jours pour les bonnes eaux qui s'y trouvoient. Après lequel temps pour- suivant ses erres il vint à une autre isle qu'on
appelle Sainct-Germain de Portericque, que les Espaignols tiennent où ils trouvèrent d'une sorte de figues fort grosses et longues qui naissent ès buissons, elles sont vertes et espineuses par dehors et rouges au dedans comme escarlatte. Ils en mangèrent sous l'assurance d'un qui avait esté à la Floride du temps que les François y commandoient que le cappitaine Gourgue menoit avec soy pour luy servir de trompette et de truchement, elles sont un peu aigrettes, au reste de fort bon goust, et desaltèrent fort. Mais quant on en a mangé une demie douzaine elles font uriner à force et rendent l'eau rouge comme leur dedans est rouge. Nos gens pensaient faire du sang et estre morts, et crioient contre le trompette qui se riait d'eulx, et comme on se vouloit ruer sur luy, il les assura qu'il n'y avait aucun danger, et que c'estoit le naturel de ce fruit de colorer ainsi l'urine sans faire aucun mal n'y apporter aucun dommage. Partans de là, ils vinrent à la Monne, isle
non habité que de sauvages, fort fertile et plantureuse, où entre autres fruits on trouva des plus beaux et meilleurs oranges, citrons et melons qu'on eust jamais mangé, et d'une sorte de figues longues de demi-pied en forme de cœlombres ains la peau verte et le dedans jaune fort bonnes à manger qu'on appelle platanes à la mode du pais. On y use aussi d'une espèce de racine semblable à des naveaux, laquelle cuitte à l'eau ou sur la bréze h'a le goust de chastaignes cuittes, les gens du pais l'appellent patattes. Les habitants y sont bonnes gens et fort simples, leur roy vint voir les navires du capitaine Gourgue et y passa deux nuictz : puis le mena en terre voir ses jardins, et sa maison faicte en forme de caverne et sa fontaine qu'il appelloit paradis, dans un creux de rocher fort profond, où l'on descendoit par degrez, et disoit que l'eau de ceste fontaine guérissait des fiebvres. Au partir de ceste ysle, le roy donna une grande quantité de fruits au
cappitaine Gourgue, en recompence de quel­
que toile pour faire des chemises que le cap­
pitaine Gourgue luy avoit donnee, dont ils
n'ont l'usage par delà.

Au partir de là, il alla costoier la terre
ferme vers le cap de la Belle, pour tousjours
descouvrir pais, dont le vent contraire les
repoulsa, et les jetta à l'isle Espaignollle
autrement appelée St.-Dominique, qui est
pour le jourd'hui habitee des Espaignols seu-
lement, après qu'ils ont faict mourir tous les
Indiens naturels qu'ils y avoient trouvez, qui
estoient plus d'un million; car, ou ils les ont
tuez avec le cousteau, ou, pour le continuel
travail qu'ils leur faisoient prandre, ès mines
d'or et d'argent sans leur donner aucun re-
lasche, et pour infiniz autres mauvais traic-
temens, ils les ont contraincts de se deffaire
eulx-mesmes de leurs mains propres, ou de
s'empoisonner, ou de se laisser mourir de
faim, sans vouloir rien menger; et mesmes
les pauvres femmes indiennes ont esté redui-
tes jusques à poulcer leur fruit hors de leur ventre avant le temps, pour s'acheter par ce moyen leurs enfans de la servitude des Espaignols-mêmes; et ne les laisser venir en une vie pire que la mort.

Chose incroyable si les Espaignols-mêmes n'avoient écrit tout ceci de point en point en leurs histoires. Voilà comment ils ont converti les Indiens à la foy chrestienne dont ils se vantent : et toutefois ces pauvres Indiens estoient si dociles avant qu'avoir expérimenté la cruauté des Espaignols, lorsque Christophe Colomb y alla la première fois, que seulement à voir faire les chrestiens, ils se mettoient à genoux d'eux-mêmes, adoroient la croix, se frappoient la poitrine et faisoient tous actes de dévotion qu'ils voient faire aux chrestiens, auxquels outre tout cela ils servoient avec une promptitude incroyable, de quoy aussi rendent témoignage les Espagnols-mêmes en leurs histoires. En ceste isle donc ainsi tenue par les Espagnols, il n'estoit
pas permis au capitaine Gourgue prendre seulement de l'eau s'il ne l'avait par force, lequel se trouva là en très grand danger étant la mer agitée de tourmente horriblement et la terre luy estant encore plus enemie, car les Espaignols enragent tout aussitost qu'ils veoient un François aux Indes, et encore que cent Espaignes ne pourroient fournir assez d'hommes pour tenir la centiesme partie d'une terre si large et espacieuse; néantmoins il est advis aux Espaignols que ce nouveau monde ne fut jamais créé que pour eulx, et qu'il n'appartient à homme vivant d'y marcher ou d'y respirer sinon à eulx seuls: toutefois le capitaine Gourgue contrainct, s'arresta là attendant que la mer fust appaisée, s'asseurant qu'il se deffendroit plus aisément des Espaignols que des vents et de la tempeste. Autour de ceste isle et d'autres prochaines ils trouvoient des tortues si grandes que la chair d'une suffisoit à plus de soixante personnes pour un repas, et la coquille pour-
roît servir de targe au plus grand homme qui soit, qui au reste est si dure qu'à bien grand peine une pistolle la pourroit percer. Ces tortues demeurent le jour en la mer, et la nuit paissent en terre, et font leurs œufs en une fosse dedans le sablon mille ou douze cents chacune : aussi bons à manger qu'œufs de poule, il en fut prise une entre autres, qui aient quatre soldats sur soy ne laissoit pour-tant à chemyner.

La mer estant devenue calme, le cappitaine Gourgue part de là, et va surgir au cap de Sainct-Nicolas, où il feit calfeutrer sa navire que la tempeste avoit ouverte, dont luy advint la perte de tout le pain qui estoit dedans pour ce qu'il s'estoit mouillé, et peu s'en fallut que tout le reste qui estoit en ceste navire ne fust perdu, et la navire-mesme. Mais elle arriva tout à temps au cap de Saint-Nicolas, où elle fut si bien réparée que oncques depuis n'en advint faulte. Ceste perte de pain fut au cappitaine Gourgue et à sa compagnie ung dom-
mage inestimable, car il fallut retrancher les vivres de moitié, et celuy qui auparavant mangeoit deux biscuits le jour n'en prenoit qu'ung. Et les isles par où il falloit passer après estoient tenues par les Espaignols, comme l'isle de Coube qu'ils trouvèrent la première estans partiz du cap de Saint-Nicolas, en laquelle les Espaignolz ne voulurent jamais bailler des vivres pour des toiles de Rouen, ny pour autres choses qu'à ceste fin le cappitaine Gourgue avoit portées au cas que sa provision luy deffaillist. Ils ne vouloient pas seulement permettre qu'on print de l'eau; mais on en prenoit malgré eulx. Environ ceste isle se leva ung vent le plus violent et impétueux qu'ils eussent poinct encore eu; mais il ne dura que six heures. Que s'il eust esté de plus longue durée, c'estoit faict d'eulx; car il les gectoit à la coste; où leurs navires s'alloient perdre, et eulx quant et quant.

Le cap de Saint-Anthoine est au bout de
l'île de Coube où ils virent surgir bien-tôt
après que la tempête fut passée, loing de la
Floride environ deux cents lieues de mer. Iey
le cappitaine Gourgue aiant assemblé tous ses
gens, leur déclare ce qu'il leur ait teu jus-
quies-là, comment il ait entrepris ce voyage
pour aller à la Floride vanger sur les Espai-
gnols l'injure qu'ils aient faicte au roy et
à toute la France, s'excuse de ce qu'il ne leur
a communiqué son entreprise plustost : leur
ouvre les moyens par lesquels il espéroit venir
au bout de son dessein ; les enhorte et prie
de les suivre d'aussi bon cœur comme il l'a
cespéré d'eulx lors qu'il les a choisis d'entre
plusieurs, comme les plus propres à une
telle execution. Il leur met au devant la tra-
hison et la cruauté de ceulx qui aient mas-
sacré les François, et la honte que c'estoit
d'avoir si longtemps laissé impuny ung acte
si meschant et malheureux. Il leur propose
l'honneur et l'aise qui leur reviendra d'un si
bel acte ; bref il les anime si bien qu'encores
que du commencement ils trouvassent la chose presque impossible pour le peu de gens qu’ils estoient, et pour estre ceste coste des plus dangereuses qui soient en toutes les Indes; neantmoings ils promisrent ne l’abandonner point, et de mourir avec luy, mesme les gens de guerre devindrent si ardens qu’à peine pouvoient-ils attendre la pleine lune pour passer le canal de Bahame qui est fort dangereux: et les pillotes et mariniers qui estoient froids du commencement furent bien tost eschauffez par ceste ardeur des soldats. La lune donc estant pleine, ils entrent au canal de Bahame, et bien-tost après ils descouvrent la Floride.

Quand les Espaignols qui estoient au fort veoient les navires du cappitaine Gourgue, ils les saluent de deux coups de canon pensant que ce feussent des Espaignols. Le cappitaine Gourgue, pour les entretenir en ceste erreur leur respond de mesmes, et faisant semblant d’aller ailleurs passa oultre jusques à ce que la nuit fust venue, et qu’il eust perdu
la Floride de veüc. Quant la nuit est venue il
tourne voille, et vient desendre à quinze
lieuës du fort où les Espaignols ne pouvoient
rien discouvrir, devant une rivière que les
sauvaiges appellent Tacatacourou, qui est
aussi le nom du roy de ce pais, les François
luy avoient donné le nom de Seine pour ce
qu'elle ressemble à nostre Seine.

Aussy-tost que le jour est venu, le cappi-
taine Gourgue estant à la radde, veoit que la
rive de la mer est toute bordée de sauvaiges
armez de leurs arcs et flesches pour l'empes-
cher de prandre terre pensant qu'il fust Es-
paignol. Le cappitaine Gourgue qui avoit bien
préveu ceci en son esprit, avoit aussi advisé de
faire en sorte qu'il ne fust point empesché
ains aidé par eulx, et pourtant il fait tous
signes d'amitié, et envoie vers eulx son trom-
pette qui leur estoit bien congneu, et seavoit
bien parler leur langage pour avoir conversé
avec eulx lorsque les François y estoient et
qu'ils y bastirent le fort. Tout aussitost
qu'ils eurent recongneu le trompette, ils commencerent à danser qui est ung signe ordinaire de joye entre eulx, et luy demandèrent pourquoi il avoit tant tardé à retourner vers eulx. Il respond qu'il n'avoit tenu à luy qu'il ne fust retourné plus-tost; mais je n'eusse peu venir en seureté (dist-il) jusques à présent que voicy des François qui sont venuz ici pour renouveller leur amitié avecques vous, et vous apportent des choses de la France qui vous sont les plus nécessaires, et que vous aymez le mieulx. Ils commencerent à danser plus que devant: et leur plus grand roi nommé Satiroua envoia avec le trompette ung de ses gens vers le cappitaine Gourgue, pour luy offrir ung chevreuil, et s'enquester plus avant de l'occasion de sa venue. Le cappitaine Gourgue respond à celuy qui luy avoit esté envoié, qu'il remerciast le roy Satiroua et l'asseurast que ce que le trompette luy avoit dit estoit vray, qu'il n'estoit là venu que pour s'associer avec luy et avec les autres roys, et leur
donner des belles choses qui se faisoient en France dont ils avoient faulte par delà. Il ne vouloit rien dire de son entreprise plus avant, jusques à ce qu’il eust veu qu’il n’y eust aucun Espaignol parmy eulx, et sondé le cueur des sauvages, et advisé comme le tout alloit. Les sauvages après avoir ouy ceste responce se prenrent à danser plus que par avant. Et quelque temps après renvoièrent au cappitaine Gourgue, pour luy dire qu’ils s’en alloient advertir tous les rois, parens et alliez du roy Saturnoua, qu’ils eussent à eulx trouver le lendemain en cete lieu pour s’associer avecques les François ; à quoy ils ne feroient faulte, et ainsi s’en allèrent pour ce jour là. Or pendant toutes ces allées et venues, le cappitaine Gourgue avoit envoie son pilote pour sonder l’entrée de la riviere : et avoit entendu de luy, qu’elle estoit aisee; par quoy il entre en la riviere pour y estre plus à couvert, et pour pouvoir plus facilement traicter avec les sauvages.

Le lendemain vindrent au mesme lieu le
grand roy Satiroua, les roys Tacatacourou, Halimacani, Atoré, Harpaha, Helmacapé, Helicopile, Monloua et autres; tous parens et alliez du roy Satiroua. Quand ils furent venuz ils envoierent prier le cappitaine Gourgue de descendre, ce qu’il fit accompagné de ses soldats portans leurs harquebouzes. Quand les roys veirent venir les François armez ils eulrent quelque frayeur, et feirent dire au cappitaine Gourgue pour quoy venoit-il à eulx armé, attendu qu’ils vouloient s’associer avec luy? Il leur respondit qu’il les voioit avec leurs armes, et qu’il portoit les siennes. Tout aussi-tost ils commandèrent à leurs subjects de poser leurs arcs et flèches, et les feirent enlever à gros faisscaux et les porter chez cux: et le cappitaine Gourgue faict poser les harquebouzes à ses gens et retenir les espées, et ainsi s’en va trouver le roy Satiroua, qui luy vient au devant, et le fait seoir à son costé droict en ung siège de bois de lantisque couvert de mousse qu’il luy feit faire
semblable au sien. Quand eux deux furent assis, deux des plus anciens d'entr'eulx vin-
drent arracher les ronces et toute l'herbe qui estoit devant eulx, et après avoir bien nettoyé la place tous s'assirent à terre en rond. Et comme le cappitaine Gourgue vouloit parler, le roy Satiroua, (qui n'est point façonné à la civilité de par deça) le devança, luy disant que depuis que les Espaignols avoient prins le fort basti par les François, la Floride n'avoit jamais eu ung bon jour, et que les Espaignolz leur avoient fait la guerre continuelement, les avoient chassez de leurs maisons, avoient couppé leurs mils, avoient violé leurs femmes, ravy leurs filles, tué leurs petits enfans, et encore que luy et les autres rois eussent souffert tous ces maulx, à cause de l'amitié qu'ils avoient contracté avec les François, par qui la terre a voit esté habitée premiérement; toutefois ils n'avoient jamais cessé d'aymer les François, pour le bon traictement qu'ils en avoient reçu lors qu'ilz y commandoient.
Que après le massacre que les Espagnols avoient fait des Français, il avait trouvé un enfant qui s’en estoit fuy dans les bois, lequel il avoit toujours depuis nourry comme son enfant propre; que les Espagnols avoient fait tout ce qui estoit possible pour l’avoir affin de le tuer, mais il l’avoit toujours gardé pour le rendre quelque jour aux Français, quand ils viendroient à la Floride, et puis que vous estes icy, (dist-il au capitaine Gourgue) tenez, je vous le rends. Le capitaine Gourgue très aise de ce qu’il trouvoit les Indiens si bien disposez pour l’exécution de son desseing, et mesmes de ce que le roy Satiroua estoit de luy mesmes entré le premier au propos des Espagnols, le remercia bien affectueusement de la bonne amitié qu’il portoit aux Français, et particulièrement de ce qu’il avoit conservé ce jeune homme, les prie tous de persévérer toujours en ceste bonne affection; leur proposant la grandeur et la bonté du roy de France. Quand aux Espaignolz que le temps
s’approchoit qu’ils seroient punis des maulx qu’ils avoient ecommis tant contre les Indiens que contre les François, et si les rois et leurs sujets avoient esté maltraicietez en haine des François que aussi seroient-ils vengez par les François-mesmes. Comment? dist Satiroua, tressaillant d’aise, vouldriez-vous bien faire la guerre aux Espaignols? Et que vous en semble-t-il? (dist le eappitaine Gourgue dissimulent son affection et son entreprise pour les mettre en jeu quant et soy). Il est temps meshuy de venger l’injure qu’ils ont faicte à nostre nation : mais pour eeste heure je ne m’estois proposé que de ronouvelle nostre amitié aveeques vous et veoir eomme les choses se passoient par deça pour revenir incontinent après contre eulx, avee telles forces que je verrois estre besoing : toutefois quand j’entends les grands maulx qu’ilz vous ont faiets, et font tous les jours, j’ay eompassion de vous, et me prend envie de leur eourir sus, sans plus attendre, pour vous délivrer de leur
oppression plustost huy que demain. Hélas, (dist Satiroua) le grand bien que vous nous feriez! hé que nous serions heureux! Tous les autres s’escrièrent de mesmes. Je pense (dist le cappitaine Gourgue) que vous seriez voulontiers de la partie, et ne vouldriez que les François eussent tout l’honneur de vous avoir délivrez de la tirannie des Espaignols. Ouy, dist Satiroua, nous, et nos subjets irons avecques vous, et mourrons quant et vous si besoing est. Les autres roys firent aussi pareille responce. Le cappitaine Gourgue qui avoit trouvé ce qu’il cherchoit, les loué et remercioit grandement, et pour battre le fer pendant qu’il estoit chault leur dist : Voire-mais si nous voullons leur faire la guerre, il fauldroit que ce fust incontinant. Dans combien de temps pourriez-vous bien avoir assemblé voz gens prets à marcher? Dans trois jours dist Satiroua, nous et nos subjects pourrons nous rendre icy, pour partir avec vous. Et ce pendant, (dist le cappitaine Gourgue) vous
donnerez bon ordre que le tout soit tenu secret : afin que les Espaignols n’en puissent sentir le vent. Ne vous souciez, dirent les rois, nous leur voullons plus de mal que vous. Et voient le capitaine Gourgue que les fondemens de son entreprise estoient jectez assez bien et heureusement, pensa qu’il ne falloit différer plus long-temps à ces bonnes gens ce qu’il leur vouloit donner ; et eommenée à leur deppartir de ce qu’il aóit fait porter à ceste fin expressément, choses dont nous ne faisons point de cas par deça pour l’habondance tant de la matière que des maistres qui en scavent faire; et pour y estre accoustumeez de tout temps. Mais eulx à qui ces choses sont nouvelles, et qui n’ont n’y matière, ny artisans pour en faire, les estiment infiniment comme cousteaux, dagues, haches, cizeaux, poinsons, esguillettes, bourcees, miroirs, sonnettes, patenostres, de voire et autres telles choses. Et après leur en avoir déparți à tous selon ce qu’il pouvoit juger de la qualité et
mérites d'un chacun : il dist au roy Satiroua, et aux autres rois : Advisez s'il y a quelqu'autre chose que vous veuilliez avoir ; ne l'espar- gnez pointct. Eulx, encore qu'ils fussent plus que contens de ce qu'ils avoient des-ja ; toutefois voians la bonne volonté du cappitaine Gourgue, respondent qu'ils vouldroient bien avoir chacun une de ses chemises, lesquelles ils demandoient non pour les vestir si ce n'est quelquefois par grande singularité, mais pour après leur trespas les faire enterrer avec eulx, comme aussi ils font de toutes les plus belles choses qu'ils ont peu amasser en leur vie. Le cappitaine Gourgue, tout aussi-tost en donna une à chacun des rois, y adjoustant encore tout ce qui luy vint à la main qu'il pensa leur pouvoir estre agréable. Le roy Satiroua qui avoit deux cordes de grain d'argent au col, en donna l'une au cappitaine Gourgue, les autres roys luy donnèrent des peaulx de cerf accoustrées à la mode du pais.

Pendant que les sauvages s'amusoient à
leurs présens, le cappitaine Gourgue qui ne pensoit à aultre chose qu'à exécuter son entreprise et ne voulloit perdre une minute de temps, interroge le jeune homme François que le roy Satiroua luy avoir donné, et entendit de luy comme les Espaignols pouvoient estre environ quatre cens de nombre : et comment ils avoient basti deux petits forts à l'entrée de la rivière de May oultre le grand fort que les François avoient basty sur la mesmo rivière une lieue au dessus. Ce jeune homme estoit natif du Havre-de-Grâce, de l'aage de seize ans, nommé Pierre Debré, lequel pour l'intelligence et usaige qu'il avoit des deux langues a esté fort utile au cappitaine Gourgue en ce voyage : au retour duquel il a esté rendu à ses parens. Le cappitaine Gourgue, délibérait d'envoier reconnoistre les forts, dist au roy Satiroua : Dans trois jours comme vous m'avez dit, vous serez de retour iey avec vos subjects. Dans pareil temps pourront aussi estre revenuz ceulx que renvoie-
ray pour reconnoistre les ennemis; mais pour les guider il est besoin de quelqu’un de vos gens homme fidelle et seur. Le roy Satiroua tout aussytost baille un sien nepveu nommé Olotoraca homme fort vaillant et loyal, en la conduicte duquel ung gentilhome Commingeoys nommé Estampes avec deux autres, s’en vont reconnoistre les forts. Après que le cappitaine Gourgue eust pris des ostages du roy Satiroua pour ceulx qu’il envoioit sous sa parole, qui luy furent baillez tout aussitost que demandez. Je vous bailleray mon fils unique, dist Satiroua, et celle de mes femmes que j’ayme le mieulx, affin que vous eongnoissiez que nous ne sommes point menteurs n’y traistres, comme sont ces Es­paignols, qui nous trompent toujours, et ne font rien de ce qu’ils nous promettent. Le cappitaine Gourgue est bien aise de ce que ses affaires s’acheminent si bien, et pour envoier les sauvages, à ce que plustost ils feussent de retour, il leur dist : Ils vous ont bien fait du
mal les meschans, mais nous en aurons la
raison à ceste fois et affin que nous les puis-
sions mieux attraper, je vous prie ne tarder
plus que des trois jours que m’avez dit, et
tenir le cas bien secrect, ce que le roy Satiroua,
et tous les autres promirent de faire
et sur cela ils s’en allèrent chez eulx dansans
et saultans d’aise, et le cappitaine Gourgue se
retira en ses navires avec ses ostages; le fils
du roy estoit tout nud comme aussi sont tous
les autres hommes; la femme du roy estoit
vestue de mousse d’arbre aagée d’environ dix-
huict ans. Ils furent trois jours es navires du
cappitaine Gourgue, attendant que l’on feust
retourné de recongnoistre les forts, et à trois
jours de la presqu’à mesme heure, voicy d’un
costé le gentilhomme Commingeois qui faict
son rapport de ce qu’il avoit veu, et d’aultre
costé les rois avec bon nombre de leurs sub-
jects, bien armez d’arcs et de flesches, tous
prêts à marcher.

Avant que partir de là, les sauvages feirent
ung certain bruvage nommé par eulx cassivé qu’ils ont accoustumé de prendre toutefois et quantes qu’ils vont pour combattre en lieu où il y a du danger. Ce breuvage faict de certaine herbe et beu tout chault les garde d’avoir faim ni soif par l’espace de vingt-quatre heures; ils en présentèrent premièremen au cappitainc Gourgue, qui feit semblant d’en boire, et n’en avalla point, puis le roy Satiroua en print et après luy tous les autres chacun selon son degré. Cela fait avec plusieurs ceremonies, ils levent tous la main, jurent et promettent qu’ils feront leur debvoir de bien combattre, et qu’ils n’abandonneront le cappitaine Gourgues.

Avant que tout ceci fust fait, la plus part du jour s’estoit passee. Néantmoings on n’arresta de partir ce jour mesmes, et dirent les sauvages qu’ils chemineroient bien toute nuit, priant le cappitaine Gourgues de les faire mettre de là la rivière de Tacatacourou avec ses vaisseaux, car le lieu où estoient les Espaignols estoit de là la rivière.
Le capitaine Gourgue, les voyant ainsi délivrez, leur assigne un lieu selon qu’il pouvoit juger par le rapport qu’on luy avait fait pour s’y rendre tous ensemble; qui fut à la bouche d’une rivière nommée par eulx Hali-macani, et par les François qui avoient habité le pays estoit appelée la Somme, puis il les feit tous mettre de là la rivière, excepté Olotoracca le nepveu du roy qu’il retint avec soy pour guide, qui oneques depuis ne l’habandonna. Et pour ce que son arc ne luy avoit esté r’apporté depuis qu’il fut porté au village avec les autres, il demanda des armes, et lors luy fut baillée une pieque de laquelle il se sceut bien ayder contre les Espagnols. Quand les sauvages eulrent passé la rivière, le capitaine Gourgue commença à enhorter ses gens, leur remontrer la bonne disposition des sauvages, et l’ardeur dont ils marchoient contre les Espagnols, s’assurant qu’ils feroient d’autant mieux que leur nourriture et aducation, leur police et religion est
meilleure que celle de ces pauvres Sauvaiges et comme il vouloit continuer, ils se prindrent à crier, Allons, allons : Comme ceux qui y eussent voulu estre desjà, et qui estoient tous résoluts d'y mourrir. A donc le capitaine Gourgue, avec tous ses soldats et soixante mariniers s'en va par mer en deux barques qu'il avoit oultre les trois navires, la garde desquelles avec le reste des navires il laissa à François Lague Bourdelois, patron et maistre de sa Navire, homme aussi expérimenté au fait de la Marine qu'il en soit de ce temps, lui recommandant de les bien faire recalféuter et de tenir le tout prest pour eulx en retourner au plustost si Dieu leur donnoit bon succez; que si Dieu veult (dit-il) que je meure à une poursuicte si juste, je vous laisse tout ce que j'ay icy et vous prie de reconduire et remener mes soldats en France, comme je me fie de vous, et en disant cela luy bailla les clefs de ses bahutz et de tout ce qu'il avoit là. Cecy attendrist fort le cceur de 20.
tous, et mesmement des mariniers qui demeuroient pour la garde des navires, lesquels ne peurent contenir leurs larmes, et fut ceste départie plaine de compassion d'ouïr tant d'adieux d'une part et d'autre, et tant de charges et recommandations de la part de ceulx qui s'en alloient à leurs parents et amis, et à leurs femmes et alliez au cas qu'ils ne retournassent. Car, au partir de leur païs, ils ne pensoient aller à la Floride comme dit a esté, et cependant parmy tout eela vous eussiez admiré l'allégresse de ces gens; lesquels eneor' qu'ils pensassent aller à une mort presque certaine: toutefois ils ne craignoient sinon de n'y arriver assez à temps pour l'honneur qu'ils espéroient d'avoir seulement prétendu à ung si bel acte.

Quand ils furent à la bouche de la riviére de Halimacani où les sauvages les attendoient, qui estoit environ la pointe du jour, le vent de nord-est commença à souffler si fort qu'il s'en fallut bien-peu qu'ils ne périsssent, et cela
apporta tel retardement que les sauvaiges ne peuvent de ce jour là passer la rivière ; toutefois le capitaine Gourgue la passa à grand' difficulté environ les huit heures du matin, et laissant là un de ses vaisseaux pour les aider à passer, print son chemin par terre pour les aller attendre à la rivière de Sarabay qui estoit à quatre lieues de là. Mais le chemin se trouva si mauvais, il y eut tant d'eauës et marescages à passer, tant de bois à traverser ; qu'à faire ces quatre lieues ilz furent depuis les huit heures de matin jusques à cinq heures du soir : le capitaine Gourgue, aiant toujours son corps de cuirasse sur le doz, et ne trouvèrent rien à manger tout le jour, sinon quelques racines de palmiers sauvages, au moyen de quoy ilz estoient si las et si affamez qu'ils n'en pouvoient plus.

Quand ilz furent à la rivière de Sarabay, ilz y trouvèrent trois rois sauvaiges qui les attendoient, conduisans chacun cent hommes. Or depuis ceste rivière de Sarabay juses au
lieu où estoient les deux premiers forts, il y pouvoit avoir deux lieuës. Le cappitaine Gourgue qui voioit que l'issue de son desseing concistoit en diligence et célérité, encore qu'il n'eust rien mangé de tout le jour, pour ce que les mariniers n'avoient encor conduit la barque, où il avoit fait mettre de ses provisions partant de la rivière de Tacatacourou; toutefois il partit avec dix de ses harquebouziers et sa guide pour aller recongnoistre le premier fort, affin de l'assaillir le lendemain au matin. Ce chemin se trouva aussi fascheux et difficile que l'autre, la nuit estoit obscure et sombre, une petite rivière qui est joignant le fort, enflée (pour ce que la mer commençoit à monter) ne peut estre passée, de sorte que le cappitaine Gourgue est contraint de s'en retourner à la rivière de Sarabay trouver ses gens, las du chemin et plus fasché de n'avoir rien faict. Ung des Roys nommé Hilicopile le voiant retourné tout pensif demande au truchement en son langage: Qu'a ton Roy?
Le truchement luy respond, qu’il estoit marri de ce qu’il n’avoit pu reconnoistre le fort. Dis-luy dist Hilicopile, que je le meneray le long de la mer sans trouver boue ny ma-rest; mais le chemin en est plus long. Le cap­pitaine Gourgue entendant cela, voulut que l’on y allast incontinant, et accompagne de ce roy Hilicopilé, part avec tous ses gens, et envoye les deux autres Roys par le bois pour se trouver au matin au passaige de la petite rivière qu’il n’avoit peu passer tout joignant le premier fort, il faict haster ses gens et marche en grande diligence pour estre là à la poindte du jour avant qu’il puisse estre app­perçu. Et ainsi que le jour commençoit à poindre, il arriva à ceste rivière qui estoit grosse et enflée pour la mer qui estoit montée: néantmoings il faict sonder le gué par quel­ques-ungs de ses mariniers, qui trouvent qu’elle ne se peut passer, dont il est bien fasché; car il estoit arrivé bien à poindt pour surprendre les Espaignols qui dormoient en-
cores, et pourtant il se délibère de se retirer dans le bois tout joignant la rivière, attendant que la mer fust descendue, et tout aussitost les aller assaillir. A peine estoit-il encore dans le bois qu'il commença à plouvoir si fort qu'ils dégouttoient de toutes parts, et les soldats eurent bien fort à faire à garder leur feu. Le jour s'estant esclarci le cappitaine Gourgue voioit le fort à son aise du lieu où il estoit, et aiant bien regardé de costé et d'autre et recongneu le tout, il s'advisa qu'il n'y avoit que quelque commencement de fossez, et pourtant fut confermé en la résolution qu'il avoit faicte entrant dedans le bois, de l'assaillir aussi-tost qu'il pourroit passer la rivière. Cependant il voioit les Espaignols qui travailloioint dans le fort, qui le mettoit en quelque doute que sa venue ne fust descouverte; mais l'événement monstra qu'ils ne se douboient de rien; car après la prins du fort on veit que c'estoit une fontaine à quoy ils travailloioint.
Sur les dix heures la mer estant basse, il alla passer la rivièrre ung peu plus hault où il avoit veu ung petit bois entre la rivièrre et le fort, qui luy serviroit pour n'estre point apperceu tant à passer la rivièrre qu'à mettre ses gens en ordre, et pour ce que l'eaue de la rivièrre passoit la ceinture, il commanda aux soldats d'attacher leurs fournimentz aux morrions, et prendre en l'une main leur harquebouze avec leur mesche, et l'espée en l'autrc.

Et au passage de la rivièrre il y avoit si grande quantité d'huistres que les souliers des soldats en furent coupez et la pluspart d'eulx blessés aux pieds pour ce que les huistres sont là plus grandes et leurs escailles plus trencchantes que de celles que nous voions ordinairement par deçà. Touteflos on ne fut pas plustost de là la rivièrre qu'ils remettent leurs armes et d'eulx-mesmes s'apprestent au com­bat. Le cappitaine Gourgue bailla vingt sol­dats à son lieutenanet et dix mariniers portans pots et lances à feu pour mettre le scu à la
porte, et derrière le petit bois où ilz ne pouvoient estre veuz, il rengea ses gens en bataille et les voiant bien disposez et assurez il congnue qu’il n’estoit besoing de grande exhortation : aussi le poinct, où il estoit, requéroit plustost une prompte execution qu’une longue harangue; et partout il le fit eウr. Je veoy bien mes amis (dist-il) que le cueur vous croist au besoing, aussi vous ay-je choisiz pour telz, vostre contenance asseurée me prédit que nous vengerons aujourd’hui l’injure faicte au Roy et à nostre pais; et leur montrant le fort qu’ils pouvoient entreveoir à travers les arbres, voilà (dist-il) les volleurs qui ont vollé ceste terre à nostre Roy, voilà les meurtriers qui ont massacer nos francois. Allons, allons, revenchons nostre Roy, revenchons la France, mons­trons-nous Francois; et aussy-tost il commande à son lieuent­nant de donner à la porte avec sa troupe, et luy avec la sienne va eウr une terrasse en forme de plateforme, fort basse qui estoit à
costé du fort, où il n’y avoit qu’ung petit commencement de fossez. Les Espaignolz ne faisoient que venir de disner et euroient encore leurs dentz quand nos gens marchans à grandz pas, la teste baissée furent apperceuz, à deux cens pas du fort, par le canonnier qui venoit de monter sur ceste terrasse, lequel se meit incontinent à crier en espaingol, arme, arme, voicy des François, voici des François; et quant et quant deslache sur eulx une grosse coulevrine, qui estoit sur la terrasse et en tira par deux fois, et comme il vouloit char­ger pour la troisieme Olotoraca plus viste a la course que nul autre, et qui n’estoit instruict à garder son reng, s’avanca et monta sur la terrasse qui n’estoit gueres haulte et le trans­persea de sa pieque de part en part. Les Es­paignols s’estans mis en armes au cri du canonnier, sortent hors le fort ou pour com­battre, ou pour se retirer vers leurs compai­gnons selon ce qu’ils verroient quand ils seroient dehors. Le cappitaine Gourguc à leur
sortie estoit arrivé tout à poinct au pied de la platteforme, et son lieutenant près de la porte, et comme il montoit à la platteforme son lieutenant s’escrie que les Espaignols se sauvoyent, et lors le cappitaine Gourgue retournant yistemment vers la porte les enferme entre son lieutenant et luy, si bien que de soixante qu’ils estoient, il n’en eschappa pas ung qui ne fust mort ou pris, on en print en vie le plus qu’on peust par commandement du cappitaine Gourgue, pour leur faire comme ils avoient fait aux François.

Le premier fort ne fut pas plustost pris que l’on s’en va assaillir le second, lequel estoit de l’autre costé de la rivière de May vis à vis du premier pour s’entre secourir; aussi ne cessa-t-il de tirer à grands coups de canon pendant qu’on prenoit le premier et incommodoit noz gens grandement: lesquels braquèrent contre trois pièces d’artillerie qu’ils avoient trouvés dans le premier fort, et la coullevrine qui avoit esté trouvée sur la plat-
forme, qui estoit marquée tout au long des armoiries du feu Roy Henry, à quoy l'on congneut qu'elle avoit esté prise sur les François au temps du massacre, ce qui irrita encore plus nos francois, et de ces quatre pièces on ne cessa de tirer contre-eulx, pendant que le cappitaine Gourgue avec quatre-vingts harquebouziers passoient vistement la rivière en sa barque qu'on venoit de conduire là tout à point. Lequel va descendre entre le fort et ung bois qu'il y avoit tout auprès, se doubltant de ce qui advint que les Espaignols s'enfuiroient dans les bois pour puis après se retirer au grand fort qui estoit à une lieuë de là.

A peine le cappitaine Gourgue estoit de là la rivière quand les sauvaiges ne pouvant attendre qu'on leur r'amenast la barque pour passer saultent dans l'eauë et nageans d'un bras et tenans leurs arcs de l'autre couvrent toute la rivière de bord à autre. Les Espaignols qui estoient en nombre de soixante voians une
si grande multitude et si délibérée, et pour l'estonnement dont ils estoient saisiz ne discernans entre françois et sauvages, se cuidans sauver es bois se vont précipiter entre les François qui deschargent sur eulx si dru que la pluspart en sont estenduz sur la place, les autres voulans tourner le dos se trouvent enfermez par les sauvages. Ainsi ne pouvans ne combattre, ny fuir ruent, les armes bas, et supplient pour la vie, qui leur est ostée plustost qu'ils n'ont achevé de la demander.

A grand'peine le capitaine Gourgue en peut faire garder quinze en vie pour leur estre fait selon ce qu'ilz avoient fait aux François. Après ceste depesche le capitaine Gourgue entra au second fort, d'où il feit incontinent transporter tout ce qu'il y avoit trouve, et repassant la rivière avec ses prisonniers retourna au premier fort pour s'y fortifier ne sachant quel cueur auroient les autres, ny en combien de temps il pourroit venir à bout du grant fort qui estoit à une
lieuë de là sur la même rivière du costé où estoit le second fort. Parmy les prisonniers qu'il tenoit il y avoir ung sergent de bande vieux soldat duquel il sceut la haulteur des remparts du grand fort, et le lieu par où il luy seroit plus aisé de le prandre.

Ces deux premiers forts furent pris la veille de Quasimodo 1568. Le cappitaine Gourgue séjourna le dimenche et le lundy : et cepen­dant faict faire huit eschelles de la haulteur qui luy avoir esté monstrée, et ung pourtraict de tout le fort en quoy ce vieux soldat s'en­tendoit bien. Au reste il avoit si bien pour­veau à son cas que tout le pais estoit levé en armes contre les Espaignolz, de sorte que ceulx du grand fort n'avoyent moien de sor­tir pour rien descouvrir, touteffois ils des­guisèrent un Espaignol en sauvage, et l'en­voièrent le lundy pour recongnoistre quelles gens c estoient et combien. Le cappitaine Gourgue estant à l'entour dudit fort avec Olotoraca qui tousjours le suivoit, c'est Espai-
gnol est recongncu par Olotoraca, et quant et quant empoigné, il voulut faire le fin du commencement, disant que il estoit ung de ces soldats qui gardoient le premier fort qui ne s’estant peu retirer au grand fort pour la multitude des sauvages, s’estoit ainsi déguisé de peur d’estre tué par eulx, et avoit mieux aymé se venir reudre à la mercy des François, que se mettre en danger d’estre massacré par les sauvages, mais quand le sergent de bande qu’on feit venir tout incontinent luy eut maintenu qu’il estoit de la garde du grand fort, et espion, il confessa qu’il estoit envoié par le Gouverneur du grand fort, pour sca­voir qui estoit ce nouveau venu et quelles gens il avoit. Le cappitaine Gourgue luy deman­da ce qu’on estimoit de luy au grand fort; il respond que l’on avoit donné a en­tendre au Gouverneur qu’il avoit deux mil françois dont le Gouverneur et ses gens en nombre de deux cens soixante estoient si es­tonnez qu’ilz ne scavoient ce qu’ils faisoient.
Le capitaine Gourgue est bien aise de ces nouvelles et se délibère de les aller assaillir le lendemain en cest effroy ; et de fait ce jour là-mesme il fait tous ses préparatifs, ordonne de ceux qu'il devoit laisser pour la garde de la bouche de la rivière et du fort, de quoy il donne la charge au capitaine Mesmes son enseigne avec quinze harquebouziers. Et la nuit ensuivant il fait partir les sauvages pour s'aller embuscher dans le bois partie de ça partie de là la rivière. Et le lendemain au matin il part avec ses gens menant avec soy le sergent de bande et l'espion attachez ensemble pour luy montrer à l'œil ce qu'ils luy avoient dit de parole et fait voir en painture. En allant, Olotoraca, nepveu du roy Satiroua celuy qui avoit tué le canonnier au premier fort homme courageux et vaillant à merveilles dist au capitaine Gourgue duquel il ne s'esloignoit jamais, qu'il l'avoit bien servi jusques là, et qu'il avoit faict tout ce qu'il luy avoit promis,
qu'il savoit bien qu'il mourroit à la prise du grand fort, mais pour la vie il ne voul-droit faillir à s'y trouver, et vous prie, dist-il, de donner à ma femme ce que vous me donneriez à moy si je vivois; affin qu'elle l'enterre avec moy et que j'en sois mieux venu quand j'arriveray au village des Esprits. Le capitaine Gourgue dist qu'il aymoit mieux le récompenser et honorer vivant que mort, et espéroit le ramener vivant et victorieux.

Cependant ils descouvrent le fort, et tout aussi-tost que les Espagnols les voient, ilz commencent à tirer sur eulx de deux doubles couleuvrines qui estoient sur ung boulevert, qui commandoit le long de la rivière. Le capitaine Gourgues gaigne vistement une montaigne couverte de bois et forests; au pied de laquelle estoit le fort, et qui s'esten-doit depuis le lieu où il avoit esté appereu, jusques de là le fort bien loing. Et au moien des arbres qui le couvroient il s'approcha du fort aussi près qu'il voulut sans pouvoir estre
offensé, n'y veu. Il s'arresta en un lieu d'où il pouvait voir à son aise dans le fort, et n'avait intention de l'assaillir de ce jour là : Mais de leur donner l'escalade le lendemain au matin du costé-mêmes de la montaigne, où le fossé n'estoit flancqué, et dont partie de ses gens pourroient battre ceux qui voulroient defendre le rempart pendant que les autres monteroient. Mais il advint que les Espaignolz feirent une saillie de soixante harquebouziers pour reconnoistre ses forces, il les veoit ainsi qu'ils sortoient, et alloient courbez le long du fossé, et tout aussi-tost commanda à son lieutenant d'aller (avecq vingt harquebouziers) de l'autre costé se mettre entre le fort et eulx, et quand il veit son lieutenant en lieu d'où il pourroit les empescher de rentrer, il va droit à eulx, et commanda à ses gens de ne tirer qu'ils ne fussent fort près pour incontinent après avoir tiré mettre la main à Tespée. Quand les Espaignols furen hors du fossé prestz à entrer en la montaigne, le capptaine Gourgue avec 20. 23
ses harquebouziers se trouvent au pied, qui les choisirent de si près qu'il n'y eut pas un coup de perdus, dont plusieurs furent portez par terre, et quant et quant mettans la main à l'espée commencèrent à chamailler ceux qui restoient debout ; et comme ilz tournoient le dos pour se retirer au fort, voicy le lieutenant qui charge sur eux de l'autre costé, de sorte qu'il n'y eut pas un d'entre'eulx qui eust moien de s'entrer dans le fort, et furent tous là tuez : Ceux de dedans voians qu'ils avoient en un moment perdu le plus beau et le meilleur de leurs gens, et pensans que ceux qui avoient fait ceste defeicte ne seussent qu'une petite partie d'un plus grand nombre, désespèrent de pouvoir resister : et d'ailleurs ne pouvans esperer aucune composition de ceux qui avoient injuriez si oultrageusement, abandonnent le fort, et sortent pour s'aller sauver dans les bois, qui estoient de l'autre costé du fort, où le cappitaine Gourguc avoit faict mettre une grande multitude de sauvages, qui tout aussii-
tost descochèrent leurs flesches sur eulx, et entre autres il y en eut ung qui d’un coup traversa la rondelle d’un capitaine Espagnol et luy entra la flesche bien avant dans le corps par le têtin gauche, et l’abattit mort par terre. Le capitaine Gourgue qui les avoit veuz sortir et estoit accouru après eulx, les arresta entre les bois et le fort ainsi qu’ilz fuyoient les traicts des sauvaiges, et là ils furent tous tuez et taillez en pièces, sinon ceulx qu’à grand difficulté il peust réserver pour les faire mourir en volleurs.

Dans ce grand fort furent trouvées cinq doubles couleuvrines, quatre moyennes et d’autres petites pièces de fer et de fonte, avec dix-huit grosses cacques de pouldre, on y trouva aussi force armes comme harquebouzes, corcelets, rondelles, picques et autres. Le lendemain le capitaine Gourgue aiant fait charger l’artillerie en deux vaisseaulx, ung sauvaige faisant cuire du poisson meit le feu à une trainée de pouldre que les Espaignols avoient faict dont personne ne
s'estoit encore apperçu. Le feu se print aux pouldres qui renversa les magazins de fons en comble, et brusla entièrement les maisons qui estoient de bois de sappin, les hommes n'eurent point de mal pour ce qu'il estoient tous déhors çà et là : mais tout ce qui estoit dedans fut bruslé et perdu, en sorte que le capitaine Gourgue n'en raporta rien sinon l'artillerie qu'il avoit ja fait charger.

Les Espagnols qui avoient esté pris en vie en ce dernier fort, furent menez au lieu où ils avoient penduz les François, après que le capitaine Gourgue leur eust remonstré l'injure qu'ils avoient faîte au roy, luy massacrans ses sujets, et luy voulans la terre que sa majesté avoit conquise, et le fort qu'il y avoit faït bastir : et qu'ilz devoient avoir pensé qu'une si lasche trahison, et une si détestable cruauté exercée contre ung si puissant roy et contre une nation si généreuse, ne demeureroit impunie, que luy, qui estoit ung des moindres gentilshommes que le roy eust en son royaume en avoit entrepris la ven-
geance à ses propres cousts et dispens. Quand les rois très chrestien et catholique eussent esté ennemis et en guerre mortelle, encore ne se pourroient-ils excuser de trahison et cruauté extrême : Maintenant que leurs Majestez estoient amis et alliez si estroictement, leur faict ne pouvoit trouver nom assez abominable, et moins-encores peine qui luy fust correspondante ; Mais encore que vous ne puissiez (dist-il) endurer la peine que vous avez méritée, il est besoin que vous enduriez celle que l'ennemy vous peut donner honneste : afin que par vostre exemple les autres appreignent à garder la paix et alliance que si meschamment et malheureusement vous avez violée. Cela dit, ils sont branchez aux mesmes arbres où ils avoient penduz les François, et au lieu d'un escriteau que Pierre Malendes y avoit faict mettre, contenant ces mots en langage Espaignol : Je ne faicts cecy comme à François mais comme à Luthériens, le capptaine Gourgue faict graver en une table de sapin avec ung fer chault : Je ne
faicts cecy comme à Espaignolz, n’y comme à Marannes ; mais comme à traistres, volleurs et meurtriers.

Ceste exécution estant ainsi faicte, le capitaine Gourgue qui avoit fait ce pourquoy il avoit entrepris le voyage délibéra de s’en retournier, et n’ayant assez d’hommes pour laisser à la Floride qui peuissent tenir les forts, il délibéra de les ruiner de peur que les Espaignols qui tiennent d’autre terre assez près de là, survenans ne s’en emparassent de rechef, et mesme que ce ne fust une occasion pour les y attirer, ou que les sauvages mesme ne s’y fortifiassent, et que par ce moien l’accèz et l’entrée en fust plus mal-aisée au roy quand il plairoit à sa Majesté y envoier de ses subjets pour y peupler, ausquels seroit plus aisé de bastir de nouveau que de prandre les forteresses qui se trouveroient basties, bien emparées et bien munies contre eulx ; mais affin que les sauvages ne trouvassent mauvais que les fortz fussent ruyniez, ains qu’en estans bien aises ils les ruynassent eulx-mesmes, il
assemble les Rois et leur aient remontré du commencement comment il leur avait tenu promesse, et les avoir vangez de ceulx qui les avoient tirannisez si cruellement, il vint tomber puis après sur le propos de ruiner les forts, emploiant tout ce qui pouvoit servir à leur persuader que tout ce qu'il en vouloit faire estoit pour leur profit et en haine de tant de meschancetez et cruaultez que les Espagnols y avoient commises. A quoy ilz presèrent si voulontiers l'oreille, que le captaigne Gourgue n'eust pas plustost achevé de parler, qu'ils s'en coururent droict au fort, crians et appellans leurs subjects après eulx, où ilz feirent telle diligence qu'en moings d'ung jour ils ne laissèrent pierre sur pierre.

Après cela, on part pour retourner aux deux premiers forts, lesquels furent abbatuz de pareille ardeur que le premier, et y pendit-on trente Espagnols prisonniers qu'on y avoit laissez; l'ung desquels confesssa avoir pendu cinq François de sa main, et s'accusoit grandement, disant en son langage que Dieu
estroit véritable et juste, qui l’avait à la parfin conduit au supplice dont il menace les inhumains et cruelz.

Ainsi, ne restant plus rien à faire, le capitaine Gourgue, voulant retourner à ses navires, qu’il avait laissé à la bouche de la rivière de Tacatacourou, aultrement appelée la Seine, à quinze lieues de là, il envoie par mer avec l’artillerie son lieutenant le capitaine Casenauve, et luy avec quatre-vingts harquebouziers et quarante mariniers portans picques, s’en va par terre, menant toujours ses gens en bataille à toutes adventures pour les sauvages, desquelz il ne se vouloit fier trop. Par tout où ils passoient, ils trouvoient les chemins couverts de bonnes gens du pays qui luy venoient au devant de toutes parts comme à leur libératcur, portans du poisson cuyt et autres vivres pour les soldatz, et entre autres une vieille femme qui leur dist qu’elle ne se soulcioit point de mourir maintenant, puisqu’elle avoit veu une aultrefois les François à la Floride.
Quand le cappitaine Gourgue est arrivé à la rivière de Tacatacourou où estoient ses navires, il trouve que le maistre pilote avoit recalseutré ses navires, changé les eauës, et appresté toutes choses, si bien qu’il ne falloit que s’embarquer. Icy donc il print congé des Roys, les admoneste de persister en la dévo- tion qu’ilz ont toujours eue au roy de France, qui les deffendra contre les Espaignolz et contre tous autres. Et attendant que sa Majesté y envoie ung bon nombre d’hommes pour leur protection et deffense; qu’ilz se tiennent bien sur leurs gardes, et advisent de n’estre point surprins. Ces bonnes gens sont les plus marriz du Monde, et se mettent à pleu- rer quand ils veoient que le cappitaine Gour- gue les veult laisser, et mesmes Olotoraca qui avoit mieulx combattu que pronostiqué de soy. Mais furent remis tout aussi tost quand il leur eust dit qu’il reviendroit à douze lunes de là (car c’est ainsi qu’ilz content) et leur porteroit force miroirs, haches et cous- teaulx, qui sont les choses qu’ils ayment le
mieux, et dirent qu’ilz s’en alloient faire danser leurs femmes, qui est le plus grand signe de réjouissance dont ilz usent entre eulx.

Après que le cappitaine Gourgue eust prins congé des Roys, il feit appeler ses gens pour rendre grâces à Dieu tous ensemble de la victoire qu’il leur avoit donnée, et pour le prier de leur estre guide et conducteur à leur retour en France. Quand ils furent assembliez : Mes amys (dit-il), rendons grâces à Dieu du bon succez qu’il a donné à nostre entreprise; c’est luy qui nous a préservez du danger de la tempeste au cap de Finibus-Terræ, à l’isle Espaignollle, à l’isle de Coube et à la rivière de Halmacani; c’est luy qui a ployé le cuer des sauvaiges à s’associer avec nous; c’est luy qui a aveuglé l’entendement des Espaignolz, en sorte qu’ils n’ont jamais peu discourrir noz forccs, ny cognoistre et employer les leurs. Ils estoient quatre pour un en places fortes bien remparées et bien pourveues d’artillerie, de munitions, d’armes et de vivres.
Nous, pour toutes choses, n'avions que le bon droit; et toutefois nous les avons vaincus en moins d'un rien.

Par ainsi ce n'est à nos forces, mais à Dieu seul que nous devons la victoire. Rencrons-le donc, mes amys, et reconnaissions toute nostre vie le grand bien qu'il nous a fait et le prions de continuer toujours sa fau­veur envers-nous, nous guidant à nostre retour, et nous préservant de tous dangers. Prions-le aussi qu'il lui plaise disposer le cœur des hommes, en sorte que tant de dangers où nous nous sommes mis, et tant de travaux que nous avons endurez trouvent grâce et faveur devant nostre Roy et devant toute la France. Comme aussi nous ne nous sommes proposez autre chose que le service du Roy et l'honneur de nostre pays.

Après avoir remercié et prié Dieu, ung lundi, troisième jour de may, le rendez-vous fut donné comme l'on a accoustumé de faire sur mer, et les ancrés levées firent voile et eurent le vent si propre qu'en dix-sept jours
ils feirent unez cens lieues de mer, et depuis continuantz leur navigation arrivèrent à La Rochelle le lundy sixième jour de juing, qui estoit le propre jour de Penthecouste. Ainsi ils ne meirent au revenir que trente-quatre jours; toutefois une si grande navigation ne fut sans quelques traverses; car la patache avec huit hommes dedans fut perdue; comme aussi à la prinse des ports, et à la deffaitce des Espaignols en la Floride, estoient demeurez quelques gentilshommes de bon lieu et de bonne part, hardiz et vaillans au possible; comme Lautome de Limosin, Bière, Carrau, Gachie, gascons; Pons de Xaintonge, et quelques soldats; tous lesquels moururent combattans vaillamment, après avoir fait des plus beaux exploitz et actes de prouëssé que l'on eust peu attendre d'ung cueur noble et généreux dédié au service de son prince et à l'honneur de sa patric.

Au retour, oultre la patache qui se perdit, la roberge où estoit ung cappitaine nommé Deux s'esgara à la haulteur d'une isle qu'on
SUR LA FLORIDE.

appelle la Vermude, et ne vint d'ung mois après que le cappitaine Gourgue fust arrivé. Peu s'en fallut que ceulx qui estoient en ceste navire ne périssent de la tempeste premièrement et puis de la faim. Car lors mesmes que le cappitaine Gourgue partit, ils n'avoient tous ensemble à manger que pour vingt jours à raison d'un biscuit le jour de quatre en quatre. Mais Dieu voulut que le cappitaine Gourguez estant à cinq cens lieux de France rencontra ung navire d'un Basque sien amy, qui luy donna dix quintaulx de biscuits, qui leur fut ung bien et plaisir incroyable; et ce d'autant plus qu'ils ne demeurèrent guères-moins à faire ces cinq centz lieux qu'ils avoient faict en tout le reste. Or après que le cappitaine Gourguez eut séjourné quelques jours à La Rochelle, où il reçeut tout honnecur, toute courtoisie, et tout bon traiement des ci­toyens, il feit voille vers Bordeaux, où il print la poste pour aller vers M. de Montluce luy rendre compte de son voyiage. Il ha sceu depuis, que les Espaignolz advertiz par quel­
qu'ung, de ceulx qui l'avoient veu arriver à la Rochelle de ce qui avoit esté fait à la Floride, avoient envoyé dix-huict pataches avec une roberge de deux cens thonneaulx pour le surprendre, et estoient arrivées à la radde de La Rochelle le jour-mesmes qu'il en estoit parti. Et entendans qu'il avoit fait voile l'avoient suivy jusques à Blaye. S'il en eust été adverti à temps, il n'eust pour rien du monde refusé de parler à eulx : et selon leur demande il leur eust fait la responce telle, qu'ilz eussent eu grand occasion de s'en contenter.
<table>
<thead>
<tr>
<th>Tableau des matières contenus dans ce volume.</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Sommation à faire aux habitants des contrées et provinces qui s'étendent depuis la rivière des Palmes et le cap de la Floride.</td>
</tr>
<tr>
<td>Mémoire sur la Floride, ses côtes et ses habitants, qu'aucun de ceux qui l'ont visitée n'ont su décrire, par Hernando d'Escalante Fontanedo.</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre écrite par l'Adelantade Soto, au corps municipal de la ville de Santiago, de l'île de Cuba.</td>
</tr>
<tr>
<td>Relation de ce qui arriva pendant le voyage du capitaine Soto, et détails sur la nature du pays qu'il parcourut; par Luis Hernandez de Biedma.</td>
</tr>
<tr>
<td>Relation de la Floride, pour l'illustissime seigneur vice-roi de la Nouvelle-Espagne, apportée par frère Gregorio de Beteta.</td>
</tr>
<tr>
<td>Compte-Rendu, par Guido de las Bazares, du voyage qu'il fit pour découvrir les ports et les baies qui sont sur la côte de la Floride, pour la sûreté des troupes que l'on doit envoyer, au nom de Sa Majesté, coloniser cette contrée et la pointe de Sainte-Hélène. — Entreprise faite en vertu des ordres de Don Luis de Velasco, vice-roi à Mexico, le 1er février 1559.</td>
</tr>
<tr>
<td>Lettre du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Don Luis de Velasco, à sa sacrée majesté, catholique et royale, sur les affaires de la Floride.</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Mémoire de l'heureux résultat et du bon voyage que Dieu notre Seigneur a bien voulu accorder à la flotte qui partit de la ville de Cadiz pour se rendre à la côte et dans la province de la Floride, et dont était général l'illustre seigneur Pero Menendez de Abiles, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Cette flotte partit de la baie de Cadiz le jeudi matin 28 du mois de juin 1565 ; elle arriva sur les côtes des provinces de la Floride, le 28 août de la même année ; par Francisco Lopez de Mendoza, chapelain de l'expédition.  

Copie d'une lettre venant de la Floride, envoyée à Rouen, et depuis au seigneur d'Eueron ; ensemble le plan et portrait du fort que les Français y ont fait. — A Paris, pour Vincent Norment et Jeanne Bruneau, en la rue Neuve-Nostre-Dame, à l'Image Saint-Jean l'Euangeliste. — 1565.  


La Floride, ou Histoire merveilleuse de ce qui est advenu au dernier voyage du capitaine Jean Ribaut, entrepris par le commandement du roy, à l'île des Indes, que vulgairement on appelle la Floride.  

La reprinse de la Floride par le captitaine Gourgue.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.
ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que participam do projeto BRASILIANA USP. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital – com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Brasiliana Digital são todos de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Brasiliana Digital e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se um obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Brasiliana Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (brasiliana@usp.br).